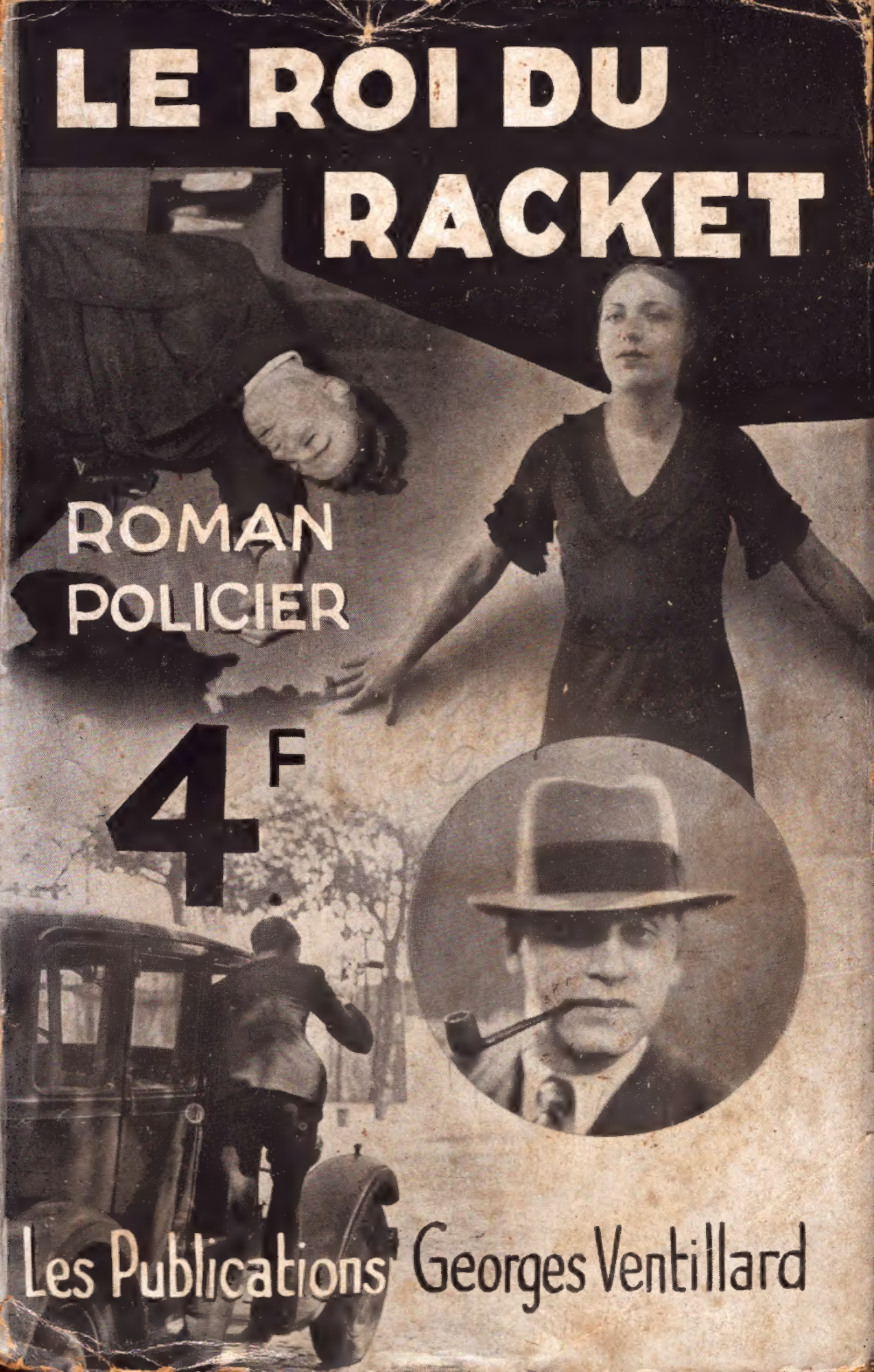
LE ROI DU RACKET



ROMAN POLICIER

4 F

Les Publications Georges Ventillard

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

LA MORT VIENT A 6 HEURES (Epuisé)
LE BACILLE BX 766
LA TREIZIEME MAIN (Epuisé)
LA MAISON SANS FENETRES
LES CAISSES DE M. LISSAC
LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE
LE SQUELETTE VERT
LE YACHT DE LA MORT
LE FANTOME ECOSSAIS
L'ONYX DE SOMOLOW
L'ENIGME DE KAHLENBERG
CRISWOLD-MANSION
LE MYSTERE DU PAON
L'ETRANGLEUR
LE CLUB DU SERPENT NOIR
LES YEUX TATOUES
LE DECAPITE
LE SECRET DU MAMILLORIA
PHARE N° 313
« L'AMIRAL CORBIER »
LE LABORATOIRE DU DOCTEUR BASS
SYSTRATIS
LES SEPT COLPATROZ
LE MARCHAND D'HORREURS
TROIS AS
LE CERCLE BLEU
LA MACHINE INFERNALE
PIKIPILI
TERREUR SUR EKHAMPTON
LA CHAMBRE MAUVE

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 fr. 50 en timbres aux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

LE
ROI DU RACKET

EDWARD BROOKER

LE ROI DU RACKET

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD 1938

CHAPITRE PREMIER

L'ATTAQUE DE LA CARDLEY-BANK

— Allo, allo... Ici le quartier général de la police... Audacieuse agression contre la Cardley Bank Corporation... Un mort, deux blessés. Arrêtez voiture bleu foncé Packard numéro X.Z. 23222, disparue à toute allure dans la direction de Central Park... Allo, allo Ici le quartier général de la police... Audacieuse agression...

En quelques minutes, toute la police new-yorkaise fut informée du nouveau crime qui venait d'être commis, en plein jour, au cœur même de la ville.

Au centre de New-York, parmi les immeubles imposants de la Lexington Avenue, la façade blanche du haut building de dix-huit étages appartenant à la Cardley Bank Corporation se dresse auprès de la Third Avenue.

Tout en béton armé et acier, ce haut bâti-

ment concilie dans la hardiesse de ses lignes l'élégance sobre et le confort pratique.

Lorsqu'on pénètre à l'intérieur du vaste hall tout en longueur, une impression de luxe et de bon goût séduit dès le premier abord. Une suite de guichets mène aux bureaux, dans le fond, où de larges tables tiennent tout le milieu des pièces recouvertes d'un épais tapis.

L'activité d'un tel établissement est impressionnante.

Chaque jour, à peine les lourdes portes, en verre et fer forgé, ont-elles glissé sur elles-mêmes, marquant ainsi l'ouverture des guichets, que l'agitation reprend son rythme qui s'accélère au fur et à mesure que tournent les aiguilles de la pendule électrique trônant au centre de l'immense hall.

Cependant, ce matin-là, à peine une cinquantaine de personnes occupaient le hall quand, brusquement, le bruit et le bourdonnement des conversations cessèrent net. Les têtes se tournèrent machinalement vers le même point : le portail principal. Les lèvres se figèrent, et la gorge serrée, immobiles, les témoins de cette scène se virent gagner par une peur insurmontable.

Trois individus, le visage caché sous un loup d'étoffe épaisse, s'arrêtèrent sur le seuil.

Chacun d'eux tenait une mitraillette dont le canon était dirigé vers le public et les employés stupéfaits.

— Hold up !

Dans un geste bien compréhensible, et avec un ensemble curieux, une centaine de bras se levèrent.

Un des bandits s'approcha résolument vers les clients terrifiés qui reculèrent et, tandis que ses compagnons restaient dans leur attitude menaçante, il déposa à terre un sac béant, assez large, en cuir.

— Nous vous laisserons la vie sauve, ladies et gentlemen, si vous vous conformez point par point à mes indications, proféra-t-il sur un ton mi-poli, mi-agressif. Déposez ici tous les bijoux et objets de quelque valeur qui sont en votre possession. Faîtes le plus rapidement possible car nous sommes fort pressés.

Puis, s'adressant à un homme à cheveux blancs, le plus proche de lui :

— Avancez, monsieur. Tirez de votre poche intérieure votre portefeuille et enlevez également la montre en or dont j'aperçois la chaîne sur le gilet. Vite... vite ! Bravo, parfait... ajouta-t-il quand l'autre se fut exécuté, passez donc sur le côté, par ici, à gauche, et attendez... Surtout, pas de bêtises, A vous, madame...

Il interpellait une femme âgée venant à la suite :

— Je distingue autour de votre cou un collier qui doit représenter un certain prix, puis le brillant que vous portez à votre doigt... Dans le sac, s'il vous plaît... Merci, attendez avec ce monsieur. Nâvré de vous avoir importunée!

Une jeune fille s'avançait.

— Voyons, mademoiselle, vous allez me me faciliter les choses, jetez votre serviette qui doit contenir quelques titres...

L'opération dura à peine dix minutes et nul n'osa opposer la moindre résistance. Tous défilèrent devant le gangster pour se dépouiller volontairement de ce qu'ils possédaient, puis se groupaient ensuite dans le coin indiqué, les mains toujours levées.

La sacoche se remplit à vue d'œil. Bagues, perles, montres, argent, tout prit le même chemin.

Non content de cette première réussite, le bandit se précipita vers la caisse tandis que ses deux complices tenaient en respect ceux qui voulaient essayer de venir en aide au caissier, M. Smith, auquel il donna l'ordre d'ouvrir le coffre-fort. L'employé, profitant d'une minute d'inattention, saisit son revolver et tenta de mettre en fuite l'assaillant

en tirant sur lui ; il manqua son but, un crépitement de balles succéda immédiatement à son acte désespéré et il s'écroula, tué net, derrière son guichet.

Mais déjà le gangster y avait pénétré et, s'emparant des clés, ouvrait le coffre blindé. Tout ce qui s'y trouvait comme titres, liasses de billets, etc... fut raflé en un rien de temps. Marchant à reculons, sa fuite couverte par les deux autres acolytes, le bandit sortit précipitamment avec eux.

Les trois hommes sautèrent alors dans une voiture qui les attendait, le moteur en marche et quelqu'un au volant, et qui démarra aussitôt. Les détonations suivies des cris des clients et employés qui sortaient en désordre avaient alerté les passants. Un des plus courageux, le comptable Matthews, venant au secours d'un policeman qui voulait empêcher cette retraite, fut atteint par un projectile, les bandits tirant tandis que le véhicule prenait de la vitesse. Le représentant de l'autorité, M. Newton était également grièvement blessé, et les deux victimes furent transportées d'urgence à un hôpital proche.

Lorsque la police arriva sur les lieux, elle ne put que constater les dégâts et relever quelques renseignements précieux concernant les agresseurs. Selon les déclarations des gens volés le butin devait se monter à en-

viron cent mille dollars, sans compter le contenu du coffre dont on ne pouvait encore évaluer la somme exacte, étant donné la mort du caissier.

Cependant, un gamin avait pu relever le numéro de la magnifique Packard dernier modèle : X.Z. 23222. Aussitôt, le quartier général de la police new-yorkaise communiqua le signalement des individus en question ainsi que celui de leur voiture à tous les postes de la cité.

L'arrestation des gangsters ne devait pouvoir tarder, les dispositions nécessaires étant immédiatement prises et une surveillance serrée établie. Il y avait beaucoup de chances pour que la Packard bleu sombre soit bientôt découverte...

Telle était du moins l'opinion du capitaine Baring, chef du gangster-squad de New-York.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent, mais les efforts conjugués d'une véritable armée de détectives choisis secondés par de nombreux *G. Men* s'avérèrent infructueux.

Le lendemain donc, le capitaine convoqua ses meilleurs limiers dans son bureau.

Allan Baring était un homme dans la force de l'âge, large d'épaules, musclé, à la haute stature ; quiconque le voyait eut pu lui attribuer trente-sept ans, mais il en avait en vérité

dix de plus. Son visage glabre aux traits réguliers, sa physionomie ouverte, ainsi que la démarche ferme, dénotaient un être énergique mené par une volonté tenace.

Cet homme n'était pas seulement craint de toute la pègre internationale qui voyaient dans le New-York un nouvel Eldorado, mais aussi par ses subordonnés qui, malgré tout, l'adoraient. Car, si le chef n'admettait pas la moindre défaillance dans le service et se montrait d'une extrême sévérité. menant ses hommes avec une poigne de fer, il n'en était pas moins juste et humain, récompensant ceux qui le méritaient.

Ce matin-là, Baring, accoudé à sa table de travail, le front soucieux barré de plis profonds, la pipe entre ses lèvres, se montra de fort mauvaise humeur.

— Ça ne va pas du tout, mes enfants ! grogna-t-il, trop de temps précieux a été gâché et la bande en a profité pour se mettre en sûreté. Non, ça ne va pas ! Il me faut savoir absolument qui a fait le coup... Le montant de ce vol est trop considérable pour rester impuni : trois cent soixante-quinze mille dollars, tant en bijoux que valeurs et argent, sans parler de la vie de Smith !... Eh bien, mes gars, vous avez trois jours pour m'apporter des détails précis, sans quoi vous aurez de mes nouvelles. Filez, à présent.

Les hommes s'exécutèrent. Ils évitaient le regard courroucé de leur chef, sachant par expérience qu'il ne plaisantait pas ; cependant, le délai leur semblait *à priori* insuffisant pour mener à bien semblable tâche.

Le capitaine, voulant reprendre son travail, en fut empêché par l'entrée de quelqu'un qu'il n'attendait pas. Relevant la tête, il eut un coup d'œil amène pour le jeune homme qui se tenait devant lui, saluant avec respect. Ce garçon, à l'abord extrêmement sympathique, d'une beauté mâle, eut pu faire une belle carrière cinématographique grâce à son physique, mais Francis Sparton, loin de songer à concurrencer les vedettes de Hollywood avait préféré opter pour une toute autre voie. A peine ses études terminées à Yale, il était entré grâce à une haute recommandation, dans la police et, gravissant peu à peu les échelons, était devenu membre du *Gangster squad,* brigade affectée spécialement à la poursuite des bandits d'envergure.

Baring avait pour lui une grande estime autant que peut le montrer un chef à son subordonné; ce policier rude, à l'aspect froid mais au cœur d'or, ne reculant devant rien quand il s'agissait de l'accomplissement de son devoir, ménageait cependant Sparton qu'il affectionnait particulièrement.

Très jeune encore, le détective n'était pas

seulement un cadet parmi ses collègues qui avaient fait leurs preuves depuis longtemps, mais encore il était considéré comme le plus courageux. Rien ne l'arrêtait et partout où un coup dur s'amorçait, on était certain de le rencontrer. Lui-même demandait à être choisi le premier pour les missions difficiles et périlleuses. A deux reprises, il avait été sérieusement touché, et la seconde fois, il n'échappa que par miracle à une mort presque certaine. Il ne se laissa nullement démonter par cet accident et reprit son service avec cette humeur égale et gaie qui le faisait apprécier de tous.

Dès son entrée, le capitaine rejeta négligemment sur sa table encombrée de papiers le crayon qu'il tenait dans sa main droite pour serrer avec bienveillance celle de son collaborateur ; puis, il se renversa dans son fauteuil mobile faisant signe au jeune homme de s'asseoir en face de lui.

— Quel bon vent vous amène, Sparton ?

— Une nouvelle appréciable ! répondit d'une voix nette et claire l'interpellé avec une assurance parfaite tout en prenant une cigarette dans la boîte que son supérieur lui tendait. Je crois tout de même avoir une piste.

— Parfait.

— Cette affaire de la Cardley Bank, entre nous, c'est du beau travail, et ceux qui l'ont préparé sont des types qui s'y connaissent... Ils avaient tout prévu et ont pris la précaution de mettre des gants en caoutchouc. En outre, leur moment était fort bien choisi pour semer le désordre et mener à bonne fin leur tentative risquée.

« J'ai pu me procurer la balle que le médecin a extraite du corps du malheureux caissier M. Smith, le calibre indique qu'elle provient de la Byr-Lawson-Wheeler, mitraillette qui n'est pas de fabrication américaine. La voici, chef.

Baring tourna entre ses doigts le petit objet que Sparton avait sorti de la poche pour le lui tendre, puis le posa délicatement sur son bureau sans rien dire.

« Cette mitraillette est fabriquée en Angleterre et sa découverte est toute récente. Il y en a cependant trois ou cinq en circulation dans notre pays, venues par contrebande naturellement.

L'expression impassible du capitaine ne laissa deviner aucune impatience ni curiosité qui devait cependant l'animer.

« L'arme a l'avantage incontestable de pouvoir tirer trois cents coups environ à la minute alors que les nôtres n'en déchargent que

deux cents, à peine! ce qui est une grande supériorité.

— En effet, poursuivez toujours.

— Il m'a été donné d'apprendre qu'un antiquaire de Brooklyn s'est fait livrer tout récemment une caisse d'objets d'art provenant directement de France.

— ?

— Le rapport est facile à établir quand vous saurez que cet envoi contenait en pièces détachées et savamment maquillées, les mitraillettes qui nous occupent.

— Je suppose que le commerçant auquel vous faites allusion n'était qu'un homme de paille.

— Très juste. Ce prête-nom cache un personnage autrement dangereux.

— Qui ?

— Al Wood et sa bande.

— Que signifie cette comédie ? interrompit Baring indigné, les yeux étincelants de colère. Auriez-vous l'intention de me mystifier, Sparton ? Al Wood est passé sur la chaise électrique, il y a à peine trois mois, le treize novembre dernier, vous le savez aussi bien que moi.

— C'est vrai, et pourtant, chef, je vous ferai respectueusement remarquer que je ne suis pas dans l'erreur. Officiellement, oui, le gangster a bel et bien été électrocuté mais,

en verité, il s'est dérobé au châtiment. Je viens du cimetière où il a été enterré, me doutant de ce que j'allais y trouver.

— Quoi?

— Quand, après toutes sortes de difficultés que je vous passe sous silence, je réussis à faire ouvrir son cercueil, il y avait bien un cadavre, mais je pus me rendre compte que ce n'était pas celui d'Al Wood... Personne n'y comprend rien, là-bas.

Le capitaine perdit toute contenance et sa stupéfaction fut telle qu'il alla vers le jeune homme et le saisit par son revers :

— Est-ce vrai ? hurla-t-il.

— La vérité, chef. Je vous assure que je n'exagère en rien.

Francis Sparton était assez satisfait de la réaction causée par son récit.

— Dans ce cas, Wood est en vie et a eu le temps d'organiser une nouvelle bande.

— A moins qu'il n'ait préféré reprendre ses anciens copains...

— Nom de nom ! Tout est à recommencer... Quelle histoire, Sparton ! Ce sera dur cette fois-ci.

— A qui le dites-vous, chef ! Je me rappelle encore très bien quel mal il nous a donné. *Le Roi du Racket* sait se défiler comme aucun autre.

— Et comment, diable ! D'après vous, c'est sa bande qui a préparé l'attaque de la Cardley Bank ?

— Je ne le crois pas, chef. Il n'affectionne guère ce genre de travail. Tout semble indiquer, cependant, qu'il a eu son petit bénéfice, assez coquet ma foi, dans cette fructueuse opération. D'ailleurs, vous n'ignorez pas que l'on retrouve Al Wood dans toute affaire louche où il flaire « money »...

II

AL WOOD ET SES COMPLICES

Au coin de la Quarante-Septième rue et de la Cinquième Avenue, le magasin d'Adolphe Gromazi, le fleuriste le plus coté de New-York, occupe le rez-de-chaussée d'un immeuble d'une hauteur respectable. La boutique offre un déploiement de fleurs rares, orgueil de l'artiste créateur qui expose sans cesse de nouvelles trouvailles. Orchidées blancs, roses curieusement mauves, œillets bleus, retiennent le regard du plus indifférent. Ce luxe et ce raffinement indiquent que le gratte-ciel, dont le haut est ornementé de sculptures gothiques, est fréquenté par les riches de ce quartier chic par excellence.

En effet, au vingt-cinquième étage se trouve le rendez-vous des gens snobs ou élégants, le Cosmopolitain-Club, endroit sélect dont l'entrée est réservée aux membres de la meilleure société américaine. C'est là que certains millionnaires, industriels en renom, artistes, élé-

gantes, viennent de temps à autre faire un tour dans les salles de jeux avec une discrétion de bon ton. Il est courant, pour qui pénètre à la roulette ou au baccara, ou bien pendant une partie de poker, de voir les énormes sommes placées sur la table changer de propriétaire. Et les habitués jugent cela tout naturel.

L'établissement, grâce à son luxe et à la fréquentation de ceux qui s'y rencontrent, pouvait se comparer à certains casinos européens qui n'étaient pourtant que peu de chose en regard de son organisation unique.

Le directeur avisé du club, M. Swain, jouit de la meilleure réputation que peut souhaiter un tel homme. Fort riche, possédant un magnifique immeuble dans la Cinquième Avenue, une superbe propriété à Kansas, un yacht et un haras renommé, il aime côtoyer les vedettes en vogue, qui lui accordent par ailleurs leur estime et une confiance illimitée.

Certes, M. Swain, comme tout être envié, a ses détracteurs. Il ne manque pas de bavards pour affirmer qu'il dépense des sommes folles en de vaines prodigalités ; on raconte à mots couverts ses relations avec des milieux louches. Mais on se garde bien de faire devant lui ou devant ses amis la moindre allusion à ces choses qui ne sont que des suppositions... Car, le directeur possède des appuis influents

partout, et chacun sait qu'il ne ferait pas bon d'élever trop le ton à ce sujet. La police, qui s'était à un moment préoccupée de ces « on dit », dut abandonner ses soupçons faute de preuves suffisantes et aussi pour d'autres raisons.

M. Swain est ce qu'il est convenu d'appeler un bel homme : d'une cinquantaine d'années, il les porte bien. Une petite moustache orne sa lèvre supérieure, ses cheveux sont abondants et ondulent naturellement ; son allure est élégante et svelte ; c'est le type du dandy accompli.

Auprès des femmes il a toujours eu un grand succès à tel point qu'elles l'ont surnommé l'homme le mieux habillé de toute l'Amérique... Il accepte avec plaisir cette appellation et s'efforce de la justifier en tous points. Marié depuis trois ans avec Mme Gloria Searle, la fameuse vedette des théâtres de Broadway, il mène une vie mondaine, telle qu'il convient pour un personnage de sa condition. Tous les faits et gestes de M. Swain ont leur importance et sont longuement commentés par les fidèles de son établissement, puis par les chroniques à la mode.

Lorsqu'on quitte le dernier salon de poker et que l'on prend vers la droite un long couloir, il est rare de ne pas trouver le directeur dans son bureau. Tard dans la soirée, il ne

manque jamais de venir faire son inspection habituelle, et de s'arrêter chez lui où tout témoigne d'un goût parfait.

Le long du mur, au fond, dans une large bibliothèque qui occupe tout un panneau, des ouvrages éclectiques ou d'énormes volumes forment une collection imposante. Des moquettes assourdissant le bruit des pas, un secrétaire du même style que le reste de l'ameublement de ce salon se voit dans un coin et de larges fauteuils de cuir complètent l'agencement.

.. ..

M. Swain aimait l'ordre, et en pénétrant dans son living-room, il en refermait soigneusement la porte derrière lui ce soir-là. Tandis que les dernières syncopes d'un jazz de la salle de danse s'espaçaient de l'autre côté de la cloison, il enleva son pardessus foncé, jeta dans la glace un coup d'œil satisfait, puis alluma un havane. Ceci fait, il se dirigea vers sa bibliothèque et posa le doigt, avec un geste rapide, sur un bouton dissimulé dans la boiserie. Aussitôt le panneau glissa sur lui-même, et M. Swain s'introduisit sans peine dans l'espace assez grand qu'il venait de démasquer. Il prit un petit corridor assez obscur, puis s'arrêta devant une porte où sa main cogna

doucement à cinq reprises différentes. Une voix demanda :

— Qui est là ?

— Un ami.

— Le mot de passe.

— Le roi.

Le battant s'ouvrit lentement pour se refermer aussitôt.

La pièce où M. Swain venait d'entrer n'avait pas l'élégance de son bureau personnel, mais n'était pas dénuée de confort. Sept hommes et une femme s'y trouvaient et leur aspect ne semblait guère encourageant.

Sept mains sortirent des poches où il était facile de distinguer une arme, et se tendirent tour à tour vers celle de l'arrivant qui les serra amicalement. M. Swain s'arrêta devant l'un d'eux au melon posé de travers sur la tête, un gros cigare à moitié consumé au coin de la bouche, véritable type de gang tel qu'il est décrit dans les livres. Le visage carré, les yeux froids, un nez écrasé, et une corpulence dépassant de beaucoup la moyenne. C'était Al Wood qui ne se donna même pas la peine de se lever, mais indiqua un siège à celui qui venait de lui serrer sa poigne épaisse.

— Quelle joie de te revoir ! Bonsoir, Mac... dit-il d'une voix enrouée. Il y a longtemps que nous n'avons eu ce plaisir.

Et il s'essaya à sourire, mais sa bouche se fendit en une large grimace qui plissait sa peau en de multiples rides.

— Oui, c'est vrai... il y a du temps ! répliqua M. Swain.

— Tes affaires marchent toujours bien, j'espère ?

— Pas trop mal. Je n'ai pas à me plaindre pour le moment.

— Tant mieux, vieux. Puis-je te demander ce que me vaut ta visite inopinée ?

Le directeur du Club toussota avant de répondre.

— Hum ! A ta place je ferais plus attention, t'as échappé une fois à la chaise électrique, mais la prochaine fois, gare... je crains...

— Fiche-moi la paix, coupa rudement l'autre, si t'es venu ici pour te lamenter, mieux vaut t'en aller et cela de suite...

— Ne sois pas si entêté, Al ! Je suis ton ami, mais en toute franchise, laisse-moi te dire que ce coup de la Cardley Bank pourrait nous attirer de gros ennuis.

— Fichtre ! Triple idiot ! Tu crois en de pareilles sornettes... D'abord ce n'est pas moi qui l'ai fait, tu dois le savoir, il me semble.

— Oui, évidemment, mais n'empêche que c'est bien toi qui en tire profit.

— Je te répète : prudence... prudence ! J'ai mes tuyaux. La police pourrait bien te soupçonner, donc, attention.

— Peuh ! Ces andouilles ne m'auront pas. Quant à tes conseils, Mac, garde-les pour toi, merci bien. Mais tu te doutes que j'ai à parler business avec mes boys et sais ce qui me reste à faire.

— Bon. Au revoir.

— Adieu, Mac. A la prochaine...

M. Swain s'en alla sans ajouter un mot, la démarche moins vive que celle qu'il affectait en entrant. Al le suivit du regard non sans une certaine expression de raillerie. Les autres échangeaient des coups d'œil entre eux sans rien dire.

— Il a la frousse ! observa Al Wood avec un rictus significatif, ça se comprend un peu... Sa situation est plutôt délicate, hé! hé! hé! Allons les boys, parlons de nos affaires en cours... Dans cinq minutes Walter sera là et doit apporter le fric, nous allons voir s'il tient parole ! Sinon... gare ! Je me charge de lui montrer de quel bois je me chauffe...

Les visages s'étaient détendus rien qu'en entendant prononcer le mot qui représentait l'appât toujours renouvelé du gain. L'argent, seul mobile de ces hommes avides d'en posséder davantage pour satisfaire leurs désirs et

leurs besoins, résumait la vie large, facile et le luxe que chacun concevait à sa manière. Ah ! Que ne ferait-on pas pour ce sacré « money »...

La seule pensée de voir dans un instant, leurs poches constamment vides, remplies amena des sourires de satisfaction sur les faces sinistres de ceux qui formait l'entourage journalier d'Al Wood. La jeune femme, par contre, resta absolument indifférente, observant avec curiosité les réactions que provoquait cette fiévreuse attente.

Lavinia Mackail était une créature dont on pouvait qualifier la beauté de cruelle. Elle avait un regard froid et incisif qui semblait repousser à l'avance tous ceux qui se risqueraient à lui parler d'amour ; et cependant, des hommes qui l'avaient croisée, nul ne parvenait à l'oublier. Bien que le rire fut rare et le sourire incident, la personnalité étrange de cette femme séduisait au premier abord. Non que ses traits fussent particulièrement classiques ou réguliers, mais les proportions harmonieuses de son corps, la flamme de son cou et le velouté de sa peau blanche, lui conféraient un charme qui attirait et retenait... Elle ne devait guère avoir dépassé vingt-trois ou vingt-quatre ans, mais elle paraissait beaucoup plus âgée. Ses manières et la façon même de s'exprimer lorsqu'elle discutait avec

les hommes, montraient que son expérience de la vie et des êtres était grande. Son passé contenait déjà bien des épreuves qu'elle avait affrontées avec énergie. Mariée à dix-neuf ans à un avocat, défenseur des causes criminelles, puis divorcée d'avec celui-ci, elle fit peu après la connaissance de Jim Lowdell, redoutable gangster qui périt électrocuté. On ne manqua pas de dire (mais rien ne le confirmait pleinement) qu'elle avait été sa maîtresse parce qu'elle l'aimait. Un fait seul fut certain, la mort de cet homme l'affecta profondément, mais cela ne fut que passager ; reprenant la lutte avec courage, elle bannit de son souvenir le tragique épisode avec Lowdell et se ressaisit du jour où le hasard la mit en présence d'Al Wood dont elle devint l' « amie ».

Ce bandit laid et même vulgaire, sans aucun rudiment d'éducation, donnait parfois l'impression d'être plus une véritable bête plutôt qu'un humain, tant sa férocité était inexorable. Il eût pu inspirer à Lavina le même dégoût méprisant que maintes autres femmes ressentaient à son égard. Mais, par une attirance singulière, elle riva son existence à celle, aventureuse, de son redoutable compagnon. Lui l'adorait et elle accepta ses avances et surtout ses cadeaux. N'avait-il pas loué et meublé à son intention un appartement fort luxueux à Manhattan où il allait la voir sou-

vent ? Ne possédait-elle pas sa voiture personnelle, des fourrures, de beaux bijoux ?

L'aimait-elle ? Point d'interrogation... Ces deux êtres totalement différents semblaient néanmoins se compléter à merveille. Al Wood la mettait au premier plan en toutes circonstances.

Quant aux hommes, aides serviles du bandit, c'étaient pour la plupart des killers éprouvés. Sa sécurité propre reposait sur Duke Richardson et Gilbert Seymour, deux tueurs d'envergure, condamnés pour de nombreux crimes et recherchés dans toute l'Amérique.

Freddie Turnbull remplissait les fonctions de soi-disant secrétaire général. Lui, aidé du « comptable » Samuel Watkins, s'occupait des finances de la bande. Des sommes considérables lui passaient chaque jour entre les mains et il possédait, sous la façade d'une entreprise commerciale quelconque, à Brooklyn, un bureau commodément aménagé.

Une véritable armée d'encaisseurs était sous les ordres de Freddie dont le principal travail consistait à surveiller l'encaissement régulier chaque vendredi, de l'argent extorqué aux honnêtes gens que le patron rançonnait sans pitié. Al disposait de ressources considérables, un fleuve d'or passait entre ses doigts et ce n'est pas sans raison qu'on l'appelait le

roi des racketeers... Une grande partie de New-York : Brooklyn, Bronx, Manhattan et différents quartiers situés dans le sud de la ville étaient sous sa domination. Les habitants ne devaient leur tranquillité qu'à une soumission entière au bandit.

Aucune source de revenus, quelle qu'elle soit, n'échappait à son contrôle ; sur tout chiffre d'affaires il prélevait un bénéfice. Le lait, les fromages, les blanchisseries, la confection, les tailleurs, les appareils à sous, etc...: rien n'échappait à ses minutieuses vérifications. Si l'un de ceux qu'il terrifiait opposait quelque résistance, en vingt-quatre heures sa boutique était mise à sac, pillée et lui-même avait bien des chances d'être abattu froidement.

La police qui, normalement, eut dû se charger de mettre bon ordre à tout cela, fermait les yeux. Cette honorable institution se contentait de faire le simulacre de suivre de vagues pistes, pour ne rien trouver naturellement, laissant à la bande toute liberté d'action. Tandis qu'ils se croyaient protégés, les citoyens restaient, au contraire, les proies d'Al Wood qui s'était assuré de hautes complicités et payait grassement les services rendus. Son trafic lui rapportant plus de cent mille dollars par semaine, il assurait sa paix en donnant à son tour tant pour cent aux

fonctionnaires susceptibles de l'inquiéter et qui ne dédaignaient pas de se laisser persuader. Tout cela était savamment combiné et les risques s'en réduisaient d'autant. Les plaintes que des commerçants lésés pouvaient formuler contre la bande et ses agissements crapuleux allaient directement à la corbeille à papiers. Si la crainte des autorités ne préoccupait que fort peu le gangster, la concurrence sur la même activité qu'exerçaient d'autres bandits l'ennuyait bien plus. L'un d'eux surtout, empêchait l'extension de son « commerce » : Lawrence Latter. La mauvaise réputation de ce dernier était au moins égale à celle d'Al Wood, et tous deux se heurtaient dans une lutte acharnée. Ils se détestaient l'un l'autre, mais Latter était relativement plus favorisé car il rançonnait des quartiers plus riches ou plus populeux que le « Roi ». Un troisième fort connu dans le milieu new-yorkais était l'Italien Luciano, exploiteur de femmes, et s'occupant de contrebande. Mais, tandis que la malchance faisait prendre ce dernier et qu'il était condamné à trente-trois années de Sing-Sing, l'ennemi le plus farouche d'Al tenait bon, et celui-ci en avait conçu une jalousie telle qu'elle se mua vite en haine féroce. Malgré tous ses efforts pour avoir le dessus, il n'y parvint pas...

La tâche qui incombait à Freddie Turnbull

représentait une responsabilité écrasante aux yeux de son chef. De son véritable nom Laszlo Turnbuller et d'origine hongroise, il avait américanisé son patronyme. Il servait avec un dévouement illimité Al Wood dont il était le bras droit. Petit, brun, les yeux pétillants, il formait un contraste complet avec le sec et maigre Samuel Watkins duquel il était à peu près inséparable, leur besogne les réunissant chaque jour. Le caissier comptable était, quant à lui, venu d'Europe orientale depuis plusieurs années.

Des deux autres comparses, il y avait peu à dire, ils jouaient des rôles secondaires. L'un était Isidore Butterkopf, maître-chanteur et cambricleur, l'autre Irlandais, O'Hagan, échoué là sans que l'on ait jamais su comment car il préférait cacher son passé obscur...

Isidore était le type même de celui qui se faufile partout sans se faire remarquer, un visage sans expression, un nez crochu, des lèvres minces et sachant voiler admirablement ses desseins ; il se dérobait d'ailleurs à chaque fois qu'il le pouvait et cherchait les affaires où l'on court le moindre risque... Son copain, au contraire, O'Hagan, à la carrure épaisse et aux cheveux très blonds, se perfectionnait toujours davantage dans le travail de kill qu'il aimait ce qui le faisait fort apprécier de tous.

. . . . . .

Participant aux énormes bénéfices du Cosmopolitain-Club, Al Wood n'avait rien trouvé de plus pratique pour en surveiller la bonne marche, que de s'établir dans un local somptueusement aménagé dont l'entrée donnait également dans le gratte-ciel voisin. Ce repaire était composé de quatre pièces et du « private living-room » où nul n'eut pu découvrir la bande, les deux accès étant ingénieusement dissimulés.

Bien que les bénéfices tirés de son singulier trafic eussent pu lui suffire largement, le « Roi » n'en dédaignait pas moins de s'intéresser sans se compromettre à certains exploits qui en valaient la peine, comme l'attaque de la Cardley Bank !

C'est donc grâce à son aide financière personnelle que l'agression avait réussi, à la satisfaction évidente d'Al Wood qui attendait avec ses complices la récompense ou mieux la part énorme du butin qui devait lui revenir.

Il était plus de onze heures du soir, Swain venait de les quitter, et une légère impatience commençait à marquer le rude visage du gangster.

— Le quart, boys, grogna-t-il en consultant sa montre en platine, et pas de nouvelles de

Ross. J'espère qu'il ne va pas nous laisser choir. Ce serait du propre !

— Pensez-vous, patron ! observa Freddie en se remplissant un verre de whisky, Walter a l'habitude de tenir parole...

— Je veux bien le croire... Mais s'il se dérobe, son compte est bon. Un quart d'heure de retard, c'est beaucoup.

— Rien d'extraordinaire à ça, remarqua Richardson. Avec ce temps de chien, et avec la neige fondue qui est tombée tout à l'heure, le pavé glisse et c'est le moment où la circulation est intense...

— Bah ! On verra... fit Wood en jetant nerveusement à terre son cigare pour en rallumer un autre.

Seymour voulut prendre la parole à son tour, mais s'arrêta net. On venait de frapper, mais du côté opposé. Cinq coups se firent entendre.

— Ah ! C'est lui, vas-y, Freddie.

Presque aussitôt, un homme apparut et salua, mais ce n'était pas Walter Ross, seulement un de ses acolytes, nommé Scott.

— Bonsoir tout le monde ! fit-il rondement en serrant les mains tendues.

Une inquiétude sourde se montra en Al Wood à la contraction de son visage, et brutal, il questionna :

— Alors, ton patron ? Où est-il ?

— Il s'excuse de ne pouvoir venir ce soir, mais ne se sent guère d'aplomb.

— Tiens, il est souffrant et ce matin il se trouvait assez bien pour dévaliser la Cardley Bank ! Voilà la meilleure blague que j'aie jamais entendue... Peu importe, s'interrompit-il, si tu aboules l'argent.

— Oui, le voici.

Scott ouvrit une serviette qu'il tenait à la main et la tendit au « Roi ».

— Combien ?

— Cinquante mille dollars.

D'un bond Wood fut auprès de l'arrivant, rugissant de colère, l'œil mauvais :

— Il se f... de moi! Cinquante mille dollars une paille ! Que ferais-je de ça ? Il m'en faut au moins cent cinquante mille, t'entends... On avait convenu fifty-fifty et je me suis renseigné, le butin est de plus de trois cents billets. Si Walter croit me rouler, il se trompe, et ça lui coûtera cher.

— Pardon, fit Scott un peu gêné, je ne fais qu'exécuter ce qu'il m'a dit ; ça ne dépend pas de moi.

— C'est bon. Laisse le fric ici, repars en vitesse et dis-lui que si je n'ai pas touché le complément dans deux heures, je saurai à quoi m'en tenir. Compris ? Je veux cent cinquante mille dollars, pas un sou de moins...

— Oui, j'y vais.

— Allez, ouste, déguerpis.

Scott s'en alla et Al Wood reprit sa place dans son fauteuil personnel plus confortable et profond que les autres, en laissant libre cours à sa mauvaise humeur.

— Je le prévoyais ce coup-là ! Quelle fripouille que ce Walter... Mais il ne m'aura pas, ce qui est dit est dit ; or, il m'a promis le triple et il le donnera, ou alors...

Il acheva sa pensée d'un geste qui, joint à son expression farouche et à un rictus méchant, indiquait qu'il réserverait à Ross une fort peu agréable surprise si, le cas échéant, ce dernier se dérobait à l'engagement qu'il avait pris...

III

UN NÈGRE BLANC PARMI LES NOIRS

Malgré sa qualification de gangster redoutable, Al Wood, à l'encontre de ses pareils, ne tuait pas. Il n'admettait pas non plus qu'un de ceux qui l'aidaient court des risques inutiles en commettant un tel acte. Ses vengeances ne s'en exerçaient pas moins, mais lui restait en dehors de l'exécution. Il n'y avait qu'en cas d'attaque inattendue ou pour se tirer d'un mauvais pas qu'il maniait une arme. S'il agissait ainsi ce n'était pas par scrupule, mais par paresse et égoïsme.

Pourquoi se déranger pour des besognes viles que d'autres pouvaient accomplir à sa place ?

Il existe en effet en Amérique, et surtout à New-York et Chicago, des agences cachant sous des dehors parfaitement inoffensifs d'assurances ou autres, leur véritable but. Les dirigeants en sont à la solde des gangsters qui les emploient pour supprimer leurs ennemis

devenus gênants et cela, moyennent seulement quelques centaines de dollars.

Wood aimait à se servir de cette sorte de gens, et était « lié » avec une de ces agences où travaillaient des individus prêts à tirer sur n'importe qui... Personne d'ailleurs, dans la pègre, ne peut se dispenser de tels services, et chacun y trouve son avantage.

Une heure sonna. La pièce était enfumée et l'air presque irrespirable à cause des cigares et cigarettes que les bandits consommaient sans arrêt ; All Wood était de plus en plus sombre, maussade, le front barré d'un large pli, ce qui indiquait chez lui le signe d'une décision proche. Il éleva la voix et martela ses syllabes tandis que le bavardage des autres s'atténuait.

— Boys ! J'ai fait de mon mieux pour arranger la chose, j'ai montré de la patience, et vous en êtes témoins... On a dit à Scott que si Walter ne tenait pas parole, il aurait à le regretter. Le moment est venu. Dans quelques minutes nous n'aurons plus à espérer la visite attendue, bien que nous ayions téléphoné plusieurs fois et que ce froussard ait préféré ne pas répondre... On lui fera sa shooting affair !

Il ponctua ces mots dun rire bruyant puis décrocha son récepteur et fit un numéro.

— Allo... L'assurance *La Vie ?*

— Oui, monsieur, répondit une voix au bout du fil.

— Parfait. Passez-moi M. Bambridge personnellement, c'est urgent.

— Un instant, s'il vous plaît...

— Allo, allo... C'est vous, Jonas ?

— Moi-même. Qui est à l'appareil ?

— Ici le « Roi » (Wood aimait à s'intituler ainsi).

— Que me vaut cet honneur, Majesté ? demanda l'autre avec un ricanement.

— Ecoutez-moi bien, Jonas... fit Al en clignant de l'œil vers ses acolytes qui l'observaient, je viens d'avoir un petit différend avec Walter Ross, à mon avis, c'est un client véreux... Faites-lui donc faire une petite promenade en voiture, cela lui fera le plus grand bien, il a besoin de se remettre... Il paraît que sa santé laisse à désirer !

— O.K.

— Je peux compter sur vous, Jonas, n'est-ce pas ?

— Et la facture ?

— Envoyez-la moi aussitôt que le travail sera accompli et je la réglerai séance tenante.

— O.K.

Al raccrocha et se frotta les mains, l'air satisfait, avant de s'exclamer.

— Alors, boys ! Ne suis-je pas expéditif ?

Je mérite des félicitations. Il est marqué, tant pis pour lui... Il l'aura voulu !

. . ..

Walter Ross avait passé une bonne partie de la nuit dans un bar en vogue en compagnie de deux demi-mondaines, et il ne rentra qu'au matin complètement ivre. Il lui avait bien fallu célébrer la belle réussite de la journée, mais en se retrouvant dans son appartement au confort raffiné, il n'éprouvait plus qu'un immense besoin de sommeil qui lui ôtait toute autre pensée. Son repos fut si profond qu'il ne se réveilla que tard dans la soirée.

Lorsque son domestique nègre entra dans la pièce, il avait encore la tête lourde, les idées embrouillées... Mais, il dut se secouer immédiatement car la réalité lui rappelait qu'il avait donné rendez-vous à quelques copains à Bowery. Sept heures et demie étaient passées et dans trente minutes à peine il lui faudrait être là-bas...

Pour lui, le vol de la veille n'avait pas été le plus difficile de l'affaire, il s'agissait à présent de monnayer les bijoux et les valeurs, et cela devait se faire avec le plus de précautions possible. Ross s'habilla donc en un tournemain, donna quelques ordres et descendit,

se disposant à sortir sa voiture du garage proche où elle était rangée.

C'est alors qu'il sentit brusquement, dans son dos, le contact d'un objet dur. En même temps, une voix séleva, menaçante.

— Pas un geste ou je te brûle. Et tais-toi..

Il obéit tandis que l'homme enchaînait.

— Monte dans la voiture qui stationne là, au bord du trottoir.

Ross s'exécuta, ne pouvant faire autrement, et fut aussitôt accueilli à l'intérieur, par un complice dont il ne put distinguer la figure. Celui-ci le menaça à son tour tandis que le premier prenait place au volant et la voiture démarra aussitôt.

Walter réalisa que sa vie ne tenait plus qu'à un fil et, la face livide, les membres tremblants, les doigts crispés, il tenta un suprême effort : sortir son browning de sa poche. C'était inutile. Le canon du revolver de l'autre venait de s'appliquer sur sa tempe, l'empêchant d'achever son geste.

La limousine accéléra de plus en plus, allant à une vitesse folle, et pendant quelques instants d'angoisse atroce, le prisonnier chercha vainement par quel moyen il pourrait échapper à ses terribles bourreaux.

Une étincelle jaillit, suivie d'autres, une forte détonation retentit et la douleur sourde, intolérable d'une blessure s'empara de lui

tandis que le sang ruisselait sur son visage. L'inconnu venait de tirer...

Ross tenta de se jeter sur cet homme qui tenait encore l'arme fumante entre ses mains, mais déjà un autre coup de feu succédait au premier et résonna longuement dans sa tête.

Cette fois-ci la souffrance fut encore aiguë et Walter eut l'impression qu'on lui enfonçait une pointe de stylet jusqu'à la cervelle. Tout semblait danser devant ses yeux en un tourbillon infernal, il ne se rendit même pas compte si l'automobile était arrêtée ou bien si elle poursuivait sa marche vertigineuse... Hurlant, râlant, demandant grâce, il entra en agonie. Un voile noir s'étendit devant lui et, plié en deux, son corps s'affaissa...

Et Walter mourut peu d'instants après...

. . ..

— Oui, mon cher Sparton, voilà l'exemple typique d'une shooting affair. Autrement dit: un règlement de comptes entre gens du milieu, deux bandes ennemies, probablement.

Ainsi s'exprimait le capitaine Baring en tirant sur sa pipe sans s'apercevoir qu'elle était refroidie depuis longtemps.

« La mort de Ross nous montre une fois de plus que ses semblables n'y vont pas par quatre chemins et font bon marché d'une vie humaine.

Le jeune homme auquel il s'était adressé, acquiesça.

— Vous avez raison, chef. Dans un sens, nous devons quelque indulgence à ces types qui nous épargnent une rude besogne, bien superflue, d'ailleurs... en s'entre-tuant !

— Cela peut être vrai. Cependant, le mystère qui entoure cet assassinat reste entier. Il y a un point important qu'il nous faut absolument éclaircir, c'est comment cet homme se trouvait possesseur d'une partie des bijoux et titres volés à la Cardley-Bank... Je vous parie tout ce que vous voulez que c'est lui qui a préparé le coup. Mais ce ne sont que des suppositions. Des preuves, voilà ce que j'aimerais avoir ! Une question primordiale se pose : qui l'a tué ? Si nous l'élucidons, il serait possible sans doute de trouver quel en est le motif. Qu'en pensez-vous ?

— Heu ! Difficile de répondre à ce sujet, chef. Vous n'ignorez pas qu'il y a une concurrence effrénée entre les bandes. Il est presque impossible de s'y retrouver. Cependant je poursuis une piste sérieuse qui peut nous mener directement vers Al Wood lui-même...

Le capitaine témoigna pour cette révélation un intérêt manifeste.

— L'homme qui a échappé, selon vous, à la chaise électrique ?

— Oui, chef.

— Fantastique ! Cette histoire est digne du plus passionnant roman d'aventures...

— Mais elle peut nous emmener très loin, remarqua calmement Francis.

— J'ai confiance en vous, et suis certain que vous aboutirez. Poursuivez votre tâche et dès qu'il y aura du nouveau, téléphonez-moi ou venez. Allons, bon courage, et maintenant, laissez-moi seul... J'ai pas mal de travail encore.

Sparton fit un salut rapide et quitta le bureau.

Peu après, emmitouflé dans son épais manteau doublé de poil de chameau, le jeune homme sortait de l'immeuble de la police, situé dans la Centre-Street, et prenait une allure rapide car le froid était pénétrant et la neige ne cessait de tomber recouvrant le sol d'un tapis blanc et glissant.

Il se dirigeait vers Lyford, un restaurant proche, où il mangeait assez souvent et dont les repas copieux servis dans un cadre agréable ne coûtaient guère plus d'un dollar. La double porte franchie, Sparton s'apprêtait à choisir une place, quand il fut abordé par un individu qu'il ne connaissait pas. Celui-ci l'avait suivi pendant ce court trajet et manifestait une certaine impatience.

Tandis que l'homme le saluait négligem-

ment, le policier l'examina de manière à graver les signes distinctifs de ce personnage dans sa mémoire. C'était une habitude du métier et il l'appliquait chaque fois qu'un étranger entrait en contact avec lui pour quelque raison que ce fut. .

Celui qui l'avait accosté, assez correctement mis, le fixait avec deux yeux froids. Sa joue gauche était marquée d'une cicatrice rouge et son nez assez proéminant s'accusait nettement dans un visage épais. Ces remarques personnelles, faites en quelques secondes, suffirent au détective pour le cataloguer parmi toutes les têtes qu'il voyait au cours de ses nombreuses pérégrinations.

— Vous êtes bien M. Sparton ? demanda l'inconnu à voix basse, comme s'il craignait les indiscrets.

— Moi-même, mais ?..

L'autre parut marquer une défiance de parler dans le lieu où ils se trouvaient et entraîna son interlocuteur vers la sortie.

— Il est exact que vous faites partie de la police, je pense ?

Comme l'interpellé le dévisageait sans répondre, peu disposé à le suivre, il continua :

« Je crois prudent de poursuivre cette conversation dehors, l'endroit est mal choisi pour qui ne tient pas spécialement à être entendu... Excusez-moi de me montrer curieux

et en outre, pressé, mais j'ai ma voiture à la porte, et nous pourrions y monter... Non, rassurez-vous, je vois ce que vous pensez, aucun danger... D'ailleurs il est préférable de ne pas se frotter à attaquer un policier ! Venez donc...

— Pardon... Permettez que je m'étonne, monsieur, commença Sparton suffoqué.

— Ne vous en faites pas, il vaut mieux ne point perdre de temps, suivez-moi...

Tous deux étaient sur le trottoir.

— Quel sale temps ! mâchonna l'étranger, voici ma Chrysler... Asseyez-vous.

Une imperceptible hésitation avait traversé le regard du jeune détective, mais son métier d'abord, joint à une curiosité croissante, l'entraînèrent à accepter l'offre risquée.

— Hé bien, que vouliez-vous dire ? questionna-t-il quand l'automobile eut parcouru une courte distance, roulant doucement sous l'impulsion du conducteur qui maniait le volant avec une grande habitude.

— Je puis vous donner une chance inespérée par laquelle, si vous êtes adroit, vous pourrez remporter le plus éclatant succès de votre carrière. Seulement, il faut être extrêmement circonspect.

— De quoi s'agit-il ?

— De Al Wood et de sa bande...

Quand il sut que c'était de l'homme qui

faisait l'objet de ses recherches acharnées, qu'il était question, Sparton se sentit comme électrisé, mais n'en laissa rien voir. Mais de bonnes raisons le poussaient à ne pas trop se fier à ce hasard extraordinaire.

— Mon nom vous importe peu, déclara l'inconnu, si vous y tenez, appelez-moi Scroggie. Notre petit tour nous dirigera vers Harlem où je vous déposerai non loin du magasin du très honorable M. Jacobs, commerçant nègre, fabriquant de robes en série à cinq dollars...

— Ce qui signifie ?

— Qu'il y a là du bon travail à faire pour quelqu'un qui sait s'y prendre comme vous... Jusqu'à présent, l'occupant de cette importante boutique s'est refusé à payer son tribut à Wood. Je crois pouvoir affirmer qu'il se prépare dans le cours de cette journée, un joli coup pour M. Jacobs... A vous de vous débrouiller pour prendre au moins deux ou trois complices susceptibles de fournir d'utiles indications.

— Mais...

— Là ne se bornera pas ma vengeance, murmura Scroggie entre ses dents. Il y a mieux ! Je hais Al, comprenez-vous, parce qu'il est un être sans cœur et je veux qu'il paye. Nous allons convenir d'un rendez-vous

où il vous sera facile de lui passer les menottes.

Le langage du conducteur de l'automobile stupéfiait Sparton de plus en plus ; il parut incrédule :

— Donnez-moi au moins quelques détails, que je sache comment procéder !

— Inutile. Si vous vous montrez capable, c'est cuit d'avance. Par contre, dans le cas où il y aurait du grabuge de votre côté, vous iriez sans doute rejoindre Ross après avoir subi le même sort que lui... Et cela, plus vite que vous ne le croyez... Nous arrivons à notre but, vous verrez l'enseigne lumineuse du marchand au-dessus de sa porte, c'est la deuxième rue à gauche, moi je préfère me défiler... A ce soir Monsieur, Sparton, bonne chance !

— Où?

— Chez « Silvy », dans la Flatbush Avenue, à Brooklyn. A onze heures très précises. Pas besoin d'arriver avant, mais soyez exact.

— J'y serai ! prononça énergiquement le policier tandis que la voiture démarrait à nouveau dans la direction opposée après un virage savant...

. . ..

M. Jacobs ressemblait plus à un businessman de Wall-Street qu'à ses compatriotes

venus du Congo ou du Niger; non pas que sa peau put concurrencer celle des Yankees : elle était du plus beau noir, mais offrait un contraste étonnant avec la blancheur d'une chevelure abondante, ce qui lui donnait une originalité particulière.

En outre, contrairement aux habitudes de ses semblables, pour la majorité, et surtout dans ce quartier nègre, qui négligent leur aspect extérieur, lui, attachait à cela une importance extrême et se vêtait fort élégamment. Son affabilité était inlassable.

C'est donc avec un sourire qui décelait de fort bonnes manières qu'il s'avança d'une allure dégagée vers celui qui l'avait fait demander par un de ses employés. Il était l'exemple typique de l'homme cultivé de sa race, la taille moulée dans une redingote noire de coupe étudiée et pourtant un élégant pantalon rayé, un œillet à la boutonnière et une perle à la cravate.

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Combien de vendeurs avez-vous, Monsieur Jacobs ?

— Singulière question! Cependant, ce n'est un secret pour personne, déclara le commerçant étonné, je puis donc vous le dire : cent vingt-cinq au total, en comptant ceux de mes succursales.

— Parfait. A dater de ce jour, vous en aurez cent vingt-six...

— Comment ?

— Je dis que vous engagez un employé de plus, ce matin-même.

— Vous me voyez navré de m'opposer à cette demande, mais il m'est absolument impossible d'y accéder. La première raison est que je ne prends que des nègres, ensuite aucune place ne se trouve vacante actuellement... De plus, je ne...

— Mais si, je suis sûr que vous aurez bien un petit coin pour moi, fit Francis en souriant. Voici ma carte, j'appartiens à la police et je suis venu pour vous protéger contre tout danger à venir...

La figure du nègre traduisait assez comiquement sa surprise.

— Voulez-vous vous donner la peine de me suivre jusquà mon bureau ? dit-il.

— Avec plaisir.

A peine la porte de la petite pièce encombrée de papiers, échantillons de tissus, mannequins, etc... fut-elle refermée sur les deux hommes que M. Jacobs se laissa choir sur une chaise en épongeant son front en sueur.

— Alors, vous êtes détective ?...

— Oui. Et si vous voulez que je vous apporte une aide efficace, racontez-moi tout ce que vous savez.

— Cela se borne à peu de chose. Avant-hier, j'ai reçu la visite de deux prétendus clients qui m'ont pris à part et essayé de me proposer leur protection contre une agression éventuelle. Moyennant dix pour cent prélevés sur mes bénéfices, ils se mettaient à ma disposition. Je n'aime pas du tout ce genre de procédés.

— Pas mal ! Qu'avez-vous fait ?

— Tout d'abord j'ai refusé énergiquement et les ai mis à la porte sans autre discussion.

— Très bien.

— Ils m'ont menacé, disant qu'ils reviendraient sous peu et que j'aurais peut-être changé d'avis d'ici-là ; hier, mes deux grandes vitrines qui coûtent plus de cent cinquante dollars chacune ont été brisées à la faveur de la nuit, par des inconnus. Mais, bien qu'ayant déposé immédiatement une plainte, je n'espérais guère que l'on chercherait à dépister les malfaiteurs. Excusez-moi d'être aussi sceptique mais j'ai de bonnes raisons pour cela. Cest ce qui vous explique ma stupéfaction de tout à l'heure en apprenant qui vous êtes.

— Ne vous tourmentez donc plus, tout ira pour le mieux, à condition que vous me veniez en aide.

— Que dois-je faire ?

— Tout dabord me procurer des vêtements

d'un de vos employés. Ensuite, envoyer un commis à la pharmacie voisine : j'inscris sur cette fiche ce qu'il devra y prendre. Puis, il me faudra un fer à friser, très chaud, si possible.

— On tâchera de vous contenter au plus vite !

— Merci. Pendant que le commissionnaire fera sa course, je donnerai un coup de téléphone.

— Vous ne pouvez être mieux qu'ici, je crois... Je vous laisse.

Sparton, une fois seul, fit comme il l'avait dit, enchanté de la tournure que prenaient les choses et de l'accueil du propriétaire de la boutique. Bientôt il se trouva en possession des objets demandés et se mit à un minutieux travail. Cela dura une bonne demi-heure, pendant laquelle M. Jacobs attendait de l'autre côté, n'osant déranger le policier.

Lorsque ce dernier apparut enfin dans le couloir, le fabricant laissa échapper une exclamation : il avait devant lui un nègre et la transformation était complète, si habile, que lui-même hésita à reconnaître son visiteur.

Le visage du plus beau noir, les cheveux crépus à souhait, les mains foncées ressemblant à s'y méprendre à celles d'un véritable

Africain, tout pouvait laisser croire à une mystification.

Le jeune homme avait introduit dans ses narines de l'ouate, ce qui lui changeait totalement la forme du nez. Et ses lèvres, un peu minces pour la personnalité qu'il adoptait ne se distinguaient plus dans cet ensemble réussi. Le maquillage avait été savamment fait, avec une adresse consommée.

A la question du marchand, Sparton s'était contenté d'un sourire approbateur, l'autre reprenant, pas encore revenu de son ahurissement.

— Je vous assure que j'ai du mal à le croire. C'est tout simplement extraordinaire!

— Chut ! N'attirez pas l'attention de quiconque, surtout. Tout serait compromis. Retenez bien ceci : dorénavant, je m'appelle Max, ne l'oubliez pas. Conduisez-moi vers le comptoir, auprès de la porte. Vous vous tiendrez à proximité et dès que les hommes qui ne peuvent manquer de venir apparaîtront, faites-moi signe. Par exemple... laissez tomber votre mouchoir, cela vous va ?

— Entendu.

Tous deux se dirigèrent vers l'entrée du magasin où une grande animation régnait, si bien que l'arrivée du prétendu Max passa à peu près inaperçue. Le commerçant se posta près de la caisse et l'attente commença

sans qu'il échangeât avec le policier le moindre mot ou le moindre signe. Cependant, Francis ne le quittait pas de l'œil et un long moment passa pendant lequel il se demanda si Scroggie n'avait pas eu un intérêt à le diriger vers une fausse piste...

Bah ! il resterait là toute la journée s'il le fallait, et au besoin, il était décidé à revenir le lendemain pour en avoir le cœur net... Le détective n'était pas un être à se décourager pour si peu et sa ténacité, louée par ses collègues, devait encore le servir en cette occasion.

Les pouces dans les entournures de son gilet, M. Jacobs affectait une impassibilité parfaite. La présence du policier le rassurait sans doute. Tout à coup, le mouchoir qu'il tenait soigneusement dissimulé dans sa main droite, tomba. C'était donc le signal convenu.

Au même instant, le tambour de la porte vitrée tourna sur lui-même et les deux individus si impatiemment attendus, entrèrent...

IV

LILLY

C'étaient, en effet, Isidore Butterkopf et Ted O'Hagan qui venaient de faire irruption, les mains enfouies dans leurs poches.

M. Jacobs s'approcha d'eux avec sa mine la plus commerciale, c'est-à-dire fort accueillante comme s'il s'agissait de clients intéressants. Il préférait jouer le rôle de celui qui ne sattend pas à cette visite pour laisser du temps à Sparton.

— Peut-être ces messieurs désirent-ils une robe pour mademoiselle la fiancée ? Ou bien une de nos jolies fourrures en réclame, prix exceptionnels, facilités de paiement...

Les deux gangsters le regardaient durement et ne lui laissèrent pas le temps de continuer.

— Vous savez bien pourquoi nous venons! déclara O'Hagan sans plus de préambule... Deux vitrines de cassées, cela vous a-t-il

donné à réfléchir sur ce que nous vous avons dit ? Ou faudra-t-il encore que...

— Ah ! je comprends... dit le marchand en feignant de reconnaître seulement à présent les nouveaux venus. Eh bien, messieurs, vous me voyez navré, mais je reste sur ma première décision: un refus formel. On prétend que je suis fort entêté donc, vous perdriez votre temps à vouloir me convaincre.

— C'est bon ! vociféra Butterkopf, vous le regretterez certainement mais il sera trop tard. Salut... Viens-tu Ted ?

Il fit volte-face, se retournant vers le tambour en ricanant. Déjà O'Hagan s'apprêtait à le suivre quand ils furent arrêtés dans leur mouvement de retraite.

Sparton avait surgi en face d'eux, leur coupant le chemin, un revolver dans chaque main.

— Allez ! Les bras en l'air ! Pas d'esclandre... ou je tire.

Une véritable stupeur, suivie de panique s'empara du public qui se pressait nombreux et des employés. Tous cherchaient un refuge: les femmes criaient et couraient d'un bout à l'autre du magasin, d'autres tombaient évanouies, gémissantes, et les hommes en désordre, peu courageux, s'aplatissaient sous les tables, derrière les comptoirs et jusque sous la caisse.

Butterkopf, profitant de ce désarroi, crut pouvoir faire un geste de défense. Mal lui en prit, à peine l'avait-il esquissé que plusieurs balles de revolver l'atteignirent à l'adomen ; il tressaillit sous le choc puis vacilla, et enfin tomba sur le sol, raide mort sans une plainte.

Avant que l'Irlandais pusse revenir de son effroi. de fortes menottes ornaient ses poignets et Sparton l'entraînait au dehors. Là, on l'obligea à rester entre trois policemens qui surgirent comme sortis de terre tandis qu'une voiture venait s'arrêter à toute vitesse le long du trottoir. O'Hagan y fut poussé de force et, lorsqu'il comprit ce qui se passait, il roulait déjà, étroitement surveillé, vers son nouveau domicile...

Tout marchait à merveille ! Sparton, non sans satisfaction, jugea que la première réussite s'avérait beaucoup plus facile qu'il ne l'aurait jamais supposé...

. . ..

Silvy, dans la Flatbush Avenue, non loin de la Plaza, est à la fois un restaurant, un bar et un cabaret.

En briques rouges, construit il y a une cinquantaine d'années, il se distinguait alors des autres établissements de ce genre, à Brooklyn, jouissant d'une célébrité plus neuve.

C'était à l'époque où New-York se développait sans cesse, à l'époque où les chercheurs d'or affluaient de tous les continents, où chaque bateau arrivant d'Europe amenait des centaines puis des milliers d'émigrants croyant faire fortune en un rien de temps sur ce Nouveau-Monde... C'était à l'époque aussi où les premiers French-Cancans furent donnés sur cette même scène de cette « boîte » suscitant autant de protestations que de curiosité, sensationnelle attraction pour un public encore trop prude.

Depuis, bien des choses ont changé. Des années se sont écoulées, la crise a succédé à la prospérité extraordinaire du pays, et Silvy (conservant la dénomination donnée par son premier possesseur) s'est transformé peu à peu au gré des temps et de ses propriétaires. Ce qui fut jadis l'orgueil de ce quartier représente aujourd'hui le rendez-vous préféré d'une foule très mélangée.

Quand Sparton, accompagné d'un de ses collègues nommé Thomson, entra ponctuellement à onze heures dans la grande salle enfumée, l'endroit était déjà archi-comble. Mais quel public ! Il en jugea par un coup d'œil rapide : petits bourgeois, pour la plupart des Italiens avec toute leur famille, des travailleurs ne songeant qu'au plaisir et des individus louches circulant entre quelques groupes.

Tous ces gens qui vivent la nuit parlaient, mangaient, buvaient, des bouchons de champagne sautaient, et cela formait un brouhaha incessant, une immense rumeur qui couvrait l'entrée de chaque nouvel arrivant. C'est pourquoi les deux hommes eurent-ils du mal à se faire entendre l'un de l'autre tandis que Français stationnait un moment debout avant que de trouver une table près de l'entrée.

Lui-même commanda les consommations au garçon et inspecta curieusement la salle, le rideau qui masquait la scène n'était pas encore levé.

— C'est gai ici ! cria Thomson plutôt qu'il ne dit à l'oreille de son ami de manière a être compris de lui malgré le bruit assourdissant. Je n'ai jamais vu un endroit aussi chic! Cela valait la peine de me faire mettre en smoking, vraiment... Au Ritz-Carlton on ne serait pas mieux !

Les deux compagnons étaient en effet habillés avec une sobriété élégante.

— Que diable entends-tu par là ? demanda Sparton en le gratifiant d'une légère tape sur l'épaule, sa bouche s'amincissant en un fin sourire, tu oublies, je crois, mon cher, que les exigences de notre métier nous mènent partout et nous sommes bien forcés de fréquenter des lieux comme celui-ci! Cela ne veut pas

dire qu'ils répondent particulièrement à nos goûts, mais on ne choisit pas...

— Excusez-moi, Françis. En effet, je suis encore un greenhorn !

Ils trinquèrent amicalement en poursuivant leur conversation.

Thomson était rentré depuis peu à la police sous les ordres du capitaine Baring et, immédiatement, une sympathie instinctive avait fait mieux se connaître les jeunes gens ; Sparton choisissait Thomson de préférence à ses collègues plus expérimentés peut-être pour certaines de ses expéditions délicates, mais il avait ses raisons. Le « nouveau », Yankee par excellence, sportmann accompli, ne craignait rien, ni personne, serait-ce Belzébuth lui-même !

Ce soir donc, Francis avait emmené son camarade habituel qui ressemblait davantage à un adolescent, bien qu'il eut dépassé trente ans, et dont la peau blanche était si fine qu'on aurait cru qu'il ne s'était jamais rasé de sa vie.

William (c'était son prénom, mais on l'appelait Bill), avec sa chevelure abondante présentait de plus, une ressemblance frappante avec un aviateur des plus connus aux Etats-Unis. Brave garçon, toujours prêt à rendre service, dédaignant les intrigues qu'affectionnaient maints de ses collègues, il s'adonnait à

sa carrière avec la fougue et l'enthousiasme de la jeunesse.

— Dis donc, vieux... Il me semble que ton bonhomme t'a froidement plaqué, remarqua-t-il en grattant une allumette. D'ailleurs, comment veux-tu le retrouver, même s'il était là, parmi une telle quantité de gens si hétéroclites ?

— Ne te bile pas ! fit tranquillement Francis. Une fois il m'a rendu service, et je suis sûr qu'il tiendra parole... C'est grâce à lui que j'ai pu mettre à l'ombre, ce matin, les types de la bande d'Al Wood.

— Tout de même tu conviendras qu'il est plutôt énigmatique, ce Scroggie, comme tu l'appelles.

— Juste ! Je suis d'accord sur ce point, mais cela est une autre question... Le principal, avant tout, c'est qu'il nous aide; or, nous devons agir vite !

— C'est ce qui m'étonne : quelle raison a-t-il pour nous être aussi utile ?

— Dame... paraît qu'il en veut à l'homme qui nous occupe. Il m'a même tout l'air de le haïr comme la peste.

— Cela peut nous tromper... répliqua Thomson, à ta place, je me méfierais sérieusement de ce coco-là.

— Ça va ! Tu parleras un autre jour... Le voilà ! fit Sparton qui ne quittait pas des

yeux la porte d'entrée et se leva en allant vers celui qui venait d'apparaître.

Scroggie, ayant vraiment bon aspect sous son frac impeccable, s'avança vers la table accompagné par une jeune fille aux cheveux d'un blond pâle comme les blés, et habillée avec une grande recherche.

Un manteau de loutre l'enveloppait mais laissait à découvert son cou mince et blanc au port de tête altier ; un profil digne de figurer dans un magazine de cinéma et deux grands yeux gris rêveurs encadrés de longs cils noirs la rendaient séduisante au possible. Sous la somptueuse fourrure on devinait un corps svelte et sa démarche était légère et gracieuse ; à sa main droite une seule bague, un brillant d'une rare pureté attira le regard de Francis qui ne sut qu'admirer davantage, le bijou ou les doigts fins et soignés qu'elle lui tendit lorsque Scroggie la lui présenta.

A son tour, il dit le nom de son ami et un entretien rapide commença.

— Excusez-moi, fit l'énigmatique personnage, je suis un peu en retard, mais j'avais lieu d'être très occupé.

Sparton répondit vaguement une formule de politesse, absorbé malgré lui dans la contemplation de celle qu'il savait maintenant se nommer Lilly (le nom de famille, il ne l'avait pas compris). Pourtant, en général, il faisait

peu cas des femmes qu'il rencontrait, blasé d'en avoir vu beaucoup. Et puis il était pris par son métier d'une manière tellement absorbante qu'il n'avait pas le temps de songer au flirt. Cependant, jamais il n'avait croisé une créature aussi parfaite et charmeuse. Il l'admirait d'autant plus qu'aucun maquillage n'abîmait son visage du plus parfait naturel et il aurait volontiers sollicité une danse. Mais il ne fallait pas y songer dans les circonstances où il se trouvait. Par moments, il se contentait de la contempler à la dérobée, et il n'en était que davantage conquis.

— Nous ne pouvons rester ici ! déclara presque aussitôt Scroggie, messieurs, le temps presse. Avez-vous réussi ce matin, glissa-t-il entre haut et bas à Sparton.

— Merveilleusement ! Je vous remercie sincèrement, M. Scroggie, croyez-le bien.

— C'est rien, ça ! marmotta l'autre tandis que le détective lui contait rapidement sa visite chez Jacobs et ce qui en avait résulté.

— Vous voyez que cela ne pouvait pas aller plus rondement ! conclut Francis en achevant.

— Tant mieux... tant mieux ! Voilà du bon travail. Je m'en doutais, d'ailleurs. Mais ces hommes ne sont que des complices, il faut prendre leur chef et pour ce, allons-nous-en sans tarder.

Le policier régla les rafraîchissement et ils s'en allèrent tous quatre.

— Où irons-nous donc ? demanda-t-il quand ils se trouva dehors entouré de ses compagnons.

— Patience, patience... Avez-vous votre voiture ? questionna Scroggie.

— Non.

— J'ai la mienne, vous y monterez avec votre ami. Il y a assez de place pour tous.

La jeune femme qui n'avait pas dit trois paroles s'installa, les hommes montèrent à leur tour et le conducteur s'apprêta à démarrer. Auparavant, il se tourna vers Sparton :

— Je pense que vous avez la poche bien remplie ?

— Pourquoi cela ?

— Là où je vous emmène il faut pouvoir dépenser largement. C'est l'endroit le plus cher de New-York.

— Soyez tranquille, j'ai ce qu'il faut. Et Al Wood?

Les yeux de l'homme brillèrent étrangement :

— Il sera là.

Puis, après un court silence :

« Tout au moins je l'espère... »

V

LE RESTAURANT SOUS-MARIN

Scroggie conduisit à vive allure pour les mener dans un endroit qu'aucun ne connaissait, à l'exception peut-être de Lilly, et dont on n'eut pu soupçonner l'existence.

Après avoir passé par Brooklyn Bridge, Broadway, et traversé Washington Street, ils s'étaient dirigés vers les docks des grandes Compagnie de Navigation transatlantiques, de tous les pays.

— Nous arrivons à la partie nord de l'Hudson, expliqua Scroggie tandis qu'il ralentissait pour garer sa voiture dans une petite rue sombre et déserte.

Le premier, il mit pied à terre, et invita ses compagnons à descendre. Puis, il s'adressa à Sparton :

— Ce côté de New-York est certainement très connu de vous, monsieur ?

— Oui, assez... Mais, je ne vois pas le rapport ?

— Suivez-moi et vous serez ravi de la surprise qui vous attend. Je vais vous montrer

ce que vous ne sauriez même pas imaginer. Messieurs... mesdames... continua-t-il en imitant admirablement le ton d'un guide éprouvé, je me permets de passer devant vous afin de vous montrer le chemin.

Quoique cette nuit d'hiver fut froide, la neige avait cessé de tomber et le ciel était clair, un vent glacial coupant la respiration, augmenté encore par le voisinage immédiat de la mer. Les policiers pas plus que la jeune femme n'avaient envie d'ouvrir la bouche pour parler. Celui qui les précédait poursuivit :

— Voici à votre gauche les docks de l'American-Line... Plus loin, derrière, ceux de la Red-Star-Line, à droite...

— Dites-moi, interrompit Francis impatienté cette fois, j'espère que ce n'est pas uniquement pour nous attarder en de pareilles ballades que vous nous avez entraînés ici ?

— Non, vous n'avez qu'à me suivre.

C'était plus qu'un conseil, presque un ordre, et ils se turent à nouveau.

Ils furent sur les quais, à deux pas de la mer mugissante telle une bête sournoise et invisible, et un silence impressionnant laissa place aux seules manifestations des éléments et de la nature. C'est alors que le guide s'immobilisa net et tirant un étui à cigarettes en offrit aux deux hommes, et se servit.

— Et alors ? s'enquit Thomson outré de tant de cynisme. Cela va durer longtemps cette promenade ?

— Je ne le crois pas, nous touchons au but. Apprenez donc, jeune homme, que dans la vie pour les petites choses comme pour les grandes, la patience peut seule nous mener à ce que nous désirons... Il faut attendre, savoir attendre ! répéta-t-il. Voyons, je ne vous ferai pas languir davantage, il me semble apercevoir ce que je cherche.

Sur la mer, une forte lumière, sorte de phare se déplaçant à une grande vitesse, était apparue et devint de plus en plus distincte. Tous les yeux se rivèrent à ce signal se rapprochant d'eux.

— Chez « Wladimir », confirma Scroggie, vous serez tout à fait bien et me direz si déjà, spectacle plus beau et inoubliable vous fut offert.

— Quel est ce « Wladimir » ? demanda Sparton.

— Il me semblait que les gens de la police n'ignorent rien ! constata l'interpellé, ce n'est pas le cas cette fois-ci. Sachez que c'est le restaurant à la mode actuellement.

Les contours d'un bateau de dimension respectables se précisèrent et ils purent distinguer plus nettement sa forme exacte, s'aper-

cevant que ce n'était pas un navire mais plutôt un sous-marin, très original d'ailleurs comme ils devaient s'en rendre compte en montant à bord.

Il avait accosté à quai, un marin avait sauté pour installer une étroite passerelle.

— Allons ! conseilla Scroggie en faisant passer Lilly devant lui.

Sparton et son ami le suivirent, franchissant le léger passage en planches qui fut retiré aussitôt. Le bâtiment fit demi-tour et regagna le large. Un homme s'était avancé à l'approche des nouveaux venus, il portait une tenue d'officier de marine, et leur enjoignit aimablement de descendre. Au bas d'un petit escalier les détectives éprouvèrent une surprise qui les laissa interdit pendant quelques secondes. Leur guide n'avait pas exagéré ni menti en rien, mais comment décrire ce qu'ils découvraient ? Dans une immense salle, toute en longueur, au luxe éblouissant, dont les fleurs, les parfums et les cristaux étincelants sous les lumières douces et habilement disposées, une multitude de dîneurs étaient attablés. Mais, ce ne furent tout d'abord ni la clientèle triée sur le volet, ni les mets succulents que servaient des garçons stylés, qui retinrent l'attention des arrivants, mais plutôt la particularité des cloisons de ce bateau-surprise.

En effet, les murs étaient en verre très épais mais la transparence était, par endroits, translucide. Ainsi, la faune et la flore apparaissaient sous les pieds des clients de ce curieux établissement, ce qui ajoutant à l'impression produite par le mouvement plus ou moins accusé du sous-marin. Des algues, des poissons, entouraient le bateau en plongée. Malgré que le lieu fut très spacieux il était rempli d'une foule élégante, femme en décolletés audacieux, hommes en habit et smoking, bref on eut pu se croire à un gala du Waldorf-Astoria.

— Qu'en dites-vous ? gentlemen... ? questionna Scroggie quittant son impeccable pardessus.

— Tout à fait bien ! observa Bill tandis que Sparton semblait ne pas avoir entendu la phrase ; il considérait la beauté séduisante de Lilly dans toute sa splendeur car elle venait de découvrir une robe en lamé allant du jaune à l'orange par mille reflets changeants. Elle était sculpturale, dépouillée à présent de son chaud manteau.

Ils s'installèrent, tandis que l'orchestre, au fond, accordait ses instruments.

Scroggie, s'apercevant de la distraction de Sparton causée par sa compagne, se pencha vers lui pour murmurer entre ses dents :

— Je ne vous cacherai pas que j'éprouve

une déception inattendue : notre homme n'est pas ici !

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien... Sans doute une affaire d'importance l'a-t-elle retenu plus qu'il ne le supposait ? Jetez donc un coup d'œil vers la troisième table sur votre droite, sans en avoir l'air, naturellement... Vous verrez un petit homme, aux yeux pétillants, attablé aux côtés d'une femme brune, intéressante... Vous avez remarqué ?

— Oui. Les connaissez-vous ?

— Lui se nomme Alfred Turnbuller, plus connu dans le milieu sous le nom de Freddie... C'est le bras droit de Al.

— Et la femme ?

— Elle n'est, ni plus ni moins, l' « amie » du personnage en question... Vous comprenez ? Lavinia Mackail !

— J'en conclus que nous perdons notre temps... fit Thomson. Nous ne pouvons rien contre ces deux-là ; quel prétexte aurions-nous ? Le mieux serait de filer en douce.

— Facile à dire ! ricana Scroggie. Vous oubliez simplement que le bateau est à une grande profondeur... D'ailleurs, tranquillisez-vous. Il n'échappera pas, je sais où le cueillir.

— Ce soir même ?

— Parfaitement. Dans une heure ou deux nous serons de retour à terre et, si vous consentez à perdre quelques dollars au jeu, il y a des chances pour que l'homme en question se trouve en votre présence.

A ce moment, le jazz attaqua les premières mesures d'un slow-fox en vogue et Sparton saisit enfin cette occasion pour demander une danse à la jeune fille. Lilly accepta.

— C'est vraiment féerique ! commença-t-il en n'osant la serrer de peur de causer quelque dommage à la précieuse toilette. Jamais je n'aurais cru qu'un tel déploiement de faste fusse réalisable, surtout sur un sous-marin. Dire que nous dansons loin au-dessous du niveau de la mer...

Cette réflexion qu'il jugeait à propos et faite sur un ton enjoué ne donna pas la réplique qu'il en attendait. Elle sourit à peine.

— J'aurais une question à vous poser si je ne craignais d'être indiscret... osa-t-il demander encore. Connaissez-vous M. Scroggie depuis longtemps ?

Que cet homme se montrât en compagnie d'une telle femme l'inquiétait quelque peu.

— Pas trop ! Depuis quatre mois environ...

— Hum ! Sauriez-vous, par hasard, à quelles occupations il passe le plus clair de son temps ?

— Cela vous intéresse, vraiment ?

— Je dois l'avouer.

— Malheureusement, il m'est impossible de vous satisfaire.

— C'est fort dommage !

Décidément, il ne tirerait rien, ou peu de chose, de la prudente Lilly. Son impression était qu'elle se trouvait parfaitement au courant des agissements de son ami. Tout à coup, ce fut elle qui reprit la parole :

— Vous irez vraiment au Cosmopolitain-Club ? Est-ce décidé ?

— Comment ? Au Cosmo...

— Ah ! En effet, je viens de faire une belle gaffe ! Tant pis... Scroggie aurait bien été obligé de vous expliquer. Il faut que vous soyez au courant : là-bas vous verrez Al Wood.

— Comment cela ? Qui vous dit ?

— Ne posez plus d'inutiles questions auxquelles je ne puis répondre. Laissez-moi énoncer un simple conseil.

— Voyons ?

— N'y allez pas. C'est extrêmement dangereux et on peut imaginer ce qui vous y attend...

L'étonnante phrase de Lilly rendit le détective véritablement sidéré. Pourquoi s'obstinait-elle à le détourner de son projet qui n'était que l'accomplissement de son devoir professionnel et ne regardait que lui-même ?

— Permettez-moi de constater que vos renseignements montrent une précision étonnante et une connaissance de la question que je n'attendais pas de vous.

— Je le sais. Cependant, promettez de ne vous y rendre à aucun prix...

— Navré ! Mais je ne puis accéder à un pareil désir.

— Vous avez tort ! Ne croyez pas que j'admire votre témérité folle comme un courage inutile, au contraire. Cela vous regarde, n'en parlons plus ! trancha-t-elle brusquement.

Cette interruption soudaine intrigua le policier.

Pourquoi s'était-elle tue si brusquement ? Juste quand il eut désiré la faire parler.

Peut-être aurait-il appris les raisons qui l'incitaient à l'empêcher de se rendre au lieu dit. Mais il n'y eut plus moyen de la questionner. La musique avait cessé et Sparton dut la raccompagner à la table, ce qu'il fit fort galamment, mais en maudissant cet arrêt importun.

Il se proposait de reprendre au plus vite cet entretien qui s'amorçait fort intéressant.

Hélas ! A la danse suivante, une rumba mouvementée, elle refusa sous le prétexte d'un subit mal au pied.

VI

UN MYSTÈRE DU COSMOPOLITAIN-CLUB

— Cela vous intéressera certainement d'entendre raconter la vie mouvementée du patron de cet établissement singulier, messieurs, fit Scroggie. L'existence de M. Wladimir, aussi invraisemblable et pittoresque qu'elle paraisse, n'en est pas moins authentique et vécue, quand on est, bien entendu, au courant comme je le suis.

— Qui est donc ce Wladimir ? demanda Sparton. Je voulais justement vous questionner à son sujet.

— Voyons, vous l'avez déjà vu : le « capitaine » qui nous accueillit à notre arrivée sur ce bateau... Oui, l'homme à la barbiche grise et aux épais sourcils en broussaille, c'était lui ! Peu de gens connaissent sa véritable identité. Sachez, messieurs, que sous ce pseudonyme qui est d'ailleurs son prénom exact, se cache une personnalité qui eut son temps de célébrité. Il a appartenu à la Cour de

Saint-Pétersbourg, il fut cousin d'un Grand Duc et ancien amiral de la flotte des tsars de la Russie, notre hôte se nomme Kazanoff. Cela dit tout : le prince Wladimir Kazanoff...

Le conteur prit un temps pour jouir de la surprise de ses auditeurs, puis poursuivit :

« Et voici par quelles vicissitudes cet être courageux a passé. Tout ceci pourrait sortir de l'imagination la plus fertile d'un auteur célèbre mais ne représente que la vérité... Pendant la révolution, tous les siens, sa femme, ses deux filles et son fils, furent impitoyablement fusillés par les adversaires du régime. Lui-même n'échappa à l'exécution qu'en passant la frontière polonaise sous un déguisement de femme. Il gagna, par étapes, Berlin, puis Paris. Le produit de la vente de quelques bijoux qu'il avait pu sauver l'aida dans sa fuite et il vécut à l'abri des soucis immédiats en attendant des temps plus calmes. Mais son pécule diminua et il se trouva bientôt sans la moindre ressource, dans la capitale et devant comme tant d'autres de son rang, se débrouiller.

Le prince se heurta à maintes difficultés, n'ayant jamais travaillé pour gagner sa vie. Mettant à profit les seules capacités qu'il possédât, la conduite d'une automobile, l'émigré se vit offrir une place de chauffeur de voiture particulière chez un riche banquier dont le

nom m'échappe. Grâce à son énergie peu commune, Son Altesse sut être, pendant une année, le serviteur apprécié de ce Français qui lui assurait sa subsistance. Hélas ! les meilleures choses ont une fin. Kazanoff, possesseur en Russie blanche de vastes domaines et de palais magnifiques, qui s'était contenté de conduire parmi les embouteillages de Paris ce financier toujours pressé, vit revenir les mauvais moments.

Ce banquier fameux, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, fut mis en faillite et, désespéré, se suicida. Dès lors, plus besoin de voiture, elle fut vendue et le chauffeur remercié. Errant au hasard dans les rues, le prince était en proie aux plus sombres idées. Sa bonne étoile le guidant, il se trouva en présence d'un ami de son pays, perdu de vue depuis longtemps et qui, venu en France pour faire sa situation, avait réussi au-delà de ce qu'il espérait. Cet homme de cœur aida son compatriote, ce qui permit à Kazanoff de patienter encore. Des mois s'écoulèrent pendant lesquels je ne sais au juste ce qu'ils amenèrent à Wladimir. Toujours est-il qu'un beau matin il débarqua à Coney Island. Il devait rencontrer là, la femme de sa vie... Vous avez entrevu suffisamment le prince Kazanoff pour constater qu'il porte beau malgré son âge. Quoi d'étonnant à ce qu'une ri-

che veuve, elle aussi d'un âge respectable, se sentit conquise par son élégance et le raffinement de ses manières ? Elle avait été la compagne du roi du tabac, M. Carter, universellement connu, qui laissait en mourant la coquette somme de vingt millions de dollars... Il ne manquait plus que d'adjoindre à cette fortune un titre digne de l'illustrer, c'était le plus cher désir de la femme en question, et ce fut alors que Wladimir la rencontra, comme si la chance lui eut souri. Ils s'unirent et, désormais, le prince n'avait plus qu'à se faire servir dans l'un des somptueux immeubles de la Cinquième Avenue qu'il possède à New-York, sans soucis.

« Mais vous connaissez l'attirance qu'exerce la mer sur les hommes qui l'ont parcourue et aimée longtemps... Son Altesse ressentait cela, et ne sut résister à la joie de retourner sur les flots mouvants. Cependant, pour concilier son besoin d'activité — ne tenant pas à être à la charge constante de sa femme — avec la vie oisive et sédentaire, qui devenait monotone pour lui, il mit au point une magnifique idée. Une réalisation géniale, pour laquelle il acheta un sous-marin hors d'usage à un prix dérisoire, et l'agença selon ses goûts. Le prince créa ce restaurant d'un nouveau genre avec tous les raffinements possibles et il sut vite y attirer l'élite de la société

new-yorkaise. Bien que ses prix soient fort élevés à cause de l'agencement et des frais considérables qu'entraîne le bateau même, les affaires de Wladimir marchent au mieux et ne se ralentiront pas de sitôt car il n'existe pas de concurrence.

— Incroyable ! déclara Thomson, jamais je n'aurais pensé que le visage d'apparence si calme de cet homme put...

— Chut! interrompit Scroggie, le voilà. Pas un mot à ce sujet, il a horreur que l'on dévoile son incognito.

Avec une désinvolture souriante, le « capitaine » passa à côté des habitués attablés, tout près des quatre compagnons, serrant des mains et veillant à la bonne marche du service. Puis, se dirigeant vers le maître d'hôtel, Wladimir lui donna quelques directives.

— Cet homme a toute mon admiration, murmura Lilly, et il la mérite, d'ailleurs...

Francis se taisait, n'ayant écouté que d'une oreille distraite, prêtant davantage attention à la jeune fille qu'il avait en face de lui. Les plans, qu'il échafaudait tour à tour pour faire naître l'occasion de reparler avec elle, étaient rejetés après examen, aucune solution ne lui paraissant assez viable pour s'y arrêter.

Certes, la visite de ce lieu insoupçonné de lui n'avait pas été sans le surprendre et le

plongeait dans une quiétude momentanée. Mais, son besoin d'activité ne le poussait vers des distractions de ce genre qu'en des circonstances exceptionnelles, et sa hâte fiévreuse d'en finir se résumait à une seule idée: partir. Aussi fut-il déchargé d'un grand poids lorsque les autres manifestèrent également cette intention et réclamèrent leur vestiaire. Il régla l'addition, ce qui le soulagea de quelques centaines de dollars qu'il ne regretta nullement, et tous quatre montèrent sur le pont.

Le sous-marin venait, en effet, d'émerger à la surface en vue de la rive. Au bout de peu d'instants, ils se retrouvèrent sur le quai, à leur point de départ.

— J'espère que vous avez passé une bonne soirée, messieurs ?... demanda Scroggie, quand ils revinrent dans la direction de la voiture.

— Excellente, ma foi ! déclara Bill convaincu, nous vous devons de sincères remerciements.

— De rien... Il ne nous reste plus qu'à nous séparer. Je dois raccompagner miss Lilly à son domicile, mais si vous désirez que je vous dépose quelque part ?...

Cette fois-ci ce fut Francis qui coupa :

— Non. C'est trop aimable à vous ! Une

bonne marche nous sera des plus salutaires, merci.

— Dans ce cas, bonsoir ! Et... à bientôt.

— Minute, Monsieur Scroggie. Vous oubliez le principal : la promesse que vous m'avez faite.

— Qui est ?

— De m'indiquer où se trouve Al Wood.

— Ah ! Excusez-moi, je vais réparer cette omission : si le cœur vous en dit, c'est au Cosmopolitain Club, Quarante-Septième Avenue.

Après un rapide coup d'œil aux alentours pour s'assurer que nul ne les épiait, il précisa :

— Le directeur de cet endroit retiendra certainement votre attention... Redoublez de précautions, c'est un homme qui redoute le pire et se méfie. Cependant, si vous adoptez l'attitude des clients de l'établissement, se groupant autour des tables de jeu, et avec un peu de perspicacité et de patience, peut-être M. Swain — tel est son nom — vous honorera-t-il de sa présence...

— Compris ! opina Thomson.

— Et maintenant, messieurs, au revoir...

Lilly s'engouffra dans la limousine après avoir pris congé et le conducteur remonta au volant avec sa prestesse coutumière. L'automobile démarra sans bruit.

Les deux amis la suivirent du regard, chacun avec des pensées différentes. sans doute, et, lorsqu'elle eut tourné le coin de la ruelle sombre, se consultèrent.

— Alors, que penses-tu de cette soirée, vieux ? demanda Francis à son compagnon.

— Il me semble que cela est une manière de solliciter mon opinion sur cette femme qui t'a tout simplement tourné la tête ? remarqua l'interpellé.

— Comment?

— Allons, avec moi, pas besoin de chichis ! railla Bill, j'ai de bons yeux et à te voir il n'est pas difficile de conclure.

— Tu exagères !...

— Du tout. Indéniablement, elle est très élégante, j'en conviens. Cependant, vois-tu... Il ne me plaît pas qu'elle fréquente cet individu; ce type-là ne m'est pas sympathique, bien au contraire! Je ne puis dire pourquoi, mais ce sentiment existe ; écoute-moi bien, Francis : le fait même qu'elle est liée à lui — sans que nous sachions quelles relations ils ont ensemble — doit inciter à se défier d'elle. N'est-ce pas ton avis ?

— Pas tout à fait. Cependant, il se peut fort bien que tu sois dans le vrai, Bill ! En tout cas, il y a un point que je ne laisserai pas plus longtemps sans l'éclaircir, c'est le mystère qui les entoure.

— Comment faire ?

— Fort simple : j'aperçois un taxi à dix mètres qui stationne. Nous le prenons pour nous rendre là où il se peut que l'affaire se corse.

— C'est-à-dire ?...

— Dame, mon cher... Scroggie lui-même t'a dit l'adresse, au Cosmopolitain-Club.

Et, sautant sur le marchepied du véhicule qu'ils avaient rejoint, Sparton répéta cette indication au chauffeur...

. . ..

Si l'intrépide détective s'était imaginé pouvoir s'introduire facilement dans ce cercle fermé, il se trompait et dut bientôt convenir de sa grossière erreur. A peine lui et son compagnon eurent-ils le temps de retirer leur chapeau et de les remettre au vestiaire avec leur pardessus, tout en contemplant le hall majestueux d'entrée, qu'un butler digne et compassé s'approcha d'eux avec une certaine méfiance.

Saluant respectueusement, cet homme demanda à voir les cartes de membres des arrivants. O désastre! Ni l'un ni l'autre n'avaient songé à cette formalité indispensable et déjà Francis songeait sérieusement à décliner sa véritable identité pour se frayer un passage d'autorité dans la foule afin d'aller directe-

ment au but, quand Thomson sauva la situation.

Le nom d'une ancienne relation à lui, personnage haut placé qui occupait d'importantes fonctions dans la vie nocturne de New-York, lui revint en mémoire, et il le prononça négligemment et glissant un billet de dix dollars dans la main gantée du cerbère que l'autre fit disparaître discrètement dans sa poche.

Rien que la phrase de Bill eut suffi à calmer les présomptions du butler mais, s'il lui restait encore quelques scrupules, ils s'envolèrent instantanément à la vue du geste adroit du gentleman. Avec empressement, il conduisit les deux amis vers le grand salon et s'en fut. Les salles de jeu, roulette et autres, que les policiers traversèrent étaient pleines à craquer d'une assistance qui tenait ses yeux sur le tapis vert.

Là, la partie marchait à un rythme étourdissant et les visages se crispaient parfois en une contraction nerveuse; certains étaient graves, d'autres montraient un regard réjoui ou impassible et Francis se laissa éblouir un instant par le scintillement des lumières provenant de lustres de cristal qui faisaient étinceler les brillants dont certaines femmes étaient couvertes, ou mettaient en valeur la beauté de quelques autres. Cependant, assis

à la place d'honneur, vers le milieu de la table où l'on jouait le plus gros jeu, et entouré de cinq femmes un peu trop maquillées, trônait un homme d'un certain âge, une montagne de jetons amoncelée sous ses doigts courts. Un cigare à la bouche, il maniait l'argent avec une indifférence déconcertante et tous ceux qui l'observaient, frémissaient à la vue des sommes considérables qui passaient devant lui.

— Tu le connais ? questionna Bill à voix basse.

— Oui. Son visage ne m'est pas inconnu : j'y suis...

— James Goulday, n'est-ce pas ?

— Lui-même. Le magnat de l'acier! Il joue très souvent, d'ailleurs, c'est connu.

— Toujours ici ?

— Peut-être dans ce club, mais un peu partout également, sans doute.. Enfin, nous n'avons pas des millions à perdre, donc cela ne nous intéresse pas outre mesure, continua Francis en soupirant. Ce qui nous importe à présent, c'est de rencontrer M. Swain.

— Enfantin !

— Tu crois ?

— Laisse-moi faire, tu verras. Viens !

— Où donc ?

— Dans la salle de roulette. Ici, je ne ris-

querais pas ma chance, mais là-bas c'est plus abordable.

Sparton le suivit où il lui indiquait, dans une des premières salles qu'ils avaient traversées auparavant pour arriver jusque-là et tous deux s'installèrent à la place d'une dame qui se levait de son siège ayant, sans doute, suffisamment perdu.

Thomson demanda quelques jetons et commença à jouer ; il ne se vit guère favorisé et laissa vite cinquante dollars. Son ami suivait la boule d'un œil distrait quand il entendit tout à coup Bill s'adresser à la personne qui se trouvait juste à côté de lui dans un langage qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

— Pardon! Vous vous trompez, monsieur... s'était écrié son ami en apostrophant l'homme qui se retourna, étonné. Parfaitement, les dix jetons que le croupier a envoyé et que vous venez de ramasser me revenaient. La mise était de ma main.

La réponse fut réservée et polie, mais l'autre ne paraissait pas vouloir convenir de son erreur. Le détective entra dans une fureur inexplicable en s'obstinant :

— Je vous somme de me rendre mon dû, oserez-vous persister dans votre entêtement ?

— Ce n'est que mon droit, monsieur, cet argent m'appartient.

La dispute senvenimait malgré tous les ef-

forts que faisaient les témoins et le personnel de l'établissement pour l'apaiser.

— Oui ou non, m'écouterez-vous, monsieur ? reprit Bill.

— Jamais de la vie !

— Dans ce cas, je me verrai dans l'obligation de vous traiter de voleur devant toute l'assistance.

Il n'en fallait pas plus pour délier les langues et créer une confusion que dominait toujours la colère du policier.

— C'est un scandale ! hurlait-il, je ne me laisserai pas faire, ça non ! Où est le directeur de cette boîte ?

Les jeux étaient arrêtés et l'on avait été quérir en hâte M. Swain qui ne fut pas long à demander la cause de cet incident troublant le bon renom de son club. Il foula à grandes enjambées les tapis moëlleux des salons pour venir à la table :

— Je vous en supplie, messieurs, de grâce, pas de scandale... Nous allons arranger la chose entre nous, le mieux serait que vous me suiviez dans mon bureau.

Le personnage que Bill accusait, suivit M. Swain et Sparton accompagna son collègue.

Une fois qu'ils furent installés dans le bureau du directeur, celui-ci. en quelques phrases d'une éloquence que n'eut pas désavouée

un avocat, tâcha de mettre d'accord les deux adversaires irascibles.

— Voyons. Vous, monsieur, quel est votre nom, s'il vous plaît ?

— Thomson !

— Merci, monsieur Thomson donc, persistez-vous dans cette affirmation que mon autre client, que voici, et dont j'ai la carte: M. Sloan, a pris les jetons qui vous revenaient ?

— Oui, exactement !

— Cela me paraît fort contestable, mais s'il y a eu erreur entre deux membres du Club, il m'appartient de l'aplanir. Pour ne pas donner à ce différend insignifiant plus d'importance et surtout de suites qu'il n'en faut pas, je consens à rembourser sur ma caisse personnelle, les dix jetons en question, ainsi, je pense qu'il n'y aura plus à prolonger une discussion qui m'est pénible.

— D'accord ! répondit Thomson.

— M. Sloan, veuillez avoir l'obligeance de vous retirer ; je signe un bon à ce joueur enragé et tout sera dit... L'affaire est réglée, à présent, monsieur ?

Tandis que le policier acquiesçait, M. Swain s'installa à sa table et le personnage en cause claqua la porte non sans avoir jeté vers son adversaire un regard qui en disait long.

— Voilà qui est fait ! articula le directeur

assez sèchement en tendant un chèque où il venait d'apposer sa signature après l'avoir dûment barré. Je me verrai dans l'obligation, par exemple, de vous réclamer votre carte d'adhérent. Il est inadmissible de la part d'un de nos membres de soulever de semblables incidents et vous comprendrez, que c'est vous-même qui me contraignez à cette mesure de simple politesse à l'égard de ma clientèle.

Francis qui, en témoin muet avait suivi toute cette scène, obéit à un clignement d'yeux imperceptible de son ami, ce qui signifiait de garder la porte. Cette précaution prise, Thomson sortit lentement son portefeuille pour en tirer un carton qu'il montra à M. Swain.

— Voici ma carte, en effet.

C'était sa légitimation de policier. L'autre le regarda, éberlué.

— Un détective ! balbutia-t-il. Vous êtes bien détective ? Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Que signifie ?

— Figurez-vous que j'éprouvais une grande curiosité à venir dans votre bureau, et je supposais que, me connaissant, vous n'y auriez probablement point consenti... J'ai donc opté pour la ruse, et vous excuserez donc toute cette petite comédie, car M. Sloan est

parfaitement innocent. Son honnêteté n'est pas en doute, reprenez votre chèque.

— Que me voulez-vous, messieurs ? gémit l'homme affalé. Je ne suis qu'un commerçant honorable, et je... je...

Les mots manquèrent à M. Swain pour émettre plus de protestations. Déjà Thomson reprenait.

— On sait tout ça. Mais ne perdons pas de temps ! Ne cherchez pas à vous disculper. Rien ne sert de mentir, cette fois-ci vos relations, aussi étendues soient-elles, ne vous seront d'aucune utilité. Je vous donne cinq minutes pour nous aider... Nous savons qu'un des plus dangereux racketeers, Al Wood se cache dans ces parages. Puisque vous devez connaître son refuge, indiquez-nous le chemin, vite... allons... dépêchez-vous, Monsieur Swain !

— Mais... c'est de la folie, murmura le directeur. La personne que vous nommez n'est pas ici, de plus...

— C'est bon. On va faire une petite perquisition dans cette pièce si cela ne vous dérange pas trop. Francis... à nous deux !

L'homme parut reconquérir peu à peu son assurance.

— Je proteste, vous n'avez aucun droit de vous introduire chez moi.

Déjà, Sparton avait fermé à clé de l'inté-

rieur et se mettait à examiner attentivement les murs tandis que Bill faisait de même, M. Swain se tenant coi, ne sachant que dire.

— Si vous consentiez à parler, cela ne pourrait que faciliter notre tâche, dit encore Thomson.

— Vous me le paierez cher ! menaça le directeur.

Profitant de ce qu'il croyait les deux détectives occupés, le dos tourné, il mit la main sur le téléphone.

— N'y touchez pas ! s'exclama Francis en se retournant fort à propos. Ah ! Voyons un peu votre magnifique bibliothèque... Mais... il me semble que ce choix d'ouvrages rares révèle un érudit ou un amateur de vieux livres ! Oh ! Oh ! Sapristi, quelles superbes reliures ! Tous mes compliments.

Bill se rapprocha et passa les doigts sur les boiseries à plusieurs reprises et en tous sens. Après quelques instants d'un silence lourd, un brusque déclic se fit entendre et le panneau bougea. Une ouverture s'offrit aux yeux des policiers.

— Tiens, tiens... extrêmement pratique, n'est-ce pas ?... Une bonne surprise, je m'en doutais un peu ! Vois vieux, j'ai trouvé ce que nous cherchons. Qu'en dites-vous, Monsieur Swain ? questionna le jeune homme avec satisfaction.

Le directeur était toujours effondré, comme résigné, dans son fauteuil.

— Ça vous épate ! Pas vrai ? continua Thomson. Vas-y, mon vieux, ajouta-t-il en se tournant vers Francis, passe-lui les menottes pour qu'il ne nous échappe pas, et il y a beaucoup de chances pour que nous fassions d'autres découvertes non moins intéressantes.

Sparton se dirigea vers le bureau pour s'assurer de son prisonnier, mais laissa retomber dans un mouvement de recul la main qu'il avait saisie pour exécuter ce que Bill avait commandé.

Ensuite, il se pencha à terre pour ramasser un objet de petite taille qu'il examina rapidement.

— Nous n'aurons pas cette peine ! dit-il à son ami en lui montrant ce qu'il retournait entre ses doigts.

— Comment ? Qu'est-ce ?

— Il est mort... Un suicide... Et ceci en est la preuve !

Car ce que le policier venait de trouver n'était autre qu'une petite fiole dégageant une odeur violente...

VII

OU SPARTON JOUE UN BIEN MAUVAIS RÔLE

Les deux détectives restèrent un moment sans prononcer un mot, mais leur silence était plus explicite que tout ce qu'ils auraient pu échanger comme impressions à ce sujet.

— S'il s'est suicidé, dit enfin Thomson, c'est qu'il craignait un châtiment mérité. Cela ne doit aucunement nous entraver dans nos recherches et cette issue secrète mène à n'en pas douter vers Al Wood. Il faut donc redouter le pire.

— Que vas-tu faire, Bill ?

— Voir où donne ce panneau.

— Laisse-moi t'accompagner.

— Non. Reste ici. Il faut que l'un de nous surveille le bureau, la découverte du cadavre nous créerait des complications. Je n'en aurai pas pour longtemps, d'ailleurs. Adieu, Francis, attention... Que nul ne s'introduise ici, et attends-moi là.

Thomson sortit son revolver, enjamba la

cloison et repoussa lentement le pan de mur. La bibliothèque reprit son aspect normal.

Sparton s'assit dans un des fauteuils de cuir dans l'attente anxieuse de ce que son ami allait avoir comme résultat. La contemplation du corps, plié en deux, la tête renversée en arrière, la bouche crispée et les yeux vitreux, ne l'impressionna nullement. Bien des fois, au cours de sa carrière, il avait vu déjà la mort de près et cet homme lui inspirait aucune pitié.

L'instinct professionnel reprenant le dessus, il résolut de mettre à profit les minutes précieuses favorables à une fouille en règle. Il commença par les poches du défunt, mais rien de suspect. Un portefeuille, abondamment garni de grosses coupures, ne contenait aucun papier compromettant. Seuls des documents personnels ou ayant rapport au Club et à différentes affaires en cours.

Le carnet, qu'il trouva dans le gilet et dont il compulsa rapidement les pages remplies de l'écriture de M. Swain, ne révéla non plus rien d'extraordinaire, mais le policier le mit dans sa poche dans le but de le regarder plus tard à loisir.

Ayant placé tous les objets sur le bureau et avisant un trousseau de clés, Sparton décida d'ouvrir un des tiroirs. Là il y aurait peut-être des indices intéressants.

Pour ce, le détective déplaça légèrement, d'un mètre à peine, le siège qui supportait le corps et s'avança vers le petit meuble. Son geste resta inachevé : un coup de feu venait de retenir de l'autre côté de la séparation qui servait de mur.

Bondissant vers l'issue, il chercha pendant quelques minutes qui lui semblèrent des heures, le bouton dont il ne connaissait que l'emplacement approximatif...

Enfin, sa main droite le toucha...

Le panneau fit la même manœuvre tournante qu'auparavant et le jeune homme se précipita par l'ouverture, trouva le couloir sombre qu'il franchit et s'arrêta devant la porte, celle-là même que M. Swain avait empruntée lors de sa visite à Al Wood.

Le détective frappa à plusieurs reprises nulle réponse ne lui parvint. Ce silence le remplit d'inquiètude. Thomson... Qu'était-il devenu ? Tombé dans un guet-apens ? A cette pensée Sparton frémit et son cœur se serra : il décida d'agir au plus vite. Si son ami ne répondait pas c'est qu'il lui était arrivé quelque chose... ?

Sa main cogna de nouveau avec véhémence contre le battant qui rendit un ton sec, cette tentative resta aussi infructueuse que les précédentes. Résolu à risquer le tout pour le

Tout, le policier se jeta contre la porte, mais cela sans résultat.

Devait-il chercher du secours ? Impossible... Faire sauter la serrure à coups de revolver aurait sans nul doute attiré l'attention, il ne restait pas d'autre moyen que renouveler son effort. Reculant de dix pas, le jeune homme s'élança une seconde fois : le bois gémit mais tint bon,

Brusquement il s'arrêta, ses yeux se fixèrent au sol où un mince rai de lumière apparaissait qui, tout à l'heure, n'était pas visible. Il attendit quelques secondes, figé de stupeur et prêt à toute éventualité, ayant pris dans sa poche son arme, dont il dirigea le canon droit devant lui pour faire feu si besoin était.

— Qui est là ?

Pas de réponse.

La porte s'ouvrait toute seule. Francis, la poussant de sa main gauche, pénétra vivement dans la pièce. Au premier abord, il ne vit que des chaises renversées dans un désordre extrême, des cendriers remplis jusqu'aux bords et répandant leur contenu sur les tables, un peu partout. Une âcreté, de cette atmosphère chargée de fumée, le piqua à la gorge. Selon ses déductions, plusieurs hommes se trouvant là avaient dû s'enfuir avec précipitation, omettant d'éteindre l'électricité. L'état du lieu en attestait.

Al Wood et sa bande ! conclut derechef Francis en avançant avec précautions. Mais, halte ! Qu'allait-il découvrir encore ? Derrière la table, il distinguait une masse, un corps d'homme qui gisait dans son sang, à terre.

Il se précipita vers le malheureux et, à peine penché sur lui, l'eut-il reconnu qu'il poussa un cri d'horreur :

— Bill !

En ce visage livide et exsangue, il venait de voir Thomson, en effet, tenant encore son revolver dans ses doigts crispés par le dernier sursaut de douleur où la mort l'avait surpris. Une large blessure à la poitrine ne laissait plus échapper qu'un sang déjà coagulé. Il n'y avait rien à faire...

— Bill... Bill !

Hélas ! Cette brave figure souriante, ces clignements d'yeux si particuliers, la gaieté inaltérable de son camarade, tout cela n'existait, plus, anéanti pour toujours...

Un désespoir tel saisit Sparton qu'il ne put réprimer les larmes qui coulèrent sur ses joues, et laissa libre cours à son chagrin : l'un de ses meilleurs amis n'était plus !

Les bandits avaient un crime de plus à leur actif, et quel crime...

— Mais, je te vengerai, Bill... Cela, je le jure... soupira le jeune homme dans ses san-

glots entrecoupés, et je tiendrai parole ! Al paiera sa dette vis-à-vis de la collectivité, dussé-je même y laisser ma peau !

— Votre douleur est bien compréhensible, monsieur Sparton ! murmura une voix dans son dos. Croyez que j'y compatis pleinement...

Se retournant, le détective pétrifié vit Lilly qui le regardait, se tenant cachée derrière la porte qu'il avait découverte. Son étonnement ne connaissait plus de bornes.

— Vous... vous, ici ? Ah, ça...

— Il paraît. Je n'ai pu arriver en temps voulu pour le sauver, ajouta-t-elle, mais je partage vos sentiments. Un camarade vraiment affectueux et fidèle dans son amitié est rare sur cette terre.

Francis se releva et mit son arme dans le pantalon de son habit, puis s'approcha de cette femme qui, pour la deuxième fois, en une circonstance tragique, se retrouvait sur son chemin par la fantaisie d'un destin curieux. Il la scruta :

— Ce sont bien les hommes de Al qui ont ce crime sur la conscience, n'est-ce pas ?

Lilly acquiesça :

— Sûr !

— Mais... vous, d'où venez-vous ? Comment se peut-il que nous nous rencontrions ici ?

— Ne recommencez pas avec vos questions, cela n'avancera à rien... Prenez les choses comme elles se présentent, je suis là, c'est un fait... un point reste acquis, à un autre.

Evidemment, Sparton avait une grande sympathie pour la jeune fille, ce qui l'incitait à l'indulgence à son égard, mais il se fit violence car ses réponses réticentes l'agaçaient. Il ne se sentit nullement disposé à prendre, comme elle le disait, les faits à la légère.

— Pas si vite ! un instant... Il me semble que vous oubliez, mademoiselle, à qui vous parlez. Votre présence en ce lieu vous accable, surtout en ce moment.

— Comment ? Oseriez-vous prétendre que je pourrais être la meurtrière de votre ami ?

— Pour l'instant, je ne formule pas une telle insinuation. Mon devoir me contraint, cependant, à tout envisager avec une parfaite impartialité. Je suis détective, vous ne l'ignorez point, et...

Elle éclata d'un rire qu'il jugea forcé :

— Que ferez-vous de moi, dans ce cas, monsieur Sparton ?

— Je vous prierai de me suivre à la police où nous nous expliquerons.

— Et si je m y refuse ?

— Pourquoi ? Votre intérêt n'est pas de vous y dérober.

— Cela me regarde. Justement, je préfère

m'abstenir, ne tenant pas spécialement à m'exposer à des interrogatoires interminables et crispants. Ainsi, ma personne n'étant d'aucune utilité, ce me semble, je me retire. Adieu, monsieur Sparton... Et, une autre fois, meilleure chance !

Lilly posait déjà la main sur la poignée de la porte par laquelle elle était entrée. Le policier la rattrapa et saisit son bras gauche en articulant :

— Restez ici ! Vous m'entendez : je l'ordonne.

— Bah! Est-ce vous qui commandez? Non, je suppose.

— C'est ce que nous allons voir immédiatement.

Il fit un geste pour la saisir, mais s'arrêta prestement, le canon d'un petit revolver miroitait sous son nez.

— Haut les mains ! lui intimait-elle.

Un sourire amer au coin des lèvres, Francis obéit.

— Ah ! vous agissez de la sorte... Et je tâtonnais comme un aveugle ! J'aurais pu m'en douter.

— Trop tard ! répondit la femme énigmatique tandis que de sa main restée libre elle lui subtilisait avec adresse son arme.

— Vous me paierez ça.

— Je conçois votre dépit, monsieur Spar-

ton. Vous devriez avoir honte... échec sur toute la ligne, ce soir, hein ? Et dire qu'une femme se montre plus forte !

Il grinça des dents et crut étouffer de colère. Déjà, la porte claquait, une clé tournant dans la serrure : Lilly songeait à tout, et elle l'enfermait.

Une pensée l'électrisa : l'autre issue... celle du Club, devait être encore ouverte... Comme un fou, le détective s'élança dans cette direction, enfila l'étroit couloir et se retrouva bientôt dans le bureau. Il rouvrit de l'intérieur, la fuite était possible...

Bousculant les joueurs autour des tables, le jeune homme regagna la sortie, arracha plutôt qu'il ne prit son vestiaire des mains de la préposé ébaubie et descendit. Quand il arriva en bas, il respira ; mais une nouvelle déception l'attendait : celle qu'il espérait y rencontrer ne s'y trouvait pas, bien que le policier eut cru faire plus vite qu'elle... La jeune femme était-elle partie du côté opposé ? Sans doute, puisque le building devait donner par là. Sparton tourna le coin de la rue, mais elle était déserte.

Furieux contre lui-même, il s'avisa que le mieux serait de rentrer enfin prêt à sauter dans le premier taxi venu.

Une forte tape dans son dos le fit tressaillir.

Il vit Scroggie qui paraissait heureux de cette nouvelle rencontre.

— Alors. monsieur Sparton ? Quoi de neuf? Vous.., seul, ici. à cette heure ? Et votre collègue.., parti ?

Francis fixa longuement l'homme avant que de répondre :

— Il est mort

— Vous dites ?

— La bande d'Al Wood s'est chargée de le supprimer.

Une expression de stupeur se peignit sur les traits de l'autre.

— Est-ce vrai ?

— Hélas ! On l'a assassiné. Mais, peut-être pourriez-vous me donner un renseignement ?

— Lequel ?

— Mlle Lilly... Ne l'auriez-vous pas rencontrée ?

— Ma foi non ! Je venais, par hasard, pour voir si vous aviez un résultat et voilà ce que j'apprends. Ainsi... vous n'avez pas trouvé Al ?

— Non. Il s'est enfui. Je vous conterai les détails après ; pour l'instant, j'ai bien d'autres préoccupations en tête. Dites-moi... Mlle Lilly ? Vous la connaissez bien ?

— Suffisamment ! répondit Scroggie d'un air vague. Mais pourquoi cette insistance ?

— Ses agissements font que je la soupçonne.

La mine de l'homme s'allongea :

— Tiens ! Voilà qui m'étonne. Jamais, je n'aurais supposé... s'exclama-t-il.

— Quelle est cette femme ? Est-il exact qu'elle fasse partie de la bande ?

— De quelle bande ?

— Celle du roi des racketeers, naturellement.

— Que dites-vous là? Lilly complice de Al... Vous déraillez ? Non, c'est une rigolade.

— Tout est possible, répliqua Sparton avec le plus grand calme.

— Cette fois-ci, je puis vous prouver que vous vous trompez tout à fait, non... dix fois non !

— Pourquoi ?

— Ah ! Mon pauvre ami, êtes-vous si naïf ? J'ai peine à le croire ! ! Tout New-York sait que Lilly est l'amie de Lawrence Latter, l'ennemi mortel de Al Wood...

VIII

L'USINE ABANDONNÉE

Au bord de East River, à proximité de Middagh Street, là où commence Brooklyn, sur les quais déserts la plupart du temps et partiellement abandonnés, s'élève l'ancienne usine de Rutford-Steel-Works.

Cette vaste entreprise employait jadis plus de deux mille travailleurs ; aujourd'hui, elle est dépourvue de toute activité, la compagnie ayant transféré son siège ailleurs, par suite de la fusion avec une autre firme de la même branche.

On avait bien essayé de trouver un acquéreur pour cet immeuble solide, aux fenêtres larges, dont les pièces se prêtaient à merveille à des installations importantes. Mais, la grandeur même d'une telle demeure et sa situation excentrique avaient fait reculer les quelques acheteurs et, la crise aidant, personne ne s'était soucié de prendre une charge pa-

reille ni d'y apporter les améliorations nécessaires.

Et maintenant il n'y avait plus qu'une partie du toit, des murs où le temps et l'humidité avaient incrusté leur empreinte. Et partout de la poussière, des araignées, des vitres crasseuses ou détériorées.

C'était l'endroit rêvé pour un homme tel que le roi des racketeers. D'un côté, la demeure surplombait la rivière, et de l'autre, l'abandon garantissait sa sécurité. Il y vivait tout à fait à l'aise. L'un de ses complices ayant découvert cette retraite, il l'avait aménagée à son gré, installant un quasi-G. Q. G. de toute la bande et en faisant une véritable forteresse.

Derrière, dans un renfoncement abrité, quelques canots à moteurs en état de parfait fonctionnement lui permettraient de parer à toute éventualité d'attaque peu probable. Quant à la maison, rien n'y manquait. Des mitrailleuses, des fusils sciés, et tout un arsenal d'armes, soigneusement camouflées. Jusqu'aux grenades, réparties en divers coins. Tout était arrangé de la sorte que chacun, pour se défendre, au cas échéant, sut quelle place prendre pour tirer.

Faut-il ajouter qu'il était impossible de s'apercevoir du dehors de ce que l'endroit servait d'abri à quelqu'un ?

Dans l'ancien bureau du directeur de l'établissement, pièce plus spacieuse et se prêtant aux aménagements qu'il désirait y apporter, Al Wood s'était fait agencer le sien où il recevait les « clients ». C'est également de là que le « roi » dirigeait sa formidable organisation qui lui rapportait des centaines de milliers de dollars par an. Et le bandit possédait son appartement privé dans ce lieu qu'il jugeait pour lui le plus sûr.

Après la découverte de son « private-living-room » du Cosmopolitain-Club, il établit tout à fait son quartier général dans cette usine.

Ce matin-là, de fort méchante humeur, le melon inséparable sur le crâne, les mains croisées derrière le dos, Al arpentait la large pièce sans qu'aucun de ses acolytes groupés autour de lui osent broncher.

— Butterkopf mort et O'Hagan arrêté ! mâchonna-t-il. Joli bilan... Ces andouilles se sont laissées prendre par un de ces mouchards comme s'ils étaient encore des novices dans le métier. Bien fait pour eux ! Ce qui me met en rogne c'est que nous avons dû vider les lieux, et de justesse, encore... Tout ça, par la faute de ce sacré Swain. Eh ! Freddie, as-tu des nouvelles le concernant ?

— Oui, chef. Voyez le *Herald* de ce matin, on ne parle que de lui...

Al arracha la feuille des mains de son se-

crétaire et se mit à la parcourir. Sur la première page, en caractères gras, se détachait l'information indiquée :

MYSTERIEUX SUICIDE DU DIRECTEUR DU COSMOPOLITAIN-CLUB

M. Swain, fort connu dans la société new-yorkaise, s'empoisonne. Le défunt menait-il une double vie... ? La police le soupçonne d'avoir été l'ami du gangster redoutable, Al Wood, surnommé le roi des racketeers...

— Au diable ces journalistes ! hurla le bandit en froissant la feuille qu'il jeta aux pieds de Freddie. N'ont-ils pas d'autres soucis que des racontars idiots comme ceux-ci ? Il ne me manquait plus que cette publicité tapageuse... C'est complet !

Au paroxysme de la colère, il saisit le premier objet venu, une coupe en cristal d'une grande valeur, et la brisa à terre en mille miettes.

— A quoi bon entrer dans une fureur pareille, chef ? remarqua timidement Duke Richardson.

Car tous les hommes tremblaient devant Wood, sachant très bien que lorsqu'il se mettait dans cet état il devenait terrible. Cette réplique ne manqua pas de déclencher un réflexe immédiat : le gangster mit la main

sur la poche arrière de son vêtement où se trouvait son browning, furibond :

— C'est toi qui me poses une question aussi imbécile ? A quoi bon... Si tu la répètes, je te brûle la cervelle.

— Vous ne ferez pas ça, en réfléchissant, chef ! Rappelez-vous un peu les services que je vous ai rendus et sachez que je continuerai encore longtemps si vous ne faites pas de bêtises... Donc, en parlant de la sorte, c'est uniquement dans votre intérêt.

Le calme de son subordonné démonta Al Wood dont l'emportement tomba comme par enchantement. Après avoir considéré fixement Duke de son œil froid, Al s'approcha de lui et lui tapota la joue pour montrer qu'il ne lui en voulait plus de son intervention pondérée mais ferme. Enfin, il reprit, très maître de lui :

— T'as peut-être raison, rien ne sert de s'énerver. La vie n'est qu'une lutte perpétuelle et nous devons l'accepter telle qu'elle s'offre à nous, la regarder en face, pas vrai ?

— Absolument !

— Ah ! Si vous croyez que c'est gai de perdre d'un coup deux aides comme ceux-là... fit-il amèrement, mais en ce qui concerne O'Hagan, je ne serai pas long à le faire sortir d'où il se trouve...

Les autres opinèrent de la tête.

— Et les bénéfices assez rondelets de la participation au Cosmopolitain-Club ? demanda Freddie, profitant de la détente qu'il jugeait favorable.

— Ils sont perdus, naturellement ! Mais j'ai un nouveau projet autrement intéressant qui peut rapporter dix fois plus. Un job comme on n'en a jamais eu : deux millions de dollars par an, qu'en dites-vous, les copains ?

— Bravo, racontez, chef ?

— Eh bien, écoutez donc, mes amis. Aucun d'entre vous n'ignore l'état constant de mécontentement qui règne chez les travailleurs d'aujourd'hui. Tout récemment, j'ai eu un entretien prolongé à ce sujet avec Johny White, le président du Syndicat, association groupant plus d'un million d'employés de diverses catégories. Le plan de White était de déclencher une nouvelle grève générale mais on sait trop qu'un tel procédé ne rend jamais que de piètres résultats. Aussi, m'est-il venu une idée nouvelle quant à la manière d'obliger les employeurs à leur donner satisfaction... Et mon ami White, à qui je l'ai soumise, la trouve épatante et va se décider incessamment à l'adopter.

— En quoi ce projet consiste-t-il exactement, chef ? questionna un des bandits.

Al se rengorgea en dévisageant tour à tour les hommes attentifs, conscient de son évi-

dente supériorité, puis, après qu'ils eussent à son avis été assez intrigués, s'expliqua :

— Voici ce que j'ai déclaré à Johny : « Mon vieux, vous faites du gâchis, et n'obtiendrez rien avec vos histoires dont on a par-dessus la tête ! Que diriez-vous si nous nous chargions, mes aides et moi-même, de trancher la question ? Moyennant finances, naturellement... »

Et il s'interrompit pour laisser échapper un gros rire de sa large bouche au pli méchant.

« Si par hasard, poursuivis-je, vous vous trouviez en désaccord avec l'Union Patronale, faites-moi signe, et on arrangera ça... En cas de réussite, je compte sur votre large récompense... Tout d'abord, on enverrait un avertissement aux employeurs sous forme d'une lettre ainsi conçue :

« *Monsieur le Directeur,*

« *Nous vous informons que — dans l'éventualité où vous refuseriez l'augmentation de salaire de quinze pour cent exigée par vos ouvriers, à partir de... (suivrait la date) — le dommage qu'occasionnerait un tel refus vous coûterait bien davantage. Il est donc de votre intérêt de... etc...*

« S'ils marchent, très bien. Sinon, on fait sauter une partie de l'usine et ils accordent l'augmentation. Ainsi, le tour est joué et l'af-

faire est dans le sac. Il est bien entendu, et cela est parfaitement réglementaire, que dix pour cent nous reviendront de droit... » Cet après-midi même, j'ai un nouvel entretien avec le président du Syndicat, et il y a des chances pour qu'il m'approuve entièrement et fasse de nous de futurs millionnaires.

L'effet que Wood attendait fut tel qu'il le souhaitait. Ses acolytes se pressaient autour de lui pour le féliciter, déjà enthousiasmés par le gain dont ils ne doutaient plus et qu'ils voyaient proche. Le chef se sentit très fier de lui, mais les expédia néanmoins hors de sa pièce de travail.

— Allons, les boys... Vous voyez que j'ai besoin de calme, laissez-moi seul ! fit-il sur un ton qu'il s'efforçait de rendre amical, on en reparlera et alors, vous aurez toutes les indications nécessaires en temps utile... Maintenant, filez.

Ils ne se le firent pas dire deux fois, et la porte se referma sur eux. Al se retrouva seul, un peu échauffé, mais persuadé qu'il aboutirait encore une fois où il voulait et que White en passerait par ses exigences.

— D'ailleurs, il ne pourra pas faire autrement ! conclut-il complaisamment, comme pour lui-même. Oui, cette affaire est en bonne voie, elle se présente bien, doit réussir, et elle réussira...

— Al ! Coucou...

Deux mains fines s'étaient posées sur ses yeux, il sentit un parfum pénétrant et vit bientôt Lavinia qui, entrée sans bruit pendant qu'il se laissait aller à ses pensées, le surprenait. Tous deux se regardèrent, lui ne pouvant s'empêcher de proférer un ah ! d'admiration pour la jeune femme qui arborait une ravissante toilette allant à souhait avec sa lourde chevelure.

— Mâtine ! Te voilà ?

— Il ne faut pas me gronder, j'ai tout entendu... et je tenais à te dire mon impression.

— Qui est ?

— Magnifique ! Tout simplement... Ce projet est digne du grand homme que je vois en toi, Al !

— Enjôleuse ! Tiens, viens, assieds-toi là. J'ai du travail, mais tant pis, je me rends compte que tu pourrais m'en vouloir : excuse-moi de t'avoir un peu négligée ces jours-ci...

— En effet... Ne crois pas que je t'en tiendrai rigueur, non... Je connais ta devise : business avant tout.

— Tu es épatante, Lavinia. Mais, tu n'as pas à t'en plaindre, il me semble. Je connais le moyen de me faire pardonner. Justement, j'y réfléchissais il y a peu d'instants en élabo-

rant ce plan : tu es arrivée alors. On peut dire que les femmes ont de l'intuition !

— Quoi donc ? Que vas-tu faire, dis, Al, je t'en prie ?

— Une petite surprise que je te réservais, mais puisque tu insistes, je te le dirai : tout à l'heure, en sortant, je t'achèterai le collier que tu as vu chez Sarkind dans la Cinquième Avenue.

— Oh !

— Il n'est pas mal, je l'avoue.

— Tu es un amour, chéri ! Comme c'est gentil de penser à moi alors que tu as tant d'autres choses à surveiller... Surtout pour un tel cadeau...

— On verra ça ! Assez parlé de frivolités féminines.

— Bien, si tu veux, cependant, moi, je n'ai pas fini.

— Ce qui veut dire ? Tu ne vas pas te mêler des affaires sérieuses, je pense !

— Si, précisément.

— Ah, ça... Je te préviens que c'est un tort, tu n'y entends rien.

— Peut-être, cependant, j'ai une appréhension étrange et désire te la communiquer, pourquoi toujours cette chasse constante à l'argent ? N'en as-tu pas suffisamment ? Ne t'arrêteras-tu jamais ? Quand seras-tu satisfait ? Ecoute-moi, quittons l'Amérique, je me

suis laissé dire que l'Europe est aussi un fort beau pays où l'on peut vivre à l'aise et heureux. Allons-nous-en, Al... Veux-tu ?

— Pas encore !

— Quel homme insatiable. On risque de tout perdre en voulant trop gagner, rappelle-toi ce vieil adage.

— Fiche-moi la paix... Voyons, ma petite ! Qu'est-ce qui te prend ? Il me semble que, lorsque les dollars tombent dans ma poche, tu es la première à en bénéficier, tu n'as pas lieu de te plaindre.

— Nullement. Mais... ne veux-tu pas comprendre ma peur ?

— Je n'ai pas encore l'âge de me faire rentier. Mon tour viendra et alors nous nous en irons plus loin.

— Pourtant, ne possèdes-tu pas une immense fortune ? s'écria-t-elle.

— Chut ! fit-il, pas si fort... Les autres pourraient t'entendre et ils ne doivent pas savoir.

Sa figure avait changé d'expression, et, de plus en plus bas, il continua angoissé :

— Ça créerait bien des jalousies et c'est le pire que je puisse craindre !

IX

LE PACTE PORTE-MALHEUR

— Il est inutile de vous dire, mon cher ami, combien la perte de ce pauvre Thomson m'affecte ! fit le capitaine Baring en jouant négligemment avec son crayon, contenance qu'il affectionnait particulièrement, cette fin tragique m'a ému au delà de toute expression... C'était un très brave garçon, dévoué et franc, il est mort en héros.

« Hélas ! poursuivit-il, il ne nous est pas permis de nous attarder en des regrets vains, Sparton...La lutte acharnée que l'on a entreprise ici exige de notre volonté qu'elle ne faiblisse pas et réagisse contre tout sentiment. Alors, nous vaincrons. Vous êtes loin de vous douter des obstacles qui s'accumulent au fur et à mesure que votre tâche se poursuit.

— Comment cela ?

— Un exemple : c'est bien vous qui avez mis en état d'arrestation le nommé O'Hagan ?

— Ted O'Hagan, oui ! répondit le policier interdit, pourquoi cette question soudaine ?

— Peine inutile, mon cher !

— Comment ? Il s'est évadé ?

— Mieux que cela. On vient de le remettre en liberté, tout bonnement ! Et je n'y puis rien...

— C'est incroyable ! Vous plaisantez, chef ?

— Baste, je le voudrais bien, mais jamais je n'ai été aussi sérieux. Ordre des autorités ! Que pouvais-je faire ? M'incliner, naturellement. Voilà du beau... Il y a de quoi décourager le meilleur d'entre nous.

— Je ne comprends vraiment pas... s'indigna Sparton.

Baring hésita comme s'il se demandait s'il devait parler, puis se décida :

— Voyons, Francis, connaissez-vous à fond les manières d'agir de ceux que vous recherchez sans trêve ?

— Oui, je le prétends.

— Pas entièrement, certes, car vous seriez moins étonné... Reprenons le cas de l'Irlandais : toutes les suspicions pesant contre lui permettaient d'établir qu'il avait essayé de faire un racket contre la personne de M Jacobs, fort honorablement connu et à la parole duquel on peut accorder crédit ; bien. Là commencent à jouer les possibilités de ces

malfaiteurs d'envergure : ils usent des relations étendues qu'ils ont su se créer, ce qui leur donne une supériorité incontestable. Al Wood, sérieusement inquiet de la disparition de son complice et de ce que celui-ci révélerait sur lui, se met en rapports avec un personnage influent qui — je ne veux ici ni le nommer ni le décrire — met tout en œuvre pour satisfaire le gangster. Généralement, cet ami sans scrupules est un homme de loi entretenant de bons rapports avec le chef de la police ou, mieux encore, le juge d'instruction, et en quelques mots dits fort à propos, notre homme file entre nos mains comme une anguille, sortant par la grande porte sans que nous puissions nous y opposer.

— Mais, c'est ni plus ni moins qu'une infâme corruption, chef ! se récria Sparton.

— Le mot est juste : la corruption totale ! répéta pensivement Baring. Tant que l'on ne détruira pas le mal à sa racine, les criminels de tous acabits pourront perpétrer leurs forfaits impunément ! Mais le temps travaille avec nous et espérez quand même : le jour viendra, soyez-en sûr, où nous vaincrons, oui, nous les aurons, vous m'entendez... Nous les aurons !

.....

— Oui, voilà pour toi, Lavinia ! fit Al Wood en ouvrant un écrin de forme allongée contenant un collier splendide.

La jeune femme jeta un regard de convoitise vers l'objet que son ami maniait en tremblant un peu.

— Je te l'avais promis. Regarde-le, te plait-il ?

Accoudé à un bahut ancien de son salon privé, pièce qui accusait plus les autres le goût inattendu et la recherche dans l'élégance de l'ameublement, raffinements peu d'usage chez les hommes de cette espèce, le racketeer la contemplait.

Al savait reconnaître une belle œuvre d'un objet sans valeur. Il affectionnait les gravures originales, les peintures des artistes célèbres et les tableaux suspendus aux murs de cette pièce en témoignaient. Le bandit n'était pas moins amateur de beaux meubles et passait des heures dans sa journée à s'essayer à composer un ensemble toujours plus complet et harmonieux. Quelques belles sculptures habilement disposées sur une commode ou une console, agrémentaient heureusement son salon.

Mais la jeune femme poussait des exclamations de joie.:

— Al, je devrais te gronder, c'est tout bonnement une folie ! chuchota-t-elle, les yeux

brillants, tandis que de ses doigts malhabiles le gangster attachait le précieux fermoir sur le cou mince et blanc. Un décolleté largement échancré mit le bijou merveilleusement en valeur, et lui se réjouit comme un gamin d'avoir si bien réussi son choix.

— Alors, tu m'aimes, Lavinia ?

— Comment oses-tu demander cela, chéri, voyons ? Ne le sais-tu pas encore ?

— J'adore t'entendre le répéter...

— Je t'aime, na ! Es-tu satisfait ?

— Très...

Puis, avec cette rudesse qui vient chez les gens simples, d'un manque d'éducation, il ne put s'empêcher de remarquer :

— Bigre ! Heureusement que tu es contente, cette crapule de commerçant a cette fois vidé mes poches. Sais-tu le prix ? Devine...

— Non, ne le dis pas !

— Tant pis ! Pour te voir sourire, heureuse, que ne ferais-je pas... Mais ce n'est pas tout, fit-il en s'interrompant, j'ai encore fait d'autres acquisitions, une d'importance notamment. Je me suis mis dans les dépenses, décidément, parle-moi de ça !

— De quoi ? questionna la jeune femme, croyant déjà recevoir un nouveau cadeau.

Mais ce n'était pas de ça qu'il s'agissait.

— Une superbe armoire Louis XIII que

l'on m'a livrée tout à l'heure. En bois sculpté... une pièce unique ! Elle vient d'Europe. Je la réserve à mon usage personnel si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Où est-elle ?

— Dans mon bureau. Viens que je te la montre...

Lavinia le suivit.

Il se faisait déjà tard. Dix heures étaient passées. Leur travail terminé, chacun des bandits avait regagné sa propre chambre, dans la grande bâtisse, ou était allé chercher des distractions à Broadway ou autres quartiers. Cependant, dans cette usine fortifiée, l'un d'eux, toujours, veillait... Posté dans une pièce dont les glaces extérieures permettaient de voir tout ce qui se passait en bas, Freddie — c'était son tour — montait la garde.

— La voici ! fit Al en pénétrant dans son appartement avec sa compagne, qu'en dis-tu?

Il lui désigna un meuble assez haut, large et finement travaillé. Les portes se joignaient à l'aide d'une serrure en bronze munie de sa clé, énorme.

— Ce n'est pas à moi à faire la critique de ce que tu as choisi, tu le sais bien, chéri ! Je ne m'y connais pas assez pour cela... Cependant, rien qu'à le regarder, elle fait l'impression d'être très belle, en effet. Je ne peux qu'admirer ton bon goût et...

La sonnerie du téléphone intérieur retentit.

— Excuse-moi une seconde, demanda Wood sur le ton de la politesse la plus parfaite .

— Ne te gêne pas ! fit-elle en s'installant à son aise, je t'en prie... Préfères-tu que je m'en aille ?

— Non, reste ici. Allo... allo... Ah ! Bonsoir, Freddie. C'est toi ?

— Oui, chef.

— Alors, vieux... Je t'écoute !

— Johny White désire vous voir.

— Damned ! En voilà une heure pour me déranger...

— Paraît que c'est urgent.

— Bon, ça va... J'vois ce que c'est. Qu'il monte en vitesse, accompagne-le. Ma petite Lavinia, tu me pardonneras si je te demande de me laisser un moment en tête-à-tête avec ce « client ». Va dans le boudoir où je te rejoindrai dès que le type sera parti.

— Entendu, je t'attends... Ne sois pas trop long !

— On l'expédiera.

Elle l'embrassa tendrement encore une fois, et s'en alla docile, avec toute la légèreté et la grâce dont elle avait le secret.

A peine Al s'était-il installé devant sa table que l'homme fut introduit par Turnbull qui s'esquiva. L'arrivant avait l'aspect éner-

gique ; ses tempes grisonnantes accusaient un certain âge ; mais la physionomie volontaire, le visage taillé en serpe, le regard droit, lui conféraient une saine apparence de santé et de vigueur. Il marcha d'un pas ferme vers le gangster.

Ce dernier l'accueillit, affable, en lui faisant signe de s'asseoir et poussant vers lui un étui à cigares.

— Que me vaut l'honneur de cette visite tardive ? s'enquit Wood d'un air enjoué.

Une si grande colère secouait l'arrivant qu'il eut peine à trouver ses mots.

— Vous osez douter de ce qui m'amène ? Et les journaux du soir, vous ne les avez pas lus, peut-être ?

— Vous devinez juste ! confirma Al, je n'ai pas de temps à consacrer aux balivernes que l'on imprime pour bourrer le crâne aux gens... Cela ne me semble nullement indispensable. Je m'en passe, de toutes ces bêtises.

— Bêtises ! Vous trouvez, renchérit l'autre de plus en plus monté... C'est un peu fort ! Quand vingt hommes meurent dans l'attaque d'un établissement du Détroit, voilà tout ce que vous dites ! Prenez la peine de lire, pour une fois : j'ai la dernière édition du *New-York Evening*, attendez.

Il sortit de son pardessus la feuille fraî-

chement imprimée, et commença les premières lignes :

Attentat à la dynamite contre les usines d'automobiles Blower, à Détroit. 20 *morts,* 70 *blessés...*

— Là... là... là... répéta Johny hors de lui, comprenez-vous maintenant, c'est imprimé noir sur blanc Et vous n'en ignorez rien... Je sais parfaitement qui a fait ça : vous et vos hommes !

Al haussa paisiblement les épaules.

— Que voulez-vous que cela me fasse ? Je ne le nie pas. Nous avons « arrangé » le coup au mieux... et après ? S'il y a des morts, c'est fort regrettable ; mais nous devons tous finir par ce triste sort ; de plus, j'ai agi dans votre intérêt, donc...

— Vous trouvez ? hurla l'autre. Etes-vous fou ? Jamais je n'aurais donné mon assentiment pour un tel massacre.

— Pardon, je proteste ! Vous-même, vouliez agir contre les patrons. J'ai accompli cela pour suivre nos directives et j'exige que vous me régliez séance tenante. C'est ainsi que nous avons convenu.

— Pas un cent !

— C'est ce que nous verrons.

— Moi ? Rétribuer des gens de votre espèce ? Nous sommes des travailleurs honnê-

tes et n'avons nullement besoin de vos offices. Laissez-nous tranquilles désormais. Bonsoir.

— Hé là ! Une seconde... l'interpella Al qui n'avait pas bougé. Que comptez-vous faire ?

— Ce que me dicte ma conscience. Il est nécessaire que la police sache dans quel cerveau a germé cet acte odieux et qui l'a commis... Elle avisera !

— Ah ! C'est comme ça ! Alors, à nous deux.

— M'en fiche. Adieu !

Johny White n'avait pas fait trois pas que plusieurs détonations retentirent. Il chancela mais se retint à l'armoire ancienne auprès de laquelle il se trouvait.

— Assassin ! jeta-t-il dans un râle affreux. Vous osez ?...

Le gangster était toujours devant lui, le visant froidement. Un nouveau coup partit et la victime s'écroula non sans s'être de tout son poids arc-boué au meuble sans arriver à s'y maintenir. Ses forces le trahissaient, mais la résistance extraordinaire de cet homme fit qu'il ne voulait pas mourir.

Al vit que son ennemi allait se relever dans un terrible effort, et, prévoyant ce geste, le devança, appuyant son arme contre la tempe du malheureux. Deux fois, il tira. C'était l'achever.

Le meurtrier n'eut pas un regard pour le cadavre. Cependant, l'air inquiet, il s'en approcha, mais pour inspecter attentivement sa nouvelle acquisition.

— Quel salaud ! ronchonna-t-il. Dire qu'il a trouvé le moyen de tacher de son sang de galeux, mon armoire !

Et il porta un magistral coup de pied vers le corps de celui dont le cœur avait cessé de battre...

X

UN MYSTÉRIEUX COLLÈGUE

— Al !

Cette exclamation ne traduisait nul effroi chez celle qui avait lié ses jours à ceux du gangster, mais plutôt l'admiration illimitée que ce dernier lui inspirait dans quelque acte que ce fut. Il se retourna vers elle, sûr de son approbation.

Lavinia s'encadrait dans le chambranle de la porte, s'y appuyant avec nonchalance en une pose qui mettait en valeur son corps svelte et ses lignes harmonieuses. Ses petits pieds enfouis dans de ravissantes mules dorées dépassant tout juste sous le long déshabillé, un kimono japonais peint à la main, de fleurs gigantesques et d'oiseaux multicolores, comme seuls savent en exécuter les Orientaux sur leurs soies précieuses. Une longue ceinture serrant sa taille menue tombait jusqu'à terre. Consciente de son charme, elle s'approcha lentement de Wood qui la

contemplait, placé de telle sorte qu'il masquait le cadavre toujours accoté à l'armoire Louis XIII.

— Al chéri, reprit-elle, que s'est-il passé ? J'ai entendu des coups de feu et suis venue aussi vite que j'ai pu, un danger te menaçait-il ? Raconte...

— Moi ? En danger ? Eh ! eh ! eh ! Sans blague... Non, tranquillise-toi, mignonne, ton émoi m'amuse, en vérité ! Tout marche pour le mieux. Seulement je vais te dire ce qui me met hors de moi, c'est qu'il y a des gens qui ne tiennent pas leur parole ; comment veux-tu que l'on fasse de bonnes affaires s'il n'y a pas moyen de compter sur qui que ce soit ?

Tout en prononçant ces mots, il la tenait dans ses bras, et, lorsqu'elle se dégagea, la jeune femme put voir le corps inerte étendu sur le sol. Une tout autre créature sensible, eut, à cette découverte macabre, pour le moins éprouvé un sursaut de peur. Lavinia resta froide, et ce fut avec une profonde impression de dégoût qu'elle regarda l'homme déjà raide.

— Qui est-ce ?

— Johny White, président du Syndicat des Travailleurs, un idiot qui a des raisonnements à dormir debout et qui était même

susceptible de me trahir... j'en ai la conviction. Alors...

— A cause de ça, tu ?...

— Et comment ! Il n'a pas volé les quatre balles que je lui ai octroyées, avec un certain plaisir, d'ailleurs.

— Mais... je vois un revolver dans sa main?

— Oui, moi-même l'y ai placé pour dépister les soupçons. Il occupait une situation assez délicate entre deux groupements, et il ne lui manquait pas d'ennemis. Dans ces temps troublés et avec ces grèves toujours renouvelées, quoi d'étonnant, n'est-ce pas, à ce que quelqu'un, payé par le syndicat des patrons supposons, se soit chargé de le supprimer ? Cela arrive couramment. Or, comme sa mort ne manquera pas de faire grand bruit, tu admettras facilement qu'il me fallait prendre d'élémentaires précautions.

— Je comprends, mon chéri ! Cela n'empêche que je te trouve soucieux, et certainement pas pour cette raison ? Il y a autre chose qui te tourmente ?...

— Une vie humaine n'a jamais compté pour moi, et ce serait mal me connaître de supposer que la mort put m'impressionner, mais cet idiot n'a pas pu faire autrement que de marquer mon armoire, regarde... Pleine d'éclaboussures ! N'est-ce pas dégoutant ? Il ne me reste qu'à laver les taches avec de

l'eau et je me demande si le bois ne va pas s'abîmer... Qu'en penses-tu ?

— Enlève-les donc à sec, avec un chiffon, si les traces sont fraîches elles s'en iront...

— Brrr ! fit Wood, j'ai horreur de toucher à ça. Tu sais bien que le sang me répugne. Tuer, oui, mais après qu'on n'en parle plus. Non, Freddie s'en chargera.

Il appuya sur une sonnette dissimulée contre une tenture de velours, puis fit signe à sa maîtresse qui se dirigeait vers la porte d'un air las. Elle l'appela :

— Il se fait tard, Al... Tu n'en finis pas.... Il faut te reposer, viens-tu ?

— Tout de suite. Plus qu'une petite question à régler et j'arrive. Va, Lavinia, je te rejoins.

Tandis qu'elle s'éclipsait, on frappa à l'autre extrémité de la pièce et Freddie entra :

— Vous m'avez demandé, chef ?

— Exact.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Débarrasse-moi de ça... dit Al avec un geste significatif.

Turnbull ne put cacher son étonnement.

— Quoi ? Il est mort ?

— Penses-tu? Une petite comédie... Bientôt il va se relever et danser une rumba. Je te croyais moins stupide, vieux ! Depuis le temps que tu te fais la main avec moi, tu

devrais savoir reconnaître un cadavre, non ? Alors, pas de questions, j'en ai marre, emmène ce gars et jette-le à l'eau, tu connais l'endroit... Comme d'habitude! Attention que le revolver reste bien dans sa main, compris ?

— Oui, chef.

— Bon. Débines-toi et, jusqu'à demain matin dix heures, la paix complète.

— Entendu. A moins d'une alerte...

— Tu dis ?

— Une descente de police, par exemple ?

Le gangster éclata de son rire sarcastique.

— Bougre d'imbécile ! finit-il par articuler secoué par son hiralité croissante. Police... police? Tu pers la boule, Freddie! Non, mais sans blague...

. . ..

Le pied-à-terre qui était le « home » de Sparton comprenait trois pièces, d'un certain confort, et réunissait dans un minimum de surface, le plus de commodités. Pas un racoin qui ne restât inemployé... Jusqu'au lit-armoire qui s'encastrait dans un placard.

Le policier avait installé ses pénates à proximité de l'église de la Trinité, dans la Quatre-vingt-septième rue, au douzième étage d'un immeuble dont les laboratoires jouissaient d'une aisance relative.

Cet appartement, il le partageait — depuis la mort de son père, ingénieur des mines, mort accidentellement à Nevada, — avec sa vieille maman qui l'aimait un peu égoïstement et eut souhaité le garder toujours à ses côtés. Francis, bien que lui rendant largement cette affection, était de caractère assez indépendant et quelque peu entêté, ce qui habitua sa mère à respecter ses volontés et à le laisser agir ainsi qu'il l'entendait. Malgré tout, il assurait son existence, assez modestement d'ailleurs, et elle se contentait de lui prouver sa tendresse en mille petits détails de la vie quotidienne.

Les débuts de la carrière de son fils avaient été plutôt instables. Longtemps, elle s'inquiéta de ce qu'il en adviendrait, mais le bel optimisme de Françis eut raison de maintes difficultés et sa ténacité l'emporta sur le reste. Le jeune homme gagna peu à peu la confiance et l'estime de ses supérieurs, notamment du capitaine Baring qui se montrait réellement paternel à son égard. Il ne se sentit pas peu fier de gravir les échelons qui le mènerait à une place enviée de beaucoup et à laquelle il aspirait depuis des années. Attiré vers la police comme en une irrésistible vocation, Sparton ne demandait qu'à faire surgir l'occasion de prouver ses aptitudes, d'où son zèle enthousiaste.

Son emploi, bien que relativement peu rétribué, présentait cependant — à part les satisfactions morales — quelques avantages matériels : certains déplacements pour le service dont les frais lui étaient largement remboursés, et, en cas de réussite, une bonne prime lui revenait.

L'avenir semblait donc plus prometteur que les débuts pleins d'embûches...

Mme Sparton, respectable dame aux cheveux blancs qui, malgré son âge qu'elle qualifiait elle-même d'avancé, avait conservé une vivacité aimable dans le regard, de la promptitude dans les gestes et une allure jeune, bornait son horizon aux attentions qu'elle prodiguait à cet enfant unique.

Francis ne représentait-il pas tout l'espoir et la joie de ses vieux jours ?

Combien de fois, la vieille maman s'était-elle morfondue dans son fauteuil, attendant son retour, le soir, sans pouvoir se résoudre à dormir, ne voulant se coucher que lorsqu'il le serait également ! Que d'anxiétés son amour maternel ne lui avait-il pas suggérées quand des nuits entières se passaient ainsi sans lui ramener son fils que déjà elle croyait perdu à jamais. Francis rentrait au petit matin, exténué, mais trouvant le bon mot pour la dérider et effacer la trace des larmes qu'elle avait versées en cachette.

A présent, elle se serait crue presque heureuse, s'il n'y avait eu cette ombre au tableau : Francis soucieux, distrait, se rendant coupable de petites erreurs de mémoire inexplicables, qui dénotaient chez lui une préoccupation intérieure inavoué. Elle le connaissait trop pour oublier quel garçon méthodique et ordonné était son fils et observait en silence le changement qu'il subissait. Tantôt il n'écoutait pas ce qu'elle racontait, ou bien laissait traîner ses affaires pour les chercher après, impatienté... Souvent son regard, perdu en une vague rêverie, restait un long moment souriant ou sombre.

La cause ? Cette mère était trop fine pour ne pas s'en douter : l'amour seul avait pu le transformer à ce point, mais qui?... Cherchez la femme ?...

Ce soir-là, il rentra plus tôt que de coutume

Elle était installée auprès d'une lampe à l'abat-jour bas, en train de tricoter, tout en allant et venant de temps à autre pour veiller à la cuisson du repas.

— Bonsoir, Maman ! Je ne suis pas trop en retard ? questionna-t-il en l'embrassant sur le front.

— Au contraire, tu rentres plus tôt que d'habitude... Je t'avoue que je n'espérais pas

avoir cette bonne surprise ! On ne te voit plus, tu cours toujours...

Elle avait posé son ouvrage et enlevé ses lunettes pour le considérer, sans bien comprendre ce que signifiait cette interrogation inaccoutumée, car cela n'était pas son fort, l'exactitude ; il répondit par un sourire :

— Dans ce cas, je propose que nous dînions. D'abord, parce que j'ai une faim de loup, ensuite, je dois repartir aussitôt pour une question de service.

— Bon, bon. Je prépare tout, ce ne sera pas long. Alors, beaucoup de travail ?

— Ah ! Si tu savais, maman... Par dessus la tête ! Et nous n'avançons guère malgré nos efforts... Mais, le dernier mot n'est pas dit, loin de là !

— Oui, je sais ce que cela signifie... soupira la vieille dame. Tu es comme ton père, une fois que tu t'es mis quelque chose dans la tête, rien à faire... Lui aussi était un idéaliste, il ne voyait que le but à atteindre ; lorsqu'il s'en fixait un, mes conseils n'existaient plus, et pourtant, en m'écoutant, le pauvre homme eut évité sans doute de m'être ramené un triste jour, sur une civière !

— Ecoute, petite mère, pourquoi me répéter une fois de plus ce que tu ne cesses de me ressasser : je suis pressé, là.

— J'y vais, j'y vais...

A peine Mme Sparton avait-elle quitté la pièce pour se rendre à la cuisine proprette que comportait cet appartement, que la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Francis alla ouvrir. Il se trouva en face d'un de ces gamins déguenillés qui vendent les journaux à cinq cents, comme on en rencontre fréquemment dans les rues.

— Que veux-tu ?

— C'est bien ici qu'habite M. Sparton ? demanda-t-il d'une voix de gavroche qui n'a pas froid aux yeux.

— Oui, moi-même. Qu'y a-t-il ?

— En bas, y a un monsieur dans une voiture huppée qui vous fait dire comme ça de descendre illico. C'est urgent.

— De qui s'agit-il ?

— J'sais pas, moi !

— Bon.. et, tu n'as pas d'autres renseignements ?

— Non.

— Alors, j'y vais.

— Bien, m'sieu.

Le jeune homme referma le battant après avoir glissé une piécette dans les doigts du garçonnet, enchanté de l'aubaine, et se prépara à sortir. Vite, son pardessus enfilé et le feutre sur la tête, il s'en allait, quand il croisa sa mère qui portait un plateau chargé.

— Allons bon, tu pars déjà ? Prends quelque chose, au moins.

— Je reviens tout de suite.

— Où vas-tu ?

— On m'entend en bas, excuse-moi, maman, il faut que j'y aille...

Il se précipita dehors, la porte claqua derrière lui.

Accoudé à la portière de sa limousine dont le moteur ronflait, prêt à démarrer, Scroggie, car c'était lui, lui fit un signe d'amitié.

— Vous voilà enfin ! Montez, j'ai du nouveau.

— Excusez-moi, mais je n'ai même pas pris le temps de dîner.

— Ne vous en faites pas, on va aller quelque part pour se rafraîchir et vous mangerez un plat froid.

Francis monta lestement sur le siège à côté du conducteur qui démarra rapidement.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le jeune homme, un peu contrarié. Vous avez l'air bien mystérieux, Monsieur Scroggie.

— On le serait à moins... Al Wood ne peut nous échapper.

— Etes-vous sûr de ce que vous avancez-là ?

— Je le répète : il ne dépend que de vous de le capturer. J'ai découvert où il se cache.

. . . . . .

Le premier moment de stupeur passé, Sparton essaya de tirer de son compagnon aux phrases trop laconiques à son gré, de plus amples indications. Mais, ce dernier resta muet, semblant concentrer son attention sur les encombrements qui se multipliaient au fur et à mesure qu'ils approchaient du centre, ralentissant la marche de l'auto. Enfin, Scroggie se décida à expliquer :

— On arrive. Nous allons entrer dans un de ces bars de Broadway où l'on peut parler sans être importuné.

Aussitôt dit, aussitôt fait, l'imposante voiture se rangea le long du trottoir et tous deux en descendirent.

Le local où son ami avait entraîné le policier ne se distinguait guère des autres boîtes de ce genre. Derrière un comptoir, à droite, le barman agitait un shaker avec les gestes rythmés et saccadés d'un joueur de jazz nègre, tandis que des hommes et des femmes, perchés sur de hauts tabourets, sirotaient des liqueurs et autres boissons alcoolisées. Mais, Scroggie ne se dirigea pas dans cette direction. En habitué, il alla vers le fond, dans un salon plus intime et faiblement éclairé par de petites lampes murales, où des couples parlaient à voix basse. Après avoir commandé une consommation au garçon empressé et, pour Sparton, de quoi se rassasier, il enleva

l'épais pardessus marine qui était son vêtement préféré.

— Vous savez donc où *il* s'est réfugié? ne put s'emêcher de dire Francis.

— Eh oui !

— Dans ce cas, mettez-moi au courant, que je fasse le nécessaire.

— Qu'appelez-vous, « faire le nécessaire », jeune homme ? fit l'autre, méfiant.

— Mon Dieu... Me rendre sur les lieux...

— Vous êtes fou ! Pour vous faire casser la figure ? Non... songez-vous à ce que vous dites ? Et votre famille ?

— Je n'en ai pas, c'est-à-dire, une vieille mère...

— Ah ! Je ne tiens nullement à ce qu'on lui ramène son fils à moitié mort !

— C'est de l'exagération !

— Du tout. N'ai-je pas l'air sérieux ? A vous entendre parler de la sorte, on se rend compte que vous n'êtes pas à la page... Al vous écraserait comme une mouche s'il savait quel est votre mobile, et avant que vous ayiez pu vous défendre ! Je vous en réponds. Voyons, pas de bêtises qui ne feraient que gâter les choses... Si vous tenez à ce que je reste votre ami et que je facilite vos recherches, promettez-moi de suivre mes conseils. Et maintenant, ouvrez vos deux oreilles. Notre homme se cache ainsi que sa bande dans

une usine désaffectée de East River, il a agencé ce lieu en une forteresse prête à tous les assauts et ce sera dur de l'en faire sortir... Presque impossible, même ! Cependant, par la ruse, on pourra peut-être éviter de verser le sang, je dis peut-être, car avec Wood, rien n'est sûr.

— D'après vous, comment devrai-je procéder ?

L'autre but une longue gorgée du gin qu'il avait devant lui et fixa son vis-à-vis

— Je vous expliquerai. Il est absolument nécessaire, à mon avis, que nous fassions ensemble une petite reconnaissance dans les parages. Comme la maison surplombe l'eau, je présume que c'est précisément de ce côté que le bandit s'est assuré une retraite en cas d'attaque, et là, nous devons le coincer. Il doit être pris comme un rat.

— Comment cela ?

— Allons donc... A quoi servent vos B.d.B., je veux dire, la brigade des gaz lacrymogènes ?

— Quelle idée...

— Vous voyez que j'ai raison.

— Tout à fait. Mais quand déterminer le moment propice pour l'attaque ?

— Doucement. On verra ça par la suite.

Sparton ne comprit cet arrêt qu'en rele-

vant la tête pour constater que le serveur s'approchait d'eux.

— Monsieur Scroggie, on vous réclame au téléphone.

— Bien, j'y vais. Mille excuses, mon cher ami... Je reviens dans un instant. En attendant, réfléchissez, peut-être trouverez-vous une idée qui nous sera de la plus grande utilité ?

Francis resta seul tandis que son compagnon s'en allait avec le garçon qui lui montrait le chemin.

Les récentes confidences de cet homme avaient rendu le policier assez nerveux et une question se posait pour la millième fois qui renfermait un véritable casse-tête. Qui était cet homme ? Comment pouvait-il avoir des informations aussi précises, et dans quel but l'aidait-il, lui, Sparton ?

Evidemment, cet homme disait vouer à Al une haine farouche et devait avoir pour cela de bonnes raisons, mais sa manière d'agir restait une énigme complète.

Prenant machinalement son verre sur la table, le policier laissa errer son regard sur la chaise où était toujours le pardessus marine, plié sur l'envers, de Scroggie. De la poche intérieure, quelque chose de blanc apparaissait. Qu'est-ce que cela pouvait être ? Un document confidentiel ? Peut-être, en le con-

sultant, le jeune homme trouvait-il l'explication à ce mystère qui le tracassait tant ?

Il hésita, évidemment, devant cet abus de confiance, et pourtant... en y réfléchissant bien, comment faire autrement si l'on voulait tout savoir ?... Alors... Scroggie reviendrait d'un moment à l'autre, il fallait se presser

Une, deux, trois... c'est dit !

Sparton saisit délicatement le dépassant entre ses doigts. Un peu surpris, il constata que ce n'était pas un papier comme il l'imaginait tout d'abord, mais un simple rectangle de carton ; le format, légèrement plus grand que celui d'une carte de visite ordinaire, ne portait de ce côté aucune inscription.

Prestement, Francis le retourna, et lut :

James BURLEY
Inspecteur
Nat Pinkerton, Détective Company

— Tiens, tiens... sifflota Sparton entre ses dents. Pas mal ! Un détective privé ! Je veux bien me mettre sur la chaise électrique si ce James Burley et mon ami Scroggie ne font pas une seule et même personne... Ah ! Je comprends, maintenant... Mon cher collègue, tous mes compliments !...

XI

DÉCOUVERT ?

Quelle attitude devait prendre désormais le policier envers Scroggie ? Lui faudrait-il continuer d'ignorer la véritable personnalité de ce compagnon trop discret ou bien lui déclarer tout net qu'il connaissait son nom et sa profession ?

Un moment, le jeune homme hésita entre ces deux possibilités pour opter finalement pour la première pensée qui s'était présentée à son esprit : feindre, garder l'indication qu'il avait découverte comme un atout à sortir par la suite, en temps opportun. Celui qui se disait son ami ne lui laissa guère le loisir de réfléchir, d'ailleurs, car bientôt il réapparut avec l'expression de quelqu'un tout à fait satisfait. Francis l'accueillit donc comme si de rien n'était :

— Vous n'avez pas été long...

— Excusez-moi, mon cher, fit l'autre en reprenant sa place sur la banquette, je ne pou-

vais faire autrement, une communication urgente... Mais, tout va bien !

— Soyez sûr que je comprends parfaitement ! répliqua tranquillement le jeune homme.

Scroggie n'attacha pas d'importance à cette allusion et s'empressa d'enchaîner rondement :

— Alors ? Avez-vous songé à ce que je vous ai confié ? Espérons que votre plan est élaboré... ?

— Ma foi non. Il n'est pas dans mon habitude de mentir, et vos révélations m'ont tellement troublé que je ne me sens pas capable de trouver une solution acceptable.

— Hum ! C'est bien maigre ! Tant pis... Je vous aiderai. Il m'arrive, reprit l'autre après une pause et sur un ton plus confidentiel, de trouver à des problèmes assez complexes des moyens de les résoudre qui ne sont pas mal du tout...

— Que proposez-vous ?

— De nous rendre comme convenu à l'endroit en question.

— Fort bien, si tel est votre avis, à votre disposition... J'ai hâte d'en finir.

— Il faut que nous attendions encore un peu, ça ne sera pas long.

— Quoi ?

— Notre troisième collaborateur !

Sparton prit un air éberlué et son compagnon s'amusa de cet étonnement.

— Cher monsieur, vous concevez mon embarras... Vous me promenez d'énigme en énigme.

— Est-ce si désagréable ? demanda encore Scroggie.

— Vraiment, je crois que nous n'avons pas de temps à perdre.

— Bien : retournez-vous, et voyez qui entre.

Le jeune homme voulut parler mais aucun son ne sortit de sa bouche tant il était stupéfait. Déjà, gracieuse, la mine avenante, Lilly s'approchait et lui tendait la main...

.....

— Vous!

— Eh oui ! moi... encore moi ! ça ne vous fait rien, j'espère ? Si vous comptez toujours me passer les menottes, je préfère m'en aller... Pas d'esclandre, surtout en public.

— Le bouquet ! ! murmura Sparton, tout en pressant poliment la main douce de la jeune fille. Tranquillisez-vous, je ne vous mets pas en état d'arrestation ainsi que je le pourrais, mais soyez sûre que cela ne m'empêchera pas de m'occuper sérieusement de votre personne.

— Excellente idée, Monsieur Sparton ! ironisa Lilly, un jeune homme comme vous aux petits soins pour une jeune fille dans mon genre, ça promet... Cependant, au cas où vous envisageriez de me prendre pour amie je vous préviens que je ne suis pas libre... Pour le mariage, ce serait à voir... Voici quelques détails : vingt-trois ans, bonne famille, bien élevée, études à la Columbia Université, pratique de tous les sports, santé parfaite, hélas ! le point faible est la musique, je joue médiocrement du piano. Par contre, mes connaissances sont assez étendues en ce qui concerne le phono et la T. S. F. Ah ! J'oubliais le trait prédominant de mon caractère : les aventures me tentent plus que tout autre distraction. Vous voilà à peu près fixé !

— Sur ce dernier point, j'étais suffisamment édifié ! soupira Francis. Vous m'avez rudement malmené et j'ai encore sur le cœur la défaite que vous m'imposâtes alors... Mais, nous nous reverrons, mademoiselle.

— Allons, allons... assez de disputes, les enfants ! fit Scroggie, le moment n'est pas choisi. Nous avons d'autres questions à régler, Lilly, asseyez-vous, là... enlevez votre cape, il fait chaud ici... c'est ça ! et prêtez attention à ce que je vais vous dire car je suis extrêmement sérieux et fort pressé...

Il conta à la jeune femme le dernier entre-

tien avec Sparton, la mettant au courant en quelques mots, puis conclut :

— Je connais ce quartier à merveille et me charge de vous piloter. Mais seulement, pas de gaffes... A mon avis, Al doit cacher quelque part des embarcations dans une de ces calutes qui bordent les docks, auprès de son repaire, sur la rive droite de la rivière. Si nous parvenons à les découvrir, il faut les rendre inutilisables et nous acquerrons la certitude qu'il ne nous échappera pas.

— Fort bien ! observa Sparton, mais pourquoi s'obstiner à aller seuls tous trois en cet endroit ? Par un simple coup de fil je peux alerter toutes les brigades de la police...

— Oh la la ! ! mon garçon... soupira Scroggie, ce que vous êtes agaçant ce soir, je viens de vous expliquer que notre homme se verrait averti et, avant qu'on pénètre chez lui, l'oiseau serait envolé.

— Comme il vous plaira ! consentit Francis, cachant son dépit, car il craignait que son « collègue » lui enlevât une bonne part du succès. Allons-y...

— Enfin, voilà le premier mot raisonnable que j'entends de votre part ! Bravo... Ça me plaît ! Je lève mon verre à la réussite de notre expédition qui me passionne, aussi périlleuse soit-elle...

.....

Deux heures du matin. Le ciel est couvert de brume, un halo d'humidité entoure la rivière qui bruisse doucement lorsque l'eau grise touche la berge d'une cadence égale. Du lointain viennent les rumeurs de la ville encore bruyante malgré cette heure tardive.

New-York vit la nuit comme le jour, le trafic est tout aussi intense et les encombrements également fréquents. Mais les couples, occupés par le « business » jusqu'au soir, vont vers le plaisir que leur réservent les établissements accessibles à toutes bourses.

L'immense cité des Etats-Unis n'est comparable à aucune autre ville d'Europe et celui qui n'y a pas séjourné ne peut se faire une idée de l'animation extraordinaire et incessante de ses grandes artères ; à Broadway, c'est une véritable cohue et, bien que les voitures ne fassent pas retentir leur clackson, un remous au bruit sans cesse grandissant monte, tel la houle des vagues. Plus loin, à l'extrême limite de la ville, vers la Batterie, le trafic diminue mais reste actif ; les quais, avec leurs docks réunis, de Brooklyn-Bridge, que des véhicules de toutes sortes sillonnent sans cesse, sont dominés par les immenses gratte-ciel qui ont, sous les lumières, un aspect féerique. En haut du building du *New-York Post*, parmi les affiches lumineuses aveuglantes aux couleurs crues, les dernières nouvelles défilent

continuellement, suivies de publicité. Les lettres, les mots, forment des phrases telles que celle-ci :

La santé du Président Roosevelt a montré une sensible amélioration.

Ou bien :

Le chewing-gum Chose est incomparable...

Etc... etc...

On peut dire que New-York est un enfer qui use les nerfs et affaiblit les organismes les plus robustes par sa course à la vitesse et son rythme étourdissant. Dès que l'on arrive à Middagh Street, le contraste est frappant : là, le plus grand calme, on croirait le quartier inhabité.

A ce moment, pourtant, glissait sur l'eau sombre de East River une petite embarcation conduite à bras d'homme, chargée de trois personnes qui n'osaient échanger aucune parole. C'étaient Lilly, Sparton et leur compagnon qui s'était occupé de louer la barque à un bonhomme connu de lui en faisant commerce. Le détective de Pinkerton — Francis le tenait pour tel désormais — avait mené les deux amis sur l'un des quais qui s'étendent en une grande longueur entre la Batterie et Corlear's Hook Park, près de South Street. Les hommes ramaient, Francis suivant les indications de Scroggie... Enfin ils se rapprochèrent d'un bâtiment dont on pouvait discerner qu'il

avait plusieurs étages. Le long de la rive, de petites baraques en bois et des embarcadères se succédaient, tout cela dans la plus complète obscurité.

— Voilà l'ancienne usine de la Rutford Steel Company, chuchota l'homme qui paraissait tout à fait documenté ainsi qu'il l'avait laissé entendre.

Et il obliqua dans cette direction, montrant une grande adresse pour accoster sans encombres, puis aida la jeune femme et le policier à descendre et fixa solidement l'embarcation à un anneau en fer à l'aide d'un gros câble.

— La première étape est accomplie ! fit-il encore à voix basse, il s'agit de repérer où Wood cache ses moyens de fuite, des canots à moteur...

— Quelle précision ! remarqua Sparton, vous en savez beaucoup, monsieur Scroggie, trop même...

— Plaît-il ? Y verriez-vous quelque inconvénient ?

— Du tout.

— Dans ce cas, taisez-vous. Suivez ce bon conseil ! Comme vous voyez, il y a ici plusieurs embarcadères et notre tâche ne sera pas aisée de savoir où est celui qui nous occupe. Je propose donc que nous partagions la besogne ; chacun aura un trousseau de clés et, par conséquent, serait à même de faire

fonctionner un cadenas si besoin était. Avez-vous bien compris ?

— Oui.

— Voilà : vous, — il s'adressait au détective — allez vers la gauche, Lilly restera dans ces parages, tandis que moi je file à droite, et le premier qui découvre les canots m'en avise, je ferai le nécessaire. Adieu...

— Entendu, fit la jeune femme, où nous retrouvons-nous ?

— Ici même ! C'est le plus simple. Dans une demi-heure.

— Un instant, fit Sparton, ne serait-il pas préférable d'accompagner Mlle Lilly ? L'endroit n'est pas sûr...

— Non, merci bien ! Je peux rester seule... trancha cette dernière.

— Ça va.

Ils se séparèrent et leurs silhouettes diminuèrent pour se perdre dans les ténèbres...

.....

Drrr... drrr...

Al, les yeux gonflés par le sommeil, le visage maussade, se dressa sur son séant dans le lit.

— Quelle imbécillité ! ronchonna-t-il en décrochant le récepteur, même la nuit ! J'avais pourtant recommandé qu'on ne me ré-

veille pas avant dix heures. Allo... commença-t-il, qui est là ?

— Moi, chef, de nouveau... disait Freddie.

— T'es pas fou de me faire sauter en m'appelant à cette heure-ci ? Quand je te verrai, gare !

— Si vous croyez que ça m'amuse, chef. Il fallait que je vous avertisse sans tarder.

— Quoi ?

— Quelqu'un s'est introduit dans les remises où l'on met les canots ; l'avertisseur électrique a fonctionné, ce qui prouve qu'on a dû manigancer par là.

— Nom de nom ! C'est grave, en effet. Qu'est-ce que tu crois ?

— Je ne pense pas à la police, chef, mais sait-on jamais, avec ces mouchards... Ils fourrent leur nez partout. Faudrait que vous jetiez un coup d'œil là-dessus.

— Bon. On y va. Tiens-toi prêt à m'aider.

Wood raccrocha et enfila sa robe de chambre, frileux malgré la bonne chaleur qui régnait dans l'appartement, et alla vers son bureau. Il ouvrit un tiroir et prit une paire de jumelles, puis éteignit la lumière, et regarda au dehors. De là, c'était un observatoire rêvé pour voir ce qui se passait au bord de l'eau, mais dans le noir opaque et brumeux, le bandit ne put rien distinguer. Al retourna vers sa

table et sonna. La voix de son secrétaire se fit entendre dans la boîte, devant lui.

— Vous les avez découverts, chef ?

— Penses-tu ! Balaye-moi ça d'un bon coup de projecteur, le A, en plein sur la berge...

— Bien.

Aussitôt une puissante lumière illumina pendant quelques instants le coin désigné, ne laissant rien dans l'ombre.

— All Dewils ! s'exclama Wood qui reprit ses jumelles. Ce vieux Freddie ne s'est pas trompé.

Plus il regardait de la fenêtre, plus la surprise qui le gagnait était grande.

— Je ne veux plus être le roi des racketeers si je me trompe ! ! Une femme, il n'y a pas de doute... une femme qui met le nez dans mes affaires... Pristi ! ça commence à devenir intéressant. Le sexe faible dans ces parages, mon vieux Al, méfie-toi !

— Alors ? demanda son bras droit toujours dans l'appareil, vous y voyez à présent ?

— Oui. Eteins ! C'est plus prudent. Il me semble que c'est une jeune fille...

— Qu'allons-nous faire ?

— Il faut la pincer coûte que coûte ; tu me la ramèneras ici, que je lui tire les vers du nez...

— Ce ne sera pas facile, chef, mais je vais essayer.

— Pas facile ! Un jeu d'enfant... Je te brûle la cervelle comme à un chien si tu n'exécutes pas mes ordres.

— Bon, bon. On y va, chef ! Vous fâchez pas...

Resté seul, le gangster marmotta peu à son aise :

— Une femelle... Non, décidément, c'est mauvais signe ! Qui est-elle et qu'est-ce qui l'attire dans ces parages ?

Les commissures de ses lèvres se plissaient indiquant une inquiétude croissante qui l'emportait sur son flegme habituel...

XII

QUI ?

— Hello, c'est bien vous, monsieur Scroggie ?

— Moi-même. Du nouveau ?

— Rien du tout... Dans deux baraques, il m'a été impossible de rentrer, quant à la troisième qui se trouvait sur mon chemin, il n'y avait que des caisses de mandarines. Et vos pérégrinations personnelles, ont-elles été plus fructueuses ?

— Non. Cependant, j'ai découvert une grande embarcation pouvant offrir de la place à dix personnes au moins.

— Est-ce celle de Al ?

— Peu probable ! Je vous ai déjà dit une fois que notre homme préfère les petits canots qui filent vite. Avec celle-là il n'irait pas loin.

— Alors, où peuvent être ces engins en question ?

— Par ici, il n'y a aucun doute, mais où... ? Et Mlle Lilly, vous l'avez rencontrée ?

— Non, j'arrive à l'instant, j'avais l'intention de vous faire la même question.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Elle devrait être là. Voilà presque trois quarts d'heure que nous nous sommes séparés.

— Halte ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

A une centaine de mètres, un fort projecteur promenait sur le rivage son faisceau lumineux, puis disparut immédiatement.

— Bien... Nous sommes faits ! souffla Scroggie entre ses dents. Et Lilly... Il faut lui venir en aide.

Les deux hommes se mirent à courir vers l'endroit entrevu de loin, et, à peine avaient-ils franchi une courte distance, qu'un cri déchirant s'éleva.

— C'est elle qui a crié ! J'en suis sûr... fit le compagnon de Sparton en s'arrêtant. Ils sont capables de tout, suivez-moi.

Ils firent un détour derrière les cahutes, au cas où on éclairerait à nouveau la grève, avancèrent avec précautions, et arrivèrent devant l'une des maisons en planches que le détective de Pinkerton s'apprêtai à ouvrir quand des balles sifflèrent. Scroggie haleta :

— C'est du propre ! Ecoutez, il faut avertir les brigades spéciales, me laisser me débrouiller, j'attends ici.

— Réfléchissez, je ne puis vous abandonner.

— Filez, c'est la seule chance de s'en tirer, de votre diligence dépendent le salut de Lilly et peut-être aussi ma vie...

Sparton repartit dans la direction opposée aussi vite qu'il put, derrière lui des balles crépitèrent de plus belle, précisant son doute qui devenait certitude : la jeune femme était tombée au pouvoir des bandits...

.....

Taru tata... taru tata...

Qui ne connaît à New-York ce signal du passage de la police motorisée ? Elle est représentée par de solides gaillards, les cops Irlandais, ayant près de deux mètres de haut et un courage à toute épreuve. Leurs machines, dévorant la distance à une vitesse vertigineuse, leur permettent d'aller d'un point à un autre en un temps extrêmement court. Les garçons du gangster squad et la B. d. B. ne craignent rien...

A peine Sparton avait-il téléphoné au G. Q. G. qu'une brigade composée d'une centaine d'hommes traversa les rues de la cité et se dirigea vers le rendez-vous donné par le détective. Il les attendait au coin de la rue la plus proche. Lorsque les motocyclettes apparurent, Sparton sauta derrière un des hommes, expliqua en quelques mots au lieutenant qui les commandait la marche à suivre et le che-

min le plus court, et la petite troupe armée se rendit en trombe à l'ancienne usine.

En quelques minutes, le bâtiment fut cerné et, de son côté, la police fluviale alertée, prenait ses dispositions pour couper cette route aux assiégés. La demeure n'avait plus l'air abandonnée, ni paisible, mais ressemblait bien à un véritable repaire digne de ceux qui s'y cachaient.

Le lieutenant Brown eut un conciliabule avec ses hommes par lequel il décida de commencer dès maintenant les hostilités. Francis était de cet avis, et, ne voyant personne aux fenêtres dont quelques-unes ne montraient que peu de lumière, tous se précipitèrent vers la porte.

Hélas ! comme si un mot d'ordre avait été donné, une fusillade nourrie les accueillit, ce qui coûta la vie de trois d'entre eux. Les policemen reculèrent, et durent se garer.

Les forces des autorités ripostèrent mais il avait peu de chances de s'introduire à l'intérieur pour capturer ainsi la bande et son chef... Ils défendraient âprement leur vie, et le lieutenant jugea plus propice de remettre les opérations à l'aube tout en établissant aux alentours une surveillance serrée...

.....

— Tous les hommes à leur poste ! hurla Al au comble de la fureur, la figure cramoisie, en

brutalisant ses acolytes. Lui-même se tenait caché auprès d'une fenêtre. sa mitraillette à la main, criant, se démenant comme un fou.

— Ah ! Les salauds... Je vais leur montrer qu'on ne s'attaque pas impunément à Al Wood, ils vont voir ça ! Freddie...

— Voilà, chef.

— Où se trouve la femme en question ?

— A côté.

— Amène-là ici.

Bientôt, encadrée par Richardson et un autre de la bande, Lilly fit son apparition. Al se carra insolemment devant elle et la dévisagea d'un air mi curieux, mi agressif.

— Une fille qui n'est pas mal, fichtre ! s'écria-t-il. Tu vas nous dire comment tu t'appelles.

La jeune femme se tut.

— Oh ! oh ! Sais-tu qu'il est dangereux de jouer à la sourde-muette avec moi ? On va te délier la langue, attends un peu... Allons, les gars, postez-vous au milieu et mettez-la en joue immédiatement. Alors, vas-tu te décider, ma douce ?

Le persiflage et les menaces n'y firent rien : Lilly, qui faisait pitié à voir, ne desserra pas les dents.

— Une moucharde. chef ! déclara Freddie. A mon humble avis, nous ne perdons pas grand chose à la supprimer.

Al ne répondit pas tout de suite, il réfléchissait :

— Non. Tous comptes faits, j'ai une meilleure idée : prends la mignonne, puis va avec elle auprès de la croisée et crie en bas que, si encore un seul coup est tiré, nous la tuerons net sous les yeux de ces gens-là. On verra qui est le plus fort des crapules qui osent venir jusqu'ici ou du roi des racketeers... Hé! hé! hé!

Des mains rudes saisirent la jeune fille qui n'opposait qu'une faible résistance à cause des liens qui l'enserraient et l'entraînèrent comme il était indiqué.

— Vas-y, Gilbert ! continuait Wood pour les stimuler encore davantage, les bras croisés sur la poitrine, prenant plaisir à contempler cette scène qui traduisait son besoin constant de persécution. Allume les projecteurs, et en plein sur cette fenêtre pour que ceux d'en bas ne croient pas qu'on leur raconte des bobards. Dépêche-toi un peu... Quant à Freddie, tiens bien ta prisonnière.

— Pour ça, vous pouvez en être sûr !

Turnbull appliquait en effet son arme sur les côtes de Lilly en l'empêchant de crier. Puis, il leva la vitre et reçut le faisceau lumineux d'un second projecteur sur lui ; cette nouvelle source de clarté aveuglait le bandit

et sa proie tremblante venait des assiégeants eux-mêmes.

— Cessez le feu immédiatement ! hurla l'homme, ou elle mourra.

En même temps, il montrait celle qui se tenait devant lui. Malgré qu'il ne veuille qu'affirmer son autorité, la voix de Freddie n'était qu'à moitié rassurée ; ces lumieres braquées dans sa direction lui laissaient pressentir que son corps offrait une cible tentante pour la police. Sans doute, ses paroles produisirent-elles l'effet attendu ou craignait-on d'atteindre involontairement Lilly lui servant de bouclier, car le silence complet succéda à sa déclaration. L'ordre ayant été donné de refermer, il respira plus à l'aise...

— Pour une bonne idée, c'en est une, les gars ! ricana le gangster très content du résultat obtenu, je savais bien qu'ils sont tous des lâches !

Ses acolytes l'entourèrent avec des hourras de triomphe et il en profita pour les encourager à la lutte :

— Maintenant que nous avons un otage, il s'agit de préparer la défense. Il ne dépend que de vous de donner une leçon à ces types. Tout d'abord, c'est toi, Freddie, qui répond de la douce, là... Je te préviens que ta vie est en jeu, si elle nous échappe tu en seras seul responsable. A vous, les autres : Richardson, tu

surveilleras la maison de ce côté-ci, au moindre signe suspect, tire...

Il s'adressa ensuite à Watkins, Seymour et O'Hagan :

— Empêchez les policiers d'entrer, à tout prix... J'espère que ce sera fait ?

— Oui, chef ! répondirent ensemble les acolytes.

— Bon. Déguerpissez, tous à vos postes. Et gare à la moindre défaillance, compris...

Déjà les bandits se précipitaient au dehors et Freddie s'apprêtait à les suivre toujours avec Lilly, quand Al Wood le retint :

— Laisse-la ici, j'ai à lui parler... Reste derrière la porte et, en cas de danger, préviens-moi.

— O. K.

Turnbull s'exécuta, après avoir forcé la jeune fille à se tenir debout au milieu du bureau. Al, les mains dans les larges poches de sa robe de chambre, fixa la malheureuse de son regard froid. Elle se raidit, attendant, immobile.

— Alors, on est muette comme une carpe ! J'aimerais assez entendre le son de ta voix, petite. Rien à faire avec Al Wood, tu sais ! Sans doute, fais-tu partie de la police ? Car autrement...

Il s'arrêta, espérant qu'elle prendrait peur, mais pas un muscle de son visage pâli ne

trahit d'émotion. Le gangster en devint furieux et résolut de montrer sa supériorité :

— Ecoute, jusqu'ici j'ai fait preuve à ton égard d'une patience qui ne m'est guère coutumière et dont je m'étonne moi-même, mais si cette comédie ne cesse pas immédiatement, tu verras ma colère et la regretteras ; tant pis pour toi : choisis.

Pas de réponse.

— Je vais donc te traiter comme les espionnes le méritent, rugit Al en s'approchant d'elle avec brusquerie. Pour moi, il n'y a qu'une manière de procéder, la bonne...

Ils étaient maintenant face à face, le souffle épais du bandit atteignant le cou délicat de Lilly toujours impassible ; lui eut son rire ignoble et, avec brutalité, empoigna le col de la robe à hauteur de l'épaule et le déchira de toute sa force.

— Ah ! ah ! ah ! Quelle belle occupation je vais avoir : te déshabiller... Tu te tiendras nue devant moi, le roi des racketeers, et j'en serai, d'ailleurs, fort satisfait. Voilà ta première punition. Qu'en dis-tu? Un régal! Ne prends donc pas cet air ridicule !

La jeune fille semblait revenir à la réalité. Elle regarda ses vêtements en lambeaux, essaya mais en vain de se dégager des cordes qui la meurtrissaient et traduisit son dégoût en une exclamation de révolte :

— Brute ! Vous ne ferez pas une chose pareille. Vous êtes capable du pire, mais il y a des limites qu'on ne peut outrepasser, même envers une faible femme qui est tombée entre vos griffes. A votre place un autre serait plus humain.

— Qu'à cela ne tienne, ma colombe! L'état de guerre est déclaré depuis longtemps entre cette bande d'idiots qui représente la société et moi... Je suis plus fort qu'eux, mais ils ne veulent pas reconnaître mon pouvoir... donc, je ne montrerai pas plus de pitié à ton égard que ces gens ne m'en ont témoigné... Il n'existe rien dont je ne puisse être victorieux et les sottises d'une femelle comme toi ne m'impressionnent pas.

— Prenez garde, il peut vous en coûter !

— Qu'est-ce que tu chantes-là ? Assez perdu de temps à des bêtises. Passons aux faits. Je veux que tu avoues et tu parleras.

Il marchait sur elle. La jeune fille, épouvantée, recula jusqu'au fond de la pièce. Cette fois, son angoisse apparut au tremblement de ses paupières accompagné du frémissement de ses narines sensibles, tandis que ses yeux s'écarquillaient démesurément. Al paraissait plus heureux que jamais de lui inspirer de la terreur et la suivait pas à pas. Son regard brillait et sa bouche à demi-ouverte lui donnait une allure bestiale, repous-

sante, telle une panthère prête à bondir sur une proie longuement convoitée. Le gangster fit mine de saisir Lilly.

Elle étendit ses deux bras en avant comme si ses mains liées eussent pu la protéger et ses lèvres remuèrent pour crier une injure, mais aucun son n'en sortit.

— Tu seras mienne, mignonne ! glapit l'homme en prenant un ton mielleux. Cette nuit... tout de suite, même. Oui... Ah! quelle joie, tu...

Le reste de la phrase se perdit dans un juron car une chute lourde d'un corps l'avait arrêté dans son discours : la prisonnière venait de s'écrouler, évanouie...

Il la contempla avec une raillerie méchante :

— J'aurais dû m'en douter. Ces filles-là ne sont bonnes qu'à se passer des crèmes sur la figure pour devenir des poules de luxe, mais lorsqu'il leur faut défendre leur peau, elles ne valent pas deux ronds ! Rien dans la cervelle et une sensiblerie exagérée. Pas de cran ! Mais celle-ci ne se dérobera pas pour cela au sort qui lui est réservé.

Il appela Freddie qui devait être de l'autre côté de la cloison. Quelque peu étonné de ne pas le voir immédiatement entrer, il réitéra sa question :

— Hé là... Freddie ! T'entends ? Ou t'es devenu sourd ?

Toujours rien.

« Pardi, il est endormi, l'imbécile... On va voir ça !

D'un pas ferme, le gangster ouvrit et passa dans le couloir qui, nouvelle stupéfaction, était sans lumière.

— Qui a éteint ? Oh là ! fit encore Wood.

Il ne put poursuivre ses appels, derrière lui, dans l'obscurité, on appliquait sur sa nuque un objet froid dont le contact le fit frissonner et une voix, au timbre inoubliable, retentit dans son dos sans qu'il put se retourner.

— Les mains en l'air, marche droit devant toi, et pas un geste !

Uns supposition vint à l'esprit du gangster mais il n'osa s'y arrêter car, si c'était un policier, ainsi qu'il se pouvait fort bien, ç'en était fait de lui. Mais que devenaient Turnbull et les autres? Wood avança dans le noir, puis se heurta à un mur ; l'intrus le força à ne pas bouger et il sentit qu'on lui fouillait les poches pour en sortir l'arme qui s'y trouvait. En articulant un seul mot, il avait peur de se perdre tout à fait, et continua sa marche ainsi qu'on semblait le lui indiquer. Lui préparait-on une shooting affair, à son tour ?

Dans un instant, il crut que l'homme s'effaçait derrière lui, mais ne se fiant pas à une impression passagère et considérant le grave danger qui le menaçait, il n'osa tourner la tête jusqu'au moment où, le couloir faisant un coude vers la droite, il s'arrêta. Alors, il se rendit compte que l'individu énigmatique l'avait quitté. Ah ! Pour savoir, la lumière lui serait d'un précieux secours... Où est-elle, pensa-t-il. Enfin ses doigts trouvèrent le commutateur. Toc ! Le courant avait été coupé, décidément, le pire était à craindre ! Précipitamment, Wood reprit le chemin sur lequel on l'avait mené, trébucha plusieurs fois, courut jusqu'à en être à bout de souffle. En effet, les dégagements de la bâtisse faisaient tout le tour de l'étage, et lui, voulait revenir sur ses pas. Une vague lueur rectangulaire lui indiqua une porte, mais, au moment de l'atteindre, il se heurta violemment — les pieds mal protégés dans ses savates — à un obstacle inattendu et tomba à terre. Sur le sol, quelque chose avait amorti le choc, ce qui lui permit de se reprendre et de constater que ce n'était autre qu'un corps dont ses mains reconnaissaient à tâtons, les jambes raides comme celles d'un homme inerte.

Tant bien que mal, Wood le chargea sur ses épaules et le porta vers son bureau proche, où il l'examina.

— Freddie ! Oh ! Freddie !

Cette vérité se présentait à lui si poignante que, pour la première fois de sa vie, peut-être, le bandit éprouva un sentiment ressemblant à de la peur. A la vue de la face livide, du cou à demi tranché d'où coulait encore un ruisseau de sang, et du couteau planté dans la chair, Al conçut un fatal pressentiment.

Qui avait commis cet assassinat ? Le même personnage qui le menaçait, lui, Wood, quelques instants auparavant ?... Probablement... Sans doute un hasard miraculeux s'était interposé pour le protéger d'un sort semblable? Presque en même temps, il repensa à la jeune fille évanouie qu'il avait laissée dans cette pièce, et se vit seul ; plus aucune trace de sa prisonnière. Ses recherches, hâtives et fiévreuses, ne donnèrent d'autre résultat que de le mettre dans une rage indescriptible : il crut en devenir fou...

Que signifiait cela ? Etait-il le jouet d'une hallucination, ses nerfs surexcités le lâchaient-ils, ou bien ?... A terre, il ramassa une corde qu'il put identifier pour être celle qui entourait les mains de Lilly ; son doute se mua en certitude devenant pour lui une terrible menace : la jeune fille disparue avait été délivrée par ce mystérieux inconnu auquel il s'était heurté...

XIII

UN CHATIMENT IMPRÉVU

Le roi des racketers en était là de ses réflexions plutôt lugubres, lorsque la porte lui parut s'entrouvrir comme sous une poussée prudente. S'emparant d'une mitraillette à sa portée, il s'apprêta à tirer sur le premier venu, mais dut se rendre à l'évidence : c'étaient ses propres aides qu'il avait tant cherchés.

— Crapules! vociféra-t-il, c'est maintenant que vous arrivez, vous mériteriez que je vous tue tous, êtes-vous là pour me défendre et m'obéir, oui ou non ?...

Les hommes se regardaient sans paraître comprendre, puis virent le corps de Turnbull qu'ils considérèrent avec une certaine frayeur.

— Il est mort, ce qui importe pour l'instant, c'est de rester dans notre peau, or, si vous partez juste quand j'ai besoin de vous,

ça n'ira pas. D'abord, qui vous a permis de quitter l'entourage immédiat ?

— Ils attaquent, chef ! s'écria Richardson, de tous les côtés à la fois, regardez...

— Alors, résistez, nom d'un chien Si vous m'attendez, ils auront plus de temps qu'il ne leur en faut pour nous exterminer tous.

— Chef, intervint Seymour, la situation est désespérée, la police arrive jusqu'à l'intérieur, d'un moment à l'autre elle peut être là.

— Quoi ?

— Oui, j'ai vu un homme qui fuyait en bas, avec une femme. Ils ont tiré pour riposter aux balles que je leur envoyais, mais dans cette satanée obscurité, comment tomber juste ?

— Naturellement, tu les as ratés.

— Oui. Ils se sont enfuis aussitôt sans que je parvienne à les rattraper... J'avais hâte de vous en avertir, aussi suis-je venu en même temps que les copains, faut aviser...

— Facile à dire! Allons, suivez-moi. Mais... je ne vois pas Watkins ?

— Il surveille les abords de la rivière.

— En voilà un brave ! Il ne craint rien, lui, tandis que j'ai devant moi une poignée de bons à rien. Ouste, dégrouillez-vous.

Wood éteignit, tous se munirent de lampes de poches qu'ils évitaient de faire fonctionner pour ne pas se trahir, et le petit groupe

monta un étage. D'en bas, des bruits de voix confus arrivaient.

— On va tâcher de les surprendre. Seymour, va chercher Lavinia, dis-lui qu'il y a du danger, qu'elle doit être avec moi. Vite !

L'homme s'empressa d'obéir.

« Pas d'erreur, hein ? Les mouchards s'apprêtent à venir par ici, quand je jugerai la distance favorable, je dirai : Feu ! et il faudra les empêcher d'aller plus loin. Vous êtes bien armés et les verrez bien, car je suppose qu'ils s'éclairent. Nous, par contre, serons dans une position avantageuse, au-dessus d'eux et dans ce noir...

Prêts à tuer, les aides sinistres s'installèrent sur les degrés en fer de l'ancienne usine.

« Vous êtes d'accord : un seul mot de ma part et c'est le signal...

— O. K. chef ! ricana O'Hagan, avant d'être renvoyé au Sing Sing, je préfère descendre quelques-uns de ces flics et les expédier dans l'autre monde...

— Chut !

Des pas étouffés se succédaient dans la partie inférieure du palier. sans doute l'un de ceux qui avaient forcé la porte. Des silhouettes se découpèrent sur les murs blancs tandis que Wood, au guet, faisait les dernières recommandations :

— Attention ! Pas de blagues... et du courage !

Cinquante mètres les séparaient des arrivants, quarante, trente... c'était le moment.

— Feu !

Un crépitement éclata, dru et la riposte ne se fit pas attendre. On eut cru se trouver en une véritable bataille, les policiers s'étant approchés malgré la pluie de balles qui en fauchaient quelques-uns, mais durent reculer devant l'attaque trop surprenante. En ce qui concerne les gangsters, ces derniers s'acharnaient avec une férocité qui eut pu paraître admirable si elle avait été moins destructrice. Des cris, des plaintes, des corps qui tombaient, et ceux de Al tenaient toujours. O'Hagan, voulant crier quelques mots incompréhensibles à Wood, s'écroula mort aux pieds de celui-ci. Richardson se vit blessé à l'épaule. Un engin assez volumineux fut jeté à ce moment dans la direction des bandits, éclatant avec fracas. La fumée qui s'en dégagea répandit une odeur âcre et les prit à la gorge.

— Sauve qui peut ! proféra Richardson en toussant sans arrêt, ils lancent leurs sales gaz lacrymogènes filons patron... Il faut se garer dans un autre corps de bâtiment.

Ils s'échappèrent, s'éclairant chacun de son côté vers l'étage supérieur.

— Eteins ! cria Al, nous contournerons la plate-forme intérieure, de sorte qu'ils ne puissent nous repérer.

Les deux hommes, l'un après l'autre, réussirent à se hisser sur l'étroit passage au-dessus du vide qui avait l'extrême avantage d'être hors de vue et, pour l'instant, loin de la portée des assiégeants. Au moindre faux pas, ils risquaient de tomber, mais Al Wood se dirigeait avec une sûreté étonnante, ce n'était pas la première fois qu'il essayait cette tactique. La police ayant mis en marche, à nouveau, ses projecteurs, le bandit montrant une rare habileté de tireur, les mit hors de service. Sains et saufs, les deux amis se retrouvèrent au troisième. Là, le chef parut récapituler ce qu'il lui restait d'aides : sur les six compagnons, un était disparu depuis le début, Butterkopf ; deux autres morts dans la lutte nocturne, Freddie et O'Hagan... Enfin, Richardson blessé.

— Où peut-être Seymour et que devient Lavinia ? demanda-t-il inquiet.

— Prêtez l'oreille, chef : il me semble qu'ils viennent.

— J'entends, mais ce sont peut-être des *G. Men ?*

— Ça m'étonnerait, ils doivent en avoir pris assez pour leur grade !

— Tu ferais bien d'aller en éclaireur, mais reviens sans tarder.

Duke le laissa seul. Les minutes qui suivirent furent pénibles, le moindre bruit faisait sursauter l'homme qui, surexcité, croyait voir surgir dans l'ombre des ennemis, mais ce n'était qu'imagination. Pourtant, après un moment qui lui parut long, il entendit quelqu'un.

— Qui est là ?

— Bon ami... Le roi ! fut la réponse.

Al se sentit rassuré. Enfin, les siens revenaient. Bientôt, Lavinia, prudemment entourée, s'approchait et se jetait dans ses bras.

— C'est bouleversant ! Comme j'ai tremblé pour toi, chéri... balbutia-t-elle d'une voix blanche.

Cette émotion réelle produisit chez la brute une sensation qu'il ne voulait pas s'avouer mais adoucit sa rudesse dans la réponse qui vint :

— Les policiers ont trouvé le moyen de pénétrer de force et veulent à toutes fins nous capturer... Mais ceci est une autre affaire et ils l'apprendront à leurs dépens. Dis donc, comment va, vieux Richardson ?

— Mieux, chef, merci. Mais je souffre quand même ! Bah ! Ça passera, ce sont les petits inconvénients du métier...

— Qu'as-tu vu en bas ? demanda Wood à Seymour.

— Le plus grand calme, personne... Obscurité complète !

— Hum, mauvais signe ! Quand les balles sifflent je me sens plus tranquille Et Watkins ?

— Je l'ai aperçu de la fenêtre, il tient le coup.

— A la bonne heure ! Le brave garçon... Prenez modèle sur lui, les boys, grâce à sa vigilance, nous pourrons fuir. Il n'y a en effet, que cette éventualité, les canots. Si nous arrivons à les joindre, ça ira, mais la police a sans doute paré à tout. Nous devons nous frayer un chemin coûte que coûte d'autant plus que, pour Samuel, la situation ne peut se prolonger ainsi. Toi, Duke, comme ton épaule t'empêche de tirer, je te confie Lavinia, ne la laisse pas s'égarer, elle serait perdue... Quant à Gilbert, qu'il m'aide et se tienne à mes côtés. En route, les enfants, ne me quittez pas. Zut ! Ils ont lancé encore des bombes ! Elles empestent, je ne peux plus respirer... Allons, dépêchons !

Ils s'aggripèrent à tour de rôle aux degrés en fer d'une échelle de sauvetage et commencèrent la descente périlleuse. Seymour n'avait pas menti : tout semblait d'une tranquillité parfaite. Les gaz gênaient beaucoup les ban-

dits, mais jusquau second, tout se passa bien. Plus ils allaient vers le sol, plus ils se rendaient compte qu'on les guettait aussi du côté de la rivière.

— Il faut que nous passions par là, il le faut ! décida Al. Tire, Seymour... carrément !

Deux mitraillettes fonctionnèrent, dirigeant l'attaque par surprise, une fois de plus, ce qui dérouta les policiers et les contraignit à céder la place tout en couvrant leur retraite d'une fusillade nourrie. Par miracle, aucun projectile n'atteignit les trois premiers fuyards, Al, Seymour et Lavinia ; par contre, Richardson qui fermait la marche, s'affaissa tout à coup avec un gémissement : plusieurs balles l'avaient touché.

— C'est vous, chef ? questionna celui qui ne pouvait être que Watkins.

— Et les canots, tu ne les as pas sortis ? Va donc, idiot, moi je surveille la porte. Mais Duke où est-il passé ?

— Je l'ai vu tomber par là, indiqua Gilbert en haussant les épaules, mais ne pouvais m'arrêter.

— Ah ! le malheureux... Que Samuel est long ! Tout va rater à cause de lui, ces embarcations devraient être à l'eau depuis une heure...

— Venez, chef ! disait l'autre en accourant, elles y sont.

C'était la dernière minute.

Des coups de feu retentissaient, dirigés sur eux, provenant du côté opposé ; trois barques se détachaient de l'autre rive chargées de policiers armés.

Al sauta dans l'un de ses canots avec Lavinia, tandis que Watkins qui aidait Seymour, s'emparait du second, tous deux y montèrent tant bien que mal. Comme une flèche, l'esquif de Wood glissa sur l'onde terne, prenant de la vitesse et laissant derrière lui un sillage d'écume que les occupants de la deuxième embarcation voulurent suivre. Mais en vain Samuel essaya-t-il de faire ronfler le moteur, la machine était calée et la cause introuvable. Il la manipula tellement que le bateau se mit enfin en marche. Hélas ! Trop tard...

— Hands up !

Les policiers avaient atteint les deux complices de Wood et ils ne purent que se rendre, toute résistance s'avérant impossible. On les obligea à monter dans l'une des barques des poursuivants, tandis que les deux autres s'élançaient derrière celle de Al. Peu de chances restaient de pouvoir les rattraper, car l'avance prise par le gangster était difficile à regagner.

La course commença cependant, une chasse effrénée, la première embarcation à mo-

teur filant à pleins gaz, bondissant à une allure désordonnée, risquant à chaque instant de s'engouffrer dans l'eau à la suite d'une fausse manœuvre. Mais l'intention du bandit était sans nul doute de gagner la mer pour contourner la rive et parvenir en un lieu sûr où il serait hors d'atteinte. Ceux qui le suivaient le savaient trop bien pour abandonner la lutte.

Tout à coup, alors que l'espoir de rattraper le roi des racketeers se faisait de plus en plus mince, les policiers eurent l'impression de gagner sur lui en distance : oui, le canot du gangster ralentissait pour une cause indéfinissable, et les deux autres forcèrent la vitesse.

Il se produisit alors un fait inexplicable. Une formidable détonation résonna qui ébranla l'écho et retentit au loin... Une immense flamme jaillit de plusieurs mètres de haut, suivit d'autres, à l'arrière de la barque, et bientôt celle-ci se trouva environnée de feu, ne formant plus qu'un brasier dont les lueurs luisaient étrangement de mille reflets fantastiques sur l'onde mouvante. Le bateau devint une véritable torche et l'on pouvait se demander avec angoisse ce que devenaient les occupants.

Les *G. Men*, proches maintenant, virent Al sauter dans l'eau et disparaître...

Munis de pompes spéciales, ils s'essayèrent à éteindre le feu dévorant rapidement.

Alors, les hommes firent une horrible découverte qu'ils n'avaient que trop supposée sans pouvoir la concevoir dans ce qu'elle présentait de plus affreux.

Un corps étendu dans le fond du bateau, à moitié consumé, portant des traces de brûlures innombrables, c'était tout ce qu'il restait de Lavinia Mackail, cette femme, la seule créature peut-être, pour qui le roi des recketeers éprouvait de l'affection...

Al ne put être retrouvé. Malgré les recherches minutieuses opérées sur les lieux, tout espoir dut être abandonné de reprendre celui qu'un destin vengeur venait de frapper. Jusqu'ici, Wood, échappant à la justice des hommes, en subissait une autre, non moins implacable.

L'Hudson River devint son tombeau...

XIV

ENCORE ET TOUJOURS LILLY

C'était une nouvelle à sensation capable d'intéresser au plus haut point tout New-York. A Broadway, les vendeurs de journaux firent des affaires d'or comme dans les autres centres. On se battait presque, pour arracher les feuilles aux gamins qui criaient à tue-tête la manchette aux titres plus qu'attirants.

Odieux assassinat de Johny White par les gangsters.

La bande d'Al Wood enfin exterminée.

Le roi des racketeers périt dans l'Hudson...

Forces commentaires accueillirent ces événements palpitants et chacun voulant paraître plus documenté que son voisin, cela créa un beau désordre. Dans cette ville grouillante où, comme on le sait, la pègre tient une place importante, Al Wood particulièrement était connu de tous, au moins pour sa répu-

tation désastreuse, mais fort peu de gens pouvaient se vanter de l'avoir vu. Des milliers et des milliers de commerçants de multiples professions, depuis le plus humble jusqu'au plus grand. habituelles victimes du roi des racketeers, respiraient.

Ce cauchemar allait-il prendre fin ? Ou n'était-ce qu'une accalmie passagère précédant le pire, au moment où un successeur se découvrirait pour suivre les brisées de Wood ? Bien entendu, il ne s'agissait que d'une partie des boutiquiers de certains quartiers, qui eux dépendaient du gangster. Pour les autres qui, par exemple, subissaient les exigences de Lawrence Latter, rien ne changea.

Une fiévreuse agitation avait gagné la grande cité qui se passionnait davantage, en général, pour les sports et la politique. Le crime ne s'était-il pas démasqué brutalement, d'un seul coup, sous son aspect véridique, menaçant de détruire les forces contraires ? Une fois de plus, on avait pu, heureusement, l'entraver ; mais il restait encore beaucoup à faire pour épurer le pays de cette armée du mal, le danger public, véritable fléau qui se répandait grâce aux sommes formidables encourageant la corruption.

Ce n'était que le début d'une offensive énergique qu'entreprenaient tous les gens

honnêtes, en premier lieu, des personnalités autorisées tel le capitaine Baring.

Le lendemain du siège de l'usine, il y eut au G.Q.G. une réunion sous forme de conférence, des dirigeants de la police générale. Sparton, après une nuit pleine d'angoisse et d'inquiétude, — Lilly ayant disparu ainsi que son mystérieux compagnon, et les recherches sur leur compte restées sans aboutissement — se trouva dès le matin dans le bureau de son supérieur.

Celui-ci était de très bonne humeur et ne jouait pas, comme à son habitude avec son crayon, mais se contentait de dessiner sur bouts de papier qu'il avait sous la main tout en s'adressant à Francis :

— Mes compliments, Sparton ! Je n'aurais jamais cru que vous puissiez venir à bout en si peu de temps de cette bande et surtout de son chef. Voilà un résultat dont vous pouvez être fier : Al n'est plus ! Quel débarras... Une bonne part de notre tâche se simplifie d'elle-même par votre initiative intelligente, joli travail !

— Vous me voyez confondu, protesta le jeune homme.

L'autre achevait.

— Je ne puis vous cacher combien nous sommes satisfaits de vous. Un rapport détaillé à ce sujet a déjà été remis au chef su-

prême le colonel Grant, rédigé de ma main ; j'ai attiré son attention sur votre personne, et... heu ! cela ne présage que du bon...

— C'est trop, vraiment, bégaya Francis. Je suis loin d'avoir mérité tous ces éloges, d'autant que ma participation a été tout à fait incidente.

— Allons donc, pas tant de modestie ! On saura ce que nous vous devons... Maintenant, mon ami, tâchez de vous reposer : à vous voir, je comprends votre état de dépression après les heures graves que vous venez de passer. Trois jours de congé vous sont accordés.

— Merci... trop aimable, chef ! Malgré cette nuit d'enfer, je me sens très bien.

— Votre mine en dit plus long que des protestations inutiles, allez...

— Ce n'est pas à cause de la fatigue, mais... j'aurais une question à vous poser..

— Bien, de quoi s'agit-il ?

— D'une jeune fille que j'ai connue dernièrement, répondant au nom de Lilly. Son rôle dans toute l'affaire était assez complexe et obscur, et je ne parviens pas à le tirer au clair. Tout ce que j'ai pu surprendre, c'est qu'elle devait connaître l'autre redoutable gangster, Lawrence Latter, dont elle était l'amie. Lilly m'accompagna dans cette aventure avec un homme aussi énigmatique pour

moi, jusqu'au moment où j'établis qu'il était un collègue, détective de Pinkerton... Son aide précieuse, m'a seule permis d'arriver à mes fins

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tout d'abord, je ne le connaissais que sous le sobriquet de Scroggie, mais je me suis documenté : son vrai nom est James Burley.

— Hum ! Et... vous n'avez pas revu sa compagne ?

— Non, cela me tourmente. Elle était tombée entre les mains de Al et elle est restée introuvable depuis. Lui aussi, d'ailleurs, n'a pas reparu.

— Bizarre ! Enfin, ne vous préoccupez pas trop... On reverra Lilly, mon cher. Pour l'instant, bon repos, adieu... et à bientôt !

.....

Cette nuit-là encore, Mme Sparton l'avait passée dans son fauteuil, auprès de sa lampe, agitée par des sentiments les plus divers. Lorsque le jour fut levé depuis longtemps, Francis mit le terme à cette attente, rentrant en trombe, mais en quel état : ses vêtements déchirés, tachés, lui-même sale comme s'il venait d'accomplir une besogne harassante.

Il prononça quelques paroles indispensables, puis essaya de prendre un temps de re-

pos sur un canapé. Son seul souci était en effet de se délasser et ne plus penser à rien...

Une heure après, il devait ressortir pour se rendre au quartier général, quittant de nouveau sa mère pour ne rentrer que tard dans l'après-midi. D'un coup d'œil elle jugea qu'il était exténué, se tenant à peine debout.

— Voyons, Francis ! fit Mme Sparton, tu n'es guère raisonnable, rien mangé depuis quand ?...

— Je n'ai pas faim, merci maman.

— Mon Dieu, quelle vie éreintante tu t'es créée !

— Sache donc qu'aujourd'hui nous tenons un succès, et j'y ai pas mal coopéré. Tu juges de mon contentement !

— Succès... succès ! répéta la vieille dame peu convaincue, plus ça va pire c'est... Tu finiras par tomber malade.

— Ne t'en fais pas ! Tout marchera comme sur des roulettes ! Mais je tombe de sommeil, je dormirai jusqu'à demain matin sans bouger.

Quelle est la mère qui n'acquiesce pas au désir de son enfant ? Elle comprit que le mieux était de préparer sa chambre et se hâta d'y vaquer. En l'embrassant, Francis avait murmuré :

— Une surprise, maman ! Trois jours de congé, voilà ce que j'ai gagné... Ainsi, tu se-

ras contente, je resterai auprès de toi et trois jours, c'est quelque chose ! Il s'agira de bien les mettre à profit.

Pauvre Sparton ! Les beaux projets qu'il formait ne furent pas de longue durée : la réalité se chargea de les démolir sous la forme d'un étroit papier provenant tout droit de la poste et compromit le repos tant désiré.

Dans la soirée, tandis que sa mère s'était éclipsée pour une courte absence, la sonnerie de l'entrée le fit sursauter. Force lui fut d'aller ouvrir. Le jeune homme se touva en présence d'un télégraphiste qui lui remit une dépêche.

Venez ce soir, sans faute, à minuit, à Babylone.

LILLY.

Le message représentait plus qu'il n'en fallait pour faire bondir de joie Francis, et ce, de telle sorte que le commissionnaire crut qu'il devenait subitement fou. Sans demander son reste, l'autre s'enfuit à toutes jambes.

Ainsi, la jeune fille était en vie et lui avait écrit pour fixer un nouveau rendez-vous... Dans un rien de temps la fatigue du détective s'évanouit comme par enchantement et il se précipita dans la salle de bains pour se raser, prépara ensuite son smoking avec le

plus grand soin car, ce soir. il souhaitait d'être beau. Cette simple missive suffisait à lui confirmer qu'il éprouvait plus que jamais pour la belle un amour tenace.

Une troisième fois, le destin la mettait sur son chemin et Sparton se promit de ne pas laisser passer cette occasion sans lui avouer son sentiment à son égard. Il se jurait de ne plus la quitter...

L'aimait-il vraiment ? Oui, c'était certain..

— Hella, my boy !

— Hella, Lilly ! Ah ! Quel plaisir de vous retrouver ainsi que M. Bu... M. Scroggie !

— Asseyez-vous, jeune homme ! fit aimablement le détective de Pinkerton, vous êtes bien essoufflé. Peut-on en connaître la cause ?

— Je, non... rien... Il me semble que l'atmosphère est étouffante ici...

Désireux de masquer son émotion que provoquait la présence de Lilly, Francis prit le parti d'inspecter le lieu de rendez-vous en guise de contenance. Ce « Babylone » était un petit bar de Broadway fréquenté surtout par des artistes. Tous les bohèmes de New-York se retrouvaient là sans snobisme. Le luxe et le confort n'étaient pas de rigueur.

L'écrivain célèbre côtoyait un peintre au talent ignoré, un sculpteur dont les œuvres avaient fait sensation au dernier salon bavardait amicalement avec l'acteur sans engage-

ment, et de jolies femmes achevaient de créer l'ambiance. Au mur, des croquis sur des sujets frivoles dessinaient leurs arabesques incertaines, rien, en un mot qui attirât spécialement un regard exercé.

Pourquoi le choix de Lilly s'était-il porté sur cet endroit ?

Elle parut deviner sa pensée et crut lui devoir une explication :

— On est moins à l'étroit que dans les autres boîtes et pas besoin de faire de chichis... Ce sont tous des habitués qui viennent pour passer un bon moment.

— Charmant...

— Comment ? s'étonna-t-elle, vous ne connaissiez pas « Babylone » ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Parce que votre « chic » m'impressionne. Trop d'élégance ! !

Il eut un rire gêné pour demander :

— Au fait, mademoiselle Lilly, pour quelle raison m'avez-vous prié de me rendre ici ?

— Je tenais à vous voir. Cela vous intéresserait-il d'apprendre comment j'ai rchappé à Wood ?

— J'en meurs d'envie ! Racontez...

— C'est ce monsieur qui m'a sauvée ! fit elle en désignant leur compagnon.

Sa voix tremblait légèrement, mais ce fut passager et vite elle la raffermit :

— Ça vous surprend, on dirait ! Un gentleman, notre ami, au vrai sens du mot... D'ailleurs, il a payé cher cette tentative.

L'homme dont il était question paraissait plus pâle qu'à l'ordinaire et se taisait.

— Comment ça ? s'empressa d'enchaîner Sparton voulant savoir la vérité.

Pour toute réponse, Scroggie leva son bras gauche et le policier s'aperçut alors que ce membre supportait un bandage.

— On lui a extrait deux balles, continua la jeune fille.

— Navré de cet accident cher ami ! Comment cela s'est-il produit ?

— Bah, ce n'est rien, jeune homme... Je n'ai pas l'habitude de me plaindre.

Un silence succéda à ces mots laconiques et Francis eut nettement l'impression que l'attitude de son collègue avait changé du tout au tout ; les yeux du blessé erraient vers la porte, guettant les arrivants : ce modèle des hommes pondérés ne se contenait pas, manifestant une nervosité ou plus de l'anxiété même, pour le moins inexplicable, écoutant à peine ce qu'on lui disait.

Evidemment, Sparton ne voulait pas se fier à un jugement trop hâtif et personnel et observa Lilly pour voir si elle n'avait rien remarqué. Or, la jeune fille paraissait aussi naturelle que de coutume.

— Monsieur Scroggie, racontez ce que vous savez, ce sera beaucoup mieux que par moi.

— Je n'y tiens nullement ! rétorqua l'interpellé avec une certaine brusquerie. Laissons cela, voulez-vous... ? N'auriez-vous pas un autre sujet plus opportun ?

— Voyons, puisque Wood est mort, protesta Francis, il n'y a plus de secrets. Quels inconvénients voyez-vous à me révéler... ?

La poigne de l'autre tomba sur la table et fit trembler les cristaux qui y reposaient.

— Assez ! grogna-t-il. Je ne veux plus en parler. D'ailleurs, qu'est-ce qui vous prouve que Al est vraiment mort ?

— Ah ça !

— Pour ma part, j'en doute fort. Tant que l'on ne me montrera pas son cadavre, je persisterai dans mon idée. Le roi des racketeers était très bon nageur, par conséquent...

— Franchement, vous me surprenez, monsieur Scroggie. Je ne partage pas votre opinion.

— Vous êtes libre !

Ce qui suivit glaça le sang dans les veines de Sparton.

Trois hommes venaient de faire irruption, le chapeau enfoncé en avant sur le front, regardant autour d'eux dans la salle, comme s'ils cherchaient quelqu'un.

Leur allure résolue prouva clairement

qu'ils avaient en vue ce qu'ils souhaitaient trouver. A qui en voulaient-ils ? On le sut bientôt. L'air peu rassurant, ces individus avancèrent sans se soucier des clients attablés qui les considéraient avec stupeur.

— Le voilà ! avait crié le premier arrivant.

Tous trois se dirigèrent alors vers le coin où Francis bavardait tranquillement avec ses amis. Scroggie, se levant d'un bond, fit choir la table et déjà, sans que l'on put définir sa provenance, une fusillade inattendue éclata. Impossible de discerner qui déclenchait cette offensive meurtrière. L'un des hommes tomba raide à terre tandis que les deux autres frappant, bousculant tout le monde, faisaient volte-face et, nul ne les arrêtant assez promptement, eurent le temps de gagner la sortie. Ils s'enfuirent aussi vite qu'ils étaient venus, pourchassés par d'autres inconnus et créant une pagaïe indescriptible parmi les consommateurs effrayés.

Des balles avaient sifflé, bouteilles et verres lancés à toute volée, un peu au hasard, sans que l'on comprit pourquoi, mais des amis visés, aucun ne fut blessé.

Scroggie, plus vite que ceux qui l'entouraient, s'approcha de celui gisant à terre dans une mare de sang et se pencha sur le cadavre en proférant :

— C'est bon ! Fallait s'en douter... Mon-

sieur Sparton, j'en conviens cette fois, toute erreur est exclue, vous pouvez en juger. Voyez, plutôt...

Francis, éberlué, s'exécuta pour effectuer aussitôt un geste de recul :

— Al Wood !

— Lui-même, confirma le détective de Pinkerton, il a voulu ma mort mais j'ai tout prévu... Maintenant, nous sommes d'accord : le roi des racketeers ne fera plus de mal...

Après cette soirée mouvementée, Lilly ne tenait nullement à rester à « Babylone » et ses deux amis approuvèrent son intention. Ils quittèrent donc cet endroit qui s'était vidé instantanément à la suite de la tragédie, les témoins de cette scène incompréhensible ne tenant nullement à supporter la vue d'un cadavre.

Sparton téléphona aussitôt au quartier général pour informer les autorités de ce qui venait de se passer ; on fit alors le nécessaire pour que le corps de Al soit transporté au plus vite à l'Institut médico-légal ; en outre, des enquêteurs furent désignés pour des investigations dans la boîte de nuit. Le capitaine Baring, mis au courant, pria Francis de se rendre sans délai à son bureau ; ce dernier prit donc congé de ses compagnons tout en promettant de les rejoindre sous peu. Il fut convenu que tous trois se retrouveraient en

un autre lieu choisi aussi par Lilly, à Harlem. Elle se montrait fort ingénieuse pour ce genre de découvertes, le nouveau rendez-vous se trouva être au « Bamboula » bar nègre...

Francis n'avait jamais entendu prononcer ce nom mais la jeune fille lui donna des explications sur la situation de l'établissement avec tant de clarté qu'il devait y arriver sans difficultés dès que possible.

Son supérieur, qui l'attendait déjà, l'écouta avec une attention soutenue :

— En somme, vous n'avez aucune précision quant à la personne qui a tué Al ? demanda-t-il brièvement.

— Comment le pourrais-je, chef ? L'instant n'était pas choisi pour me documenter. Songez qu'il s'en fallut de peu pour que je ne pénètre plus dans cette pièce ! J'ai frôlé la mort de près...

— Ce qui m'intrigue, c'est de savoir comment Wood avait pu être informé de ce que Scroggie passait la soirée là, avec vous. Pourquoi a-t-il commis l'imprudence d'y venir avec ses aides ? J'ignore pour quelle raison ces deux ennemis, le roi des racketeers et mon collègue, se haïssaient tellement.

— Et... vous êtes sûr que ce M. ... Scroggie ne l'a pas lui-même supprimé ?

— Absolument !

— Qui donc a abattu Wood ?

— Mystère complet, chef !

— Hum ! fit le capitaine. L'individu de Pinkerton m'intéresse beaucoup. Auriez-vous l'obligeance de me le présenter ?

— Il n'y a à cela aucun inconvénient.

— Je vous attendrai tous les deux vers dix heures demain matin. Convenu ?

— Parfait. Je crois pouvoir affirmer, chef, que nous serons exacts au rendez-vous.

Pour se rendre au « Bamboula », assez éloigné d'où il se trouvait, Sparton dut prendre un taxi. Le trajet lui parut long, le véhicule arrêté sans cesse à cause de la circulation intense. Enfin il atteignit son but, Harlem — le quartier nègre — qui, malgré l'heure tardive, ne présentait pas la même agitation qu'en les autres parties de New-York.

Le « coloured-gentleman », comme l'appellent avec quelque mépris les Yankees, aime, après le rude labeur de la journée, passer une agréable soirée de détente. Les nègres de toutes conditions sortent donc, certains mêmes dans leur propre automobile de luxe, une femme de leur race auprès d'eux. D'autres, moins favorisés par la fortune, arpentent les petites rues mal éclairées, pour s'amuser dans les bars et boîtes peu recommandables pour les blancs.

Ce fut dans l'une de ces voies douteuses que le chauffeur mena son client. De loin, l'en-

seigne lumineuse se détachait au-dessus du portail devant lequel le taxi stoppa.

— C'est ici, monsieur ! articula le conducteur.

— Bien.

Sparton régla la course et pénétra dans une salle de grandeur moyenne où une musique de jazz répandait des sons discordants. Presque tous les occupants étaient des nègres, rares les blancs qui venaient s'y aventurer. Sur la scène de fortune, une jeune Martiniquaise en grande toilette se trémoussait entre deux mulâtres en habit, tout en chantant d'une voix aigre de spirituels songs à la manière habituelle.

Tout cela manquait d'attraits et était trop connu de Francis pour qu'il y prêta autre chose que de l'indifférence blasée. Il ne comprit point pourquoi Lilly mettait sa fantaisie dans un choix aussi curieux, la désapprouvant intérieurement. Mais qu'importe, puisque l'instant à venir allait lui permettre de la retrouver...

A sa grande satisfaction le jeune homme l'aperçut toujours flanquée de son inséparable compagnon lequel se leva dès qu'il entrevit le nouvel arrivant.

— Vous avez été expéditif, mon garçon, et arrivez juste à temps pour ouvrir la bouteille que je viens de commander.

Tandis qu'ils s'installaient à la table, le policier l'observa en éprouvant une tout autre impression que lors de la première rencontre à « Babylone ». Scroggie semblait de la meilleure humeur que l'on puisse imaginer : il était vraiment extraordinaire de voir comment cet homme changeait d'attitude avec facilité. Remplissant les coupes d'une main qui tremblait légèrement, le détective de Pinkerton trinqua et but d'un trait.

— A votre santé, mes chers... Ma victoire doit être fêtée !

— Quelle victoire ? s'enquit le jeune homme.

— Al est mort ! La vie est belle...

— Cela vous réjouit à ce point ?

— Et comment ! Sachez que New-York était trop petit pour nous deux. L'un devait céder la place... Dieu merci, ce fut lui ! ponctua-t-il d'un rire jovial en se versant une nouvelle coupe. L'histoire serait longue à vous conter, peut-être l'apprendrez-vous un jour... Pour l'instant, soyons gais !

Bien que l'entourage et les plaisanteries un peu grossières qui volaient d'un coin à l'autre ne soient pas tout à fait au goût de Sparton, ce dernier s'efforça de faire bonne figure. Certes, le souvenir sinistre de « Babylone » le poursuivait et il tâcha de l'oublier pour ne plus penser qu'à se distraire.

La soirée s'avançait. Elle passa si agréablement que deux heures avaient sonné depuis longtemps sans que l'un d'eux donnât le signal du départ. Ils buvaient beaucoup et la gaieté atteignit à son comble. Le rire de Lilly et ses réparties promptes firent merveille et charmèrent Francis qui n'avait d'yeux que pour elle, trop heureux de la savoir là.

Mais comment réaliser son projet : confesser son amour ? Le moment ne s'y prêtait pas et il valait mieux attendre une occasion favorable ; le jeune homme prit cette sage résolution et remit au lendemain ce difficile aveu.

— Qu'avez-vous dans votre poche de si volumineux ? demanda subitement Lilly avec curiosité en désignant du doigt le vêtement indiqué. Une arme, je parie...

— Non ! riposta l'interpellé, puisque cela vous intéresse : une paire de menottes.

— Oh ! Quelle prévoyance ! ! Un vrai détective, toujours des menottes sur lui... Justement, je n'en ai jamais vues, voulez-vous me les montrer ?

— Si vous y tenez, voilà.

Complaisamment il sortit l'objet réclamé et les tendit à la femme de ses rêves qui les retourna en tous sens, comme un enfant devant un jouet neuf, visiblement intriguée.

— Comment fait-on pour arrêter quelqu'un? fit-elle, gamine. Expliquez-moi ça un peu...

— Simple comme bonjour !

Sparton fit fonctionner le mécanisme.

— Drôle ! Je l'imaginais tout autrement. Attendez... Je vais essayer moi-même. Monsieur Scroggie ! demanda-t-elle à l'autre, auriez-vous l'amabilité de me servir pour l'essai ?

— Si ça vous amuse, pourquoi pas ?

— Il suffit que vous me prêtiez votre bras, là...

Joignant le geste à la parole, elle saisit le poignet droit du détective privé, passa la manchette également autour de sa propre main gauche et pressa le déclic.

— Quel tableau ! Nous voilà liés pour la vie... plaisantait-elle, comme dans un film policier ! Qu'en pensez-vous, monsieur Scroggie ?

Il sourit.

— J'estime qu'il y a d'autres bracelets plus tentants pour une femme telle que vous.

— Possible. Pourtant, je ne vous cacherai pas que ma préférence se porte sur ceux-ci.

— Cette parole n'a aucun sens. Je n'y comprends rien ! Hop ! Le jeu a assez duré, enlevez-les.

— Pas si vite !

Toute la griserie de Lilly semblait s'être dissipée comme par enchantement.

— Que signifie ? hurla Scroggie soudain en colère, son visage changeant de couleur.

— Au nom de la loi, je vous arrête !

Sparton prit la chose à la légère, ne croyant qu'à une farce un peu poussée mais, au bref coup d'œil à la jeune fille le détrompa sur cette première impression. Elle ne plaisantait pas, bien que ne perdant nullement son joli sourire énigmatique.

L'homme était livide de la blancheur de son plastron.

— Voyons, ma chère, commença Francis aimablement en tâchant de ramener sa compagne à la raison, à quoi sert toute cette comédie ? Notre ami est fort contrarié...

— Comédie ? comédie... vous trouvez ? J'en suis loin...

Suffoqué, le policier aperçut un revolver entre les doigts fins de la belle braqué sur son prisonnier qui ne se maîtrisait qu'avec peine.

— C'est sérieux ! très sérieux même... Il ne vous reste plus, cher Sparton, qu'à accomplir votre devoir : m'aider. L'homme que je tiens mérite bien votre attention. Mes paroles vous surprennent... ? Compréhensible ! Permettez-moi donc de vous présenter M. Lawrence Latter, gentleman-racketeer trop connu pour qu'il soit besoin d'ajouter un seul mot...

XV

BETTY DE LA B. F.

Quelqu'un aurait asséné un coup de matraque sur la tête de Francis ou la terre se serait ouverte sous ses pieds, qu'il ne serait pas resté davantage pétrifié. Il hésita encore, mais l'expression de Burley-Scroggie suffit à l'édifier. Plus d'erreur possible ; l'amabilité affable et presque outrée du monsieur qu'il affectait auparavant n'existait plus. Ce masque enlevé, le vrai visage apparaissait, celui d'un individu sans scrupules qui tire parti des efforts de son prochain pour son profit personnel... Une colère le dominait qui se concentrait dans une grimace mauvaise, car il sentait trop que ce serait impossible de se tirer de la situation.

D'un bond, Sparton était sur lui et prêtait main forte à la femme dont il admirait le sang-froid et la ruse, menaçant également le gangster de son arme.

— Suivez-moi, ordonna-t-il sur un ton qui n'admettait pas de résistance.

L'autre fit mine de vouloir se jeter sur lui mais le browning se pressa sur ses côtes et le fit revenir à la raison.

Cette scène, qui s'était déroulée avec une rapidité inouïe, passa inaperçue dans le bruit de la musique et le brouhaha causé par les bavardages du public. Le policier ne demandait plus qu'à quitter le local au plus vite et tous trois disparurent discrètement, l'addition réglée.

Dehors, la voiture du bandit stationnait à quelque distance mais Sparton jugea préférable de héler un taxi où le prisonnier, dûment maintenu par Lilly qui ne lâchait pas prise, fut installé de force par Francis. Ce dernier donna l'adresse du quartier général et la voiture s'ébranla...

Latter-Scroggie comprenait-il que la partie était définitivement perdue pour lui ? Ou bien, seule la menace d'être abattu sur-le-champ suffisait-elle à le contraindre ? Il se contenta, stoïque, de se retrancher derrière un mutisme complet pendant le parcours.

Le capitaine Baring, appelé d'urgence, put mal dissiper sa stupéfaction. Après les explications indispensables données sous une forme succincte par Sparton que secondait Lilly, il commença un interrogatoire en règle.

Le chef de la brigade restait un peu sceptique quant à la véritable identité de l'homme, croyant difficilement qu'une aussi belle capture fut possible. Le prisonnier lui-même confirma la réalité :

— Oui... C'est bien moi ! dit-il, prenant une décision soudaine après avoir longuement hésité. Eh oui, pourquoi se leurrer ? Je suis fait... Peut-être même que la chaise électrique m'attend. Si j'en raconte plus ou moins, c'est pareil... Cependant, capitaine, une satisfaction m'aura été donnée : celle de savoir Wood au diable ! Moi, jamais je n'ai tué pour de l'argent, jamais ma main n'eut pu commettre d'assassinat... non ! Des torts, j'en ai — nul n'est parfait — et j'en prends mes responsabilités, mais le respect de la vie humaine s'est toujours imposé à moi. Il ne peut se nier que je fus un bootlegger, kidnapper et last not least racketeer, mais je répète cette affirmation : tuer, jamais !

— Bien, bien... convint Baring, pour l'instant personne ne vous incrimine d'un tel fait, cependant Latter, votre compte est bon.

— Indiscutablement ! Encore un mot, capitaine, Il faut bien que je me défende avec les moyens qui me restent : quelques bienfaits pèsent en ma faveur... Aussi paradoxal que cela paraisse j'ai écouté mon cœur quelquefois... Cette jeune dame peut vous le confir-

mer. Je l'ai arrachée aux griffes de Al Wood, est-ce vrai, Lilly ?

— Oui. Malheureusement, la possibilité ne m'a pas été donnée de vous rendre service pour montrer ma gratitude, ma conscience exigeait une impitoyable fermeté.

— Sans rancune, Lilly ! répondit l'autre avec amertume. Maintenant, il m'est facile de comprendre ce que je fus pour vous, un homme que vous avez joué ! Les femmes ont toujours fait mon malheur et j'aurais dû me méfier... Tant pis ! Trop tard pour regretter le passé, alors...

Il s'adressa à Baring :

— Selon vous, capitaine, me condamnera-t-on à l'électrocution ou bien... serai-je envoyé à Sing-Sing ?

— Fort difficile à déterminer, Latter. Cependant, si l'on peut établir que vos actes n'ont pas été jusqu'au meurtre, peut-être reste-t-il quelque espoir de vous en tirer avec une peine moindre... Qui sait ? Un bon avocat peut beaucoup.

Le gangster eut un rire sonore :

— Je préparerai ma défense au mieux, soyez-en persuadé ! Et l'argent... ça ne me manque pas : parfois certains obstacles insurmontables cèdent devant lui...

— Sans vouloir vous accabler davantage, je vous conseille de ne pas vous faire trop d'il-

lusions à ce sujet ; tâchez de prouver votre bonne volonté, racontez-moi donc tout ce qui s'est passé... Je tiens à connaître les dessous de la haine qui vous opposait à Al. Comment l'antagonisme s'est-il accru à un tel point ?

Le capitaine désignait un fauteuil et ouvrait une boîte.

— Installez-vous à votre aise, prenez un cigare, ils sont fameux. En parlant, efforcez-vous de ne dire que la stricte vérité, notre tâche s'en trouvera grandement facilitée. Nous vous écouterons avec le plus grand intérêt, soyez certain.

Le pseudo-Scroggie obéit :

— Merci ; votre manière de tirer des aveux me plaît, et je suis résolu à tout expliquer.

Latter se laissa allumer son havane, en tira quelques bouffées, préparant son récit, et commença :

— Ma jeunesse se résumera en peu de mots, non que je veuille la cacher pour quelque raison que ce soit, mais il n'y a aucune utilité à en parler longuement. Je suis né à Minnesota, où mon père — brave cultivateur — s'occupait d'élevages de moutons, porcs et autres animaux; notre habitation consistait en une belle ferme, modèle d'ordre et de propreté et tout semblait marcher pour le mieux. Pour moi, la vie fut dure pourtant, dès l'âge le plus tendre ; à la maison, le seul mot d'ordre

était : le travail, et je dus me plier aux rudes besognes de l'existence quotidienne. C'est là que je grandis, aux côtés de mes deux frères qui, encore à présent, jouissent certainement de la considération de tout leur entourage. A douze ans déjà, je savais monter à cheval aussi bien qu'un cow-boy endurci, et pour jeter le lasso je n'avais pas d'égal. A la longue, cependant, la solitude monotone de ces prairies sans horizon commença à me lasser. Souvent, j'avais entendu évoquer l'activité des grandes villes où l'on devait facilement pouvoir se créer un avenir séduisant... Le risque me tentait bien que mes parents ne voulussent pas me laisser quitter le sol natal ; je me décidai donc à partir seul pour Chicago.

« J'y débarquai, un beau matin, avec pour toute fortune, cinq dollars en poche, mais plein d'enthousiasme, ébloui par cette immense agglomération telle que j'étais incapable de l'imaginer. Hélas, mon courage se vit soumis à rude épreuve, il y avait loin de mes rêves d'adolescent à la réalité... Si j'espérais en arrivant que l'argent me viendrait facilement, je compris vite mon erreur et ressentis une profonde déception. Partout où je me présentai des refus me furent infligés systématiquement comme par une malchance continuelle ! Sans gîte, tenaillé par la faim, j'errai par les rues, ne sachant que faire.

Combien de fois alors, se présenta à mon esprit l'idée de retourner au logis paternel. Evidemment, cette détermination eut été la plus raisonnable mais, cédant à mon amour-propre, je ne pus m'y résoudre. Le retour à Minnesota aurait marqué ma défaite complète et c'était précisément ce que je voulais éviter Mon sort resta le même encore pendant de longs jours, je m'obstinais, vivant d'expédients, me nourrissant de peu, jusqu'au moment où, l'estomac vide, je tombai un soir sur la voie publique. On me transporta à l'hôpital où je me remis rapidement. A ma sortie, le docteur — un homme de cœur — me conseilla de réintégrer la maison familiale en joignant à ce sage avis quelques dollars afin de me payer le voyage. Je n'en fis rien, le hasard m'ayant mis en présence de Larry Birk dont j'ignorais les occupations peu avouables. Après, je sus qu'il était un fameux bootlegger, tout à fait incidemment. A cette époque, il m'offrit du travail que je fus trop heureux d'accepter, j'aurais fait n'importe quoi. Peu à peu, je m'initiai aux procédés coutumiers à la bande tout en menant une vie d'enfer et assumant des responsabilités dont le risque même me plaisait. C'était moi qui conduisais les lourds camions chargés de nos marchandises ou les remisais en des lieux clandestins, la nuit, à Chicago ou ailleurs...

« A ce compte-là je gagnais bien, plus qu'il ne m'en fallait, et vécus parfaitement tranquille jusqu'au jour où la bande de Larry fut repérée, ses membres arrêtés par la police, moi y compris. Etant donné ma jeunesse, ma peine se vit bornée à un an de détention. Cela suffit cependant pour que mes parents apprennent — par une coïncidence malencontreuse — cette déchéance honteuse subie par leur fils : la prison... Tous rapports entre eux et moi se trouvèrent définitivement rompus.

« Libéré, je me présentai à nouveau avec courage et animé des meilleures intentions pour de l'embauche, mais nul ne consentit à me donner une chance. Je végétai quelque temps, comprenant que désormais je serais catalogué dans la catégorie des malfaiteurs où le sort m'avait jeté. Que pouvais-je donc faire d'autre, pour ne pas mourir de faim, que de retourner avec mes anciens copains ? J'en pris mon parti, et pendant des années participai aux exploits de différentes bandes, plus ou moins favorisé selon les rackets audacieux ou médiocres. Cela dépendait surtout du chef dont je ne cessai d'observer les procédés, me passionnant maintenant pour mon « métier ».

« Il arriva que je quittai Chicago, la police commençant à me gêner fortement, et débarquai à New-York pour tenter de vivre ma vie. Après plusieurs coups assez encoura-

geants, ma décision fut prise : réunissant quelques hommes prêts à tout j'optai uniquement pour le racketing... Evidemment, il y avait des concurrents, là comme ailleurs, mais nous avions établi une convention, entre les chefs de bandes disant qu'aucun d'eux ne devait outrepasser les limites permises qui suffisaient amplement aux plus vastes projets. Nous étions ainsi répartis par quartiers, restant toujours d'accord, jusqu'à ce que vint Al Wood.

« Mon amie était une charmante femme, brune ravissante, que j'aimais beaucoup : une nommée Peggy. Cette créature délicieuse, au caractère égal, d'une nature franche et enjouée, me devint indispensable. De son côté, elle me rendait bien l'affection que je lui prodiguais et nous nous entendions si bien qu'un mariage fut projeté. Or, le moment le plus dramatique de mon existence devait être la disparition de ma fiancée juste à la veille de notre union. Le choc m'atteignit terriblement. Tant que l'espoir me resta de la retrouver, j'entrepris, aidé des miens, des recherches qui, hélas ! devaient s'avérer vaines : Peggy était introuvable... Il fallut bien me rendre à l'évidence, et le temps passa. Je devins morne et tout allait mal... les plus sombres idées s'emparèrent de moi... Quelques semaines après cette disparition, que vois-je en ouvrant un

journal ? La photographie de celle que j'avais tant chérie et pleurée, les traits défigurés ; on venait de la retirer de l'eau où son corps avait dû séjourner assez longtemps. Le médecin-légiste concluait à un crime et ne se trompait pas... Qui avait tué la jeune femme ? Inutile de raconter ici comment à la suite de cette découverte macabre, je tombai gravement malade, mes amis craignirent même pour ma raison, mais je surmontai cette épreuve. Si je résistais, c'est qu'il me restait un devoir à remplir : la vengeance...

« L'assassinat de Peggy m'avait ouvert les yeux sur la mentalité sans scrupules ni bonté des gens qui m'entouraient, je me montrai cruel, m'acharnant contre tous, n'ayant qu'un seul but, une idée fixe : connaître le responsable, celui qui s'était lâchement attaqué à ma fiancée et lui faire payer son crime. Bien que des années se fussent écoulées après, je ne désespérais toujours pas de châtier l'homme... Ce projet, devenu une véritable obsession, était toujours en moi : si le meurtrier avait su rester dans l'ombre, il n'en vivait pas moins quelque part et le jour viendrait où je pourrais tenir ma promesse. La vérité sur l'affaire me fut en effet révélée par un tiers qui avait trempé dans l'horrible machination et avoua tout : l'assassin était Al Wood. Lui ? J'aurais dû supposer qu'il était capable d'un tel acte

puisque je savais depuis toujours que sa férocité n'épargnait personne et qu'il faisait bon marché d'une vie humaine... Parfois, nous avions eu quelques disputes et des mots âpres mais loin de moi la pensée de l'abattre. Quand je sus sa culpabilité, ma résolution fut prise ; il me répugnait de détruire une existence mais les faits étaient là : sous un prétexte quelconque, Al — à qui ma jeune amie plaisait beaucoup — l'attira dans un guet-apens tandis que j'étais parti pour une courte absence d'affaires, et on peut aisément imaginer ce qui se passa... Une fois sous la griffe de cet ignoble individu, Peggy voulut opposer une résistance farouche, se débattit, et lui furieux n'hésita pas à se venger selon sa manière connue : tuée, il la fit jeter à l'eau pour se dabarrasser d'elle, écartant ainsi tous les soupçons pouvant peser contre lui. Cet exemple n'est pas le seul, le cadavre de Johny White n'a-t-il pas été retrouvé également dans l'Hudson ?

— En effet, constata Baring, il eut bien d'autres crimes sur la conscience... malheureusement !

— Mon but se précisait donc, et je savourais ma vengeance tout en guettant une occasion pour l'exécuter. Rien ne me paraissait trop cruel pour lui faire payer son incroyable sauvagerie... Depuis lors, une guerre incessante

nous opposa constamment ; la lutte n'avait d'autres prétextes que le racket mais cachait un mobile bien plus tragique ! J'avais juré d'avoir la peau de cet homme et tins parole... Pardon, capitaine, un peu de feu, voulez-vous ? Merci...

Son cigare rallumé, le gangster reprit, toujours aussi calme :

— Le moment si longtemps désiré vint... Al était étroitement surveillé par mes acolytes et c'est ainsi que j'appris qu'il participait aux bénéfices du Cosmopolitain-Club ; j'eus pu le trouver là-bas, mais ne voulais agir qu'à coup sûr. Wood sachant très bien ma haine farouche m'aurait abattu sans pitié avant que de me laisser le temps d'accomplir mon projet. Je résolus de me servir de la police... Dans ce but, sous le nom d'emprunt de Scroggie, j'accostai un soir, M. Sparton pour lui procurer — il en conviendra sans doute lui-même — des indications fort utiles. Mes renseignements étaient d'ailleurs si précis qu'ils ne devaient pas tarder à attirer sur ma personne des suspicions importunes. A cause de cet écueil que je prévoyais, je jouai une petite comédie pour dérouter la police. Inutile de préciser, n'est-ce pas, à présent, que la carte du détective de Pinkerton se trouvait là intentionnellement, pour me couvrir en cas de besoin.

— Pas mal inventé ! convint Francis un peu surpris de tant d'ingéniosité apportée à ce piège où lui-même s'était pris.

— Je poursuis donc, il ne me reste que quelques mots à ajouter relativement à ma rencontre des plus banales avec une charmante jeune fille que je crus sincère... Là ce fut ma perte ! Moi, toujours sur ma réserve, dédaignai cette fois-ci toute prudence élémentaire, éprouvant pour elle — miss Lilly que voici — un sentiment de grande sympathie. Elle sut m'attirer et me retenir, comprendre toutes mes pensées et capter ma confiance que je lui accordais sans restrictions... Ainsi, comme un garçon inexpérimenté, je me laissai duper, et c'est une femme, encore une fois, qui décida de ma destinée... Car, je le sais maintenant, ajouta-t-il tristement en se tournant vers la jeune fille, mademoiselle Lilly, vous n'étiez qu'une femme détective... Est-ce cela ?

— Oui ! articula-t-elle avec netteté après un coup d'œil interrogateur à Baring, ce serait mal récompenser votre franchise, Latter, que de vous induire en erreur... D'abord, mon nom n'est pas Lilly, vous vous en doutez un peu, mais Betty... Sachez également que j'appartiens officiellement à la brigade féminine de la police.

— Ah ! Quel imbécile j'ai fait ! Je comprends, mais trop tard...

— Je n'ai pu qu'exécuter les ordres donnés: vous arrêter !

— Bien sûr, je ne vous en veux pas. Cependant, je voudrais que vous me répondiez à une seule question.

— Allez-y.

— Par quel moyen avez-vous su où me trouver ?

— Moins compliqué que l'on peut le supposer ! Un de vos hommes, appréhendé pour port d'armes prohibées, vous a trahi... Au cours de son interrogatoire, il a prononcé le nom du bar que vous aviez coutume de fréquenter. De là à m'y rendre, il n'y avait qu'un pas, facile à faire, puisque l'on m'avait confié la mission délicate de vous suivre, avouez que je ne m'en suis pas trop mal tirée...

— Et voilà où ça m'a mené ! Mais, laissez-moi finir... Où en suis-je ? Ah ! Eh bien, Mlle Lilly — pour moi elle portera toujours ce nom — et moi, devinmes réellement de bons copains, et j'étais loin de penser qu'elle ne faisait que m'espionner, sans cela je ne serais probablement pas ici à l'heure qu'il est. Rien ne sert de le déplorer... Donc, capitaine, je viens de vous dire que mes aides filaient la bande de Al ; par eux je sus que deux de ses acolytes s'apprêtaient à faire un racket

auprès de M. Jacob, à Harlem — quartier qui ne lui était pas autorisé dans nos conventions — et, dès que j'eus vent de ce projet, je jugeai opportun de vous mettre au courant, monsieur Sparton...

Latter s'était adressé au détective qui confirma :

— Fort juste...

— Bon, d'autre part, Al fréquentait régulièrement le restaurant sous-marin du prince Kazanoff et je comptais le pêcher là, c'est pourquoi j'y emmenai mes deux compagnons, ici présents... Le vieux roublard n'étant pas venu, ce fut encore moi qui donnai l'indication de l'établissement de M. Swain, attirant l'attention sur ce dernier qui préféra la mort à une fin honteuse... Je ne suis nullement responsable de ce qu'il advint au pauvre Thomson qui fut instantanément tué par la bande surprise par son irruption inattendue... Cette incursion au domicile de Wood eut pour résultat direct de mettre en fuite les hommes et leur chef qui durent gagner la nouvelle cachette : l'ancienne usine de la Rutfort Steel Company. Mlle Lilly et moi, curieux de connaître la suite des événements, vînmes peu après notre séparation d'avec les détectives, errer dans les abords immédiats du Cosmopolitain-Club. J'avais la secrète intention de tirer sur mon ennemi si la chance voulait que

je surprenne sa fuite. Mais nous arrivâmes trop tard. Ma compagne monta tandis que je faisais le guet en bas, s'introduisant par l'autre entrée du repaire qu'elle connaissait. Le lendemain seulement elle me conta que le lieu était vide et qu'elle avait failli être arrêtée, ce dont nous ne pûmes que rire, mais pour des raisons bien différentes. Monsieur Sparton, je fais appel à votre mémoire, rappelez-vous que j'ai déclaré peu après qu'il était impossible que cette charmante femme soit complice de Al et capable d'un tel geste, puisque amie de Lawrence Latter... Je ne disais que la stricte vérité, étant moi-même le personnage en question...

— Parfaitement compréhensible, acquiesça l'interpellé, je me souviens fort bien...

— Passons... La nuit décisive fut celle où, tous trois, nous nous dirigions vers le refuge de notre concurrent, en barque. Intrépide, miss Lilly disparut et de ce moment, je craignis le pire pour elle. Al n'allait-il pas faire subir à ma compagne, si elle commettait la moindre imprudence, le sort qui fut celui de Peggy.

— Mes affreuses minutes avec Wood me confirment pleinement votre récit, coupa Betty. J'ai échappé de peu, en effet, à ce destin terrible... Vous êtes intervenu juste à temps, Monsieur Latter, et je dois convenir

que cet acte de dévouement de votre part m'a profondément impressionnée.

— Merci ! fit très bas le gangster qui parut touché par ces paroles mais, se reprenant vite, enchaîna :

« Tandis que les brigades de la police encerclaient le bâtiment, je réussis à me mêler aux hommes qui me prirent sans doute pour un des leurs et pénétrai dans la maison. Malgré le grave danger qui me menaçait, il fallait, avant que d'exécuter une quelconque vengeance, m'assurer de miss Lilly. Mon premier soin fut de ne pas m'exposer inutilement afin d'être remarqué le moins possible tant par les policiers que ceux de la bande. Aussi, gravis-je une échelle accédant à la plate-forme pour gagner les étages supérieurs, les balles crépitant autour de moi. Surpris dans un couloir par l'un des bandits, je me défendis âprement et n'eus d'autre moyen pour me sauver que de lui planter mon couteau dans la gorge. A peine débarrassé de lui, une porte s'ouvrit doucement et je découvris avec effroi, celle que je cherchais à terre, évanouie. Au moment où je m'apprêtais à pénétrer dans la pièce, un autre homme surgis et je le tins en échec avec mon revolver... Tout se passa si vite que, dans ma précipitation, je commis la plus grande bêtise de ma vie, ce que je ne sus que

par la suite : celui qui se tenait devant moi, n'était autre qu'Al Wood lui-même ! Mais en cette seconde plus que tragique, mon unique souci était de nous sauver tous les deux et je parvins à me traîner avec mon fardeau au dehors, malgré une profonde blessure dont j'avais écoppée en cours de route. Plus tard, après la course folle en pleine nuit, sur l'Hudson, Al — vous le savez, Monsieur Sparton — tomba dans les flots. Avait-il péri vraiment ? J'en doutais, prévoyant que nous entendrions encore parler de lui. Il réapparut, soupçonnant qui lui avait ravi sa prisonnière et décidé à tout.

« L'heure décisive ne devait pas tarder, nous avions un compte à régler et ne l'ignorions ni l'un ni l'autre... Lui ou moi... Qui disparaîtrait ? Je me montrai plus habile que lui. Au « Babylone », j'avais disséminé les aides qui m'étaient nécessaires sous l'apparence de consommateurs et cela réussit ; ils devaient tirer sur un ordre de moi convenu à l'avance. Al fut pris au piège. Je l'avais fait avertir indirectement qu'il me trouverait là, et croyant l'occasion choisie pour venir me tuer à bout portant, il ne résista pas à cette tentation qui le perdit. Enfin, je tenais le roi des racketeers... Ce n'est pas moi qui l'ai tué, mais mes hommes !

« Voilà mon histoire, capitaine ! Vous êtes

édifié sur mon passé et aucun détail ne reste obscur... Je n'ai plus rien à dire, il vous appartient de me poser d'autres questions s'il le faut.

— Latter, vous avez bien fait de parler franc, mais... n'aviez-vous pas un projet de fuite ?

— Tout était prêt, en effet, pour que je quitte cette ville qui a fait mon malheur. Al n'existant plus, l'argent ne me manquant pas, pourquoi serai-je resté ? Mon intention était de me retirer pour mener une vie paisible, tâcher d'oublier... Et même, peut-être, me croirez-vous, puisque j'ai avoué tout : je voulais redevenir un homme honnête ! Le temps m'a manqué pour le prouver. La malchance s'est acharnée une fois encore, la dernière sans doute... Chaque faute s'expie à son juste prix ! Il en est peut-être mieux ainsi ? Me voilà disposé à payer la dette que j'ai contractée envers la société. Faites de moi ce que bon vous semblera, capitaine, je suis prêt !

Et, d'un geste brusque, Latter écrasa son cigare dans le cendrier en courbant un peu la tête...

***

Le gangster, étroitement surveillé, fut emmené aussitôt. Les trois occupants du bureau du capitaine Baring gardèrent le silence

après cette longue confession. Enfin, le chef de la brigade se décida à le rompre :

— Oui ! conclut-il pensivement, ce ne sont pas toujours les plus mauvais qui font fausse route... Cet homme, qui avait sans conteste des qualités d'énergie et de ténacité indiscutables jointes à une certaine loyauté étonnante chez ces individus en général, a échoué là, où un autre peut bien s'en sortir. Et pourquoi ? Parce qu'il a perdu la notion du bien et du mal. Mais... je me perds dans des réflexions qui ne sont guère opportunes, parlons un peu de vous, Sparton. Je n'ai pas besoin de répéter encore combien je suis satisfait de la tournure des choses, et comment j'apprécie vos qualités dont vous avez tiré parti, d'ailleurs... C'est un véritable plaisir pour moi que de vous apprendre votre nomination par le chef suprême de la police fédérale... Vous êtes lieutenant ! A cette joie que je partage, se mêle une certaine tristesse, puisque vous devrez quitter mon service pour être affilié à celui du capitaine Stone. Je perdrai ainsi un de mes collaborateurs les plus précieux, mais me réjouis de cette belle distinction méritée par un rare succès... Continuez ainsi, mon cher, et il se peut qu'un jour, vous arriviez à me remplacer.

Cette dernière phrase avait violemment ému le jeune homme qui ne trouva pas de

termes assez forts pour dire sa reconnaissance. Lilly — ou mieux, Betty — s'approcha de lui la mains tendue :

— Tous mes compliments, lieutenant Sparton ! dit-elle avec une grande simplicité.

Cependant sa physionomie intelligente et ouverte trahissait plus de satisfaction qu'elle n'en voulait montrer.

— Merci... merci ! balbutia Francis.

Puis, après s'être ressaisi :

— Mais pourquoi m'avez-vous caché que vous étiez une de mes collègues ?

— N'était-ce pas mieux ainsi ? répondit Betty.

— Je ne comprends pas du tout cette allusion, intervint Baring.

La jeune fille s'expliqua :

— Il voulait me mettre en état d'arrestation, papa, tout simplement ! Son zèle inlassable lui faisait croire que j'avais tué ce pauvre garçon : Thomson...

Le capitaine se frappa joyeusement le genou :

— Ah ! ça, elle est bien bonne... J'ai peine à te croire...

Sparton pensa avoir mal entendu.

— Papa... papa ! demanda-t-il ébahi. Que dites-vous là à mon chef ? Que signifie ?

— Mais oui, rien que de très naturel ! fit son supérieur, Betty est ma fille, voyons ! Elle

ne voulait que personne ne le sache avant que d'avoir fait ses preuves comme n'importe quelle autre. A présent, je n'y vois plus d'inconvénients.

— Tu as raison, papa ! maintenant, tu seras fier de moi...

— Mais... mais... bégayait Francis.

— Ne vous montrez pas si étonné, mon cher Sparton ! Cela n'a rien de si surprenant, il n'est pas interdit à un policier d'avoir des enfants... Evidemment, le fait curieux, c'est que ma fille travaille dans mon service... Ah! Betty a hérité de son père une attirance irrésistible pour ce métier. Au lieu de rester avec sa mère à s'occuper comme les jeunes filles de son âge, elle a préféré opter pour la police qui sera, je le crois, sa carrière. Tout d'abord, je m'opposai à ce qu'elle entreprenne des investigations particulièrement dangereuses, mais son adresse et son esprit de décision l'ont tout de suite distinguée des autres, et puis... l'entêtement est son moindre défaut !

— Ou bien une qualité ! répartit gaîment la jeune fille. Cela aussi, je le tiens de toi.

— Oui, concéda Baring, toujours est-il que j'ai cédé et l'ai aidée à entrer dans la brigade féminine.

— Tu n'as pas eu à le regretter...

— Je l'avoue, mais j'aurais bien voulu te

voir fonder le foyer auquel toute femme aspire...

— Est-ce ma faute si tu n'as jamais voulu m'écouter à ce sujet, père ?

Sparton, un peu à l'écart, ne se mêlait pas à cette discussion amicale, comme plongé dans des réflexions personnelles.

— Alors ? A quoi pensez-vous, mon cher ? demanda le capitaine. Voilà tout l'enthousiasme que provoque la nouvelle qui vient de vous être communiquée ? Pas drôle, mon garçon !

— Il y a de quoi se sentir triste, chef ?

— Que se passe-t-il ?

— Puis-je parler à cœur ouvert ?

— Absolument.

— Apprenez donc que j'aimais beaucoup une jeune personne qui me plut dès notre première rencontre... J'espérais la conquérir et tout mon but était de me faire une situation me permettant de la prendre pour femme. Mais je vois s'écrouler d'un coup tous mes espoirs comme s'effondre un château de cartes.

— Pour quelle raison ?

— Parce que son père occupe un poste trop élevé pour consentir jamais à m'accorder la main de sa fille.

— Qu'à cela ne tienne, Sparton. Un vieux policier comme moi — et pas trop mauvais

psychologue — justifie de son renom s'il peut lire les sentiments de son enfant... Vous êtes, sans nul doute, très malin, mon ami... moi, d'autre part, ne suis pas né d'hier et je comprends... Allons donc ! J'ai de bons yeux... Dites-moi, vieux, entre nous... ne s'agirait-il pas de l'exquise Lilly ?

— Oui, répondit le jeune homme sur un ton presque imperceptible.

Ouf ! C'était dit, enfin il avait dévoilé cet aveu dont le poids lui semblait si difficile à porter...

.. . .

Les branches, recouvertes de givre, n'annonçaient guère le printemps proche... Le brouillard se dissipait lentement et l'air devenait plus doux. Le soleil, encore rare, illuminait la nature prête à un renouveau attendu de jeunesse et de beauté. Les êtres comme tout ce qui les environnait, semblaient refléter un bonheur partagé. Des oiseaux piaillaient dans les arbres, mais leur chant fut couvert par un tintement joyeux.

Les cloches d'une église sonnaient à toute volée.

Ses hautes portes s'ouvrirent devant la foule amassée respectueusement en deux rangées de chaque côté d'un épais tapis. Tous s'effaçaient pour livrer passage au jeune cou-

ple qui descendait lentement les marches. Un mariage venait d'être célébré : celui de Betty et de Francis...

Le capitaine Baring, donnant le bras à Mme Sparton, s'avançait avec une gravité recueillie. Un autre personnage — oncle du marié — accompagnait la mère de la jeune femme. Suivaient les proches parents et amis.

Betty, un peu pâle, chargée de fleurs, les yeux pleins d'une sérénité tendre, contrastait avec son mari dont les traits extériorisaient toute la joie qu'il éprouvait. Tous deux rêvaient aux vacances... au voyage qu'ils devaient entreprendre ensemble.

Voyage de noces ! Quelle tradition magnifique...

Au moment où les jeunes gens se disposaient à monter dans la voiture qui devait les emmener au domicile de leur père, Sparton fut assailli par un groupe de journalistes et photographes qui se ruèrent sur lui. Les représentants de la presse parlaient tous à la fois, étourdissant le héros du jour de leurs questions et propositions multiples :

— *L'Evening Standard* vous offre deux mille dollars, lieutenant Sparton, si vous consentez à écrire pour lui une série d'articles sur Al Wood et sa bande !

— Deux mille ! Une bagatelle... hurla un

autre, cinq mille, je dis, pour un reportage sur les racketeers modernes...

— *The Word Mecaphone* vous donnera cinq dollars par ligne, renchérit un troisième.

Etc..., etc....

Il y eut quelques déclics, puis Francis, modeste, n'éprouvant qu'une hâte, celle de gagner l'automobile, parvint à se frayer un passage. On lui demanda de parler au microphone, mais il se déroba.

— Laissez-moi tranquille ! Où est ma femme ? Viens, Betty... par ici, montons !

— Te voilà désormais un homme en renom... sourit-elle, c'est la rançon de la gloire!

— Tout cela ne compte pas pour moi, mon amour... Ne songeons plus au passé, une nouvelle vie commence et j'ai l'impression qu'elle sera pleine d'harmonie...

— Oui, une nouvelle vie ! chuchota Betty, tu as raison, oublions tout le reste...

Il ne dit mot, la prit dans ses bras, tendrement, et leurs lèvres s'unirent dans un long baiser...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)